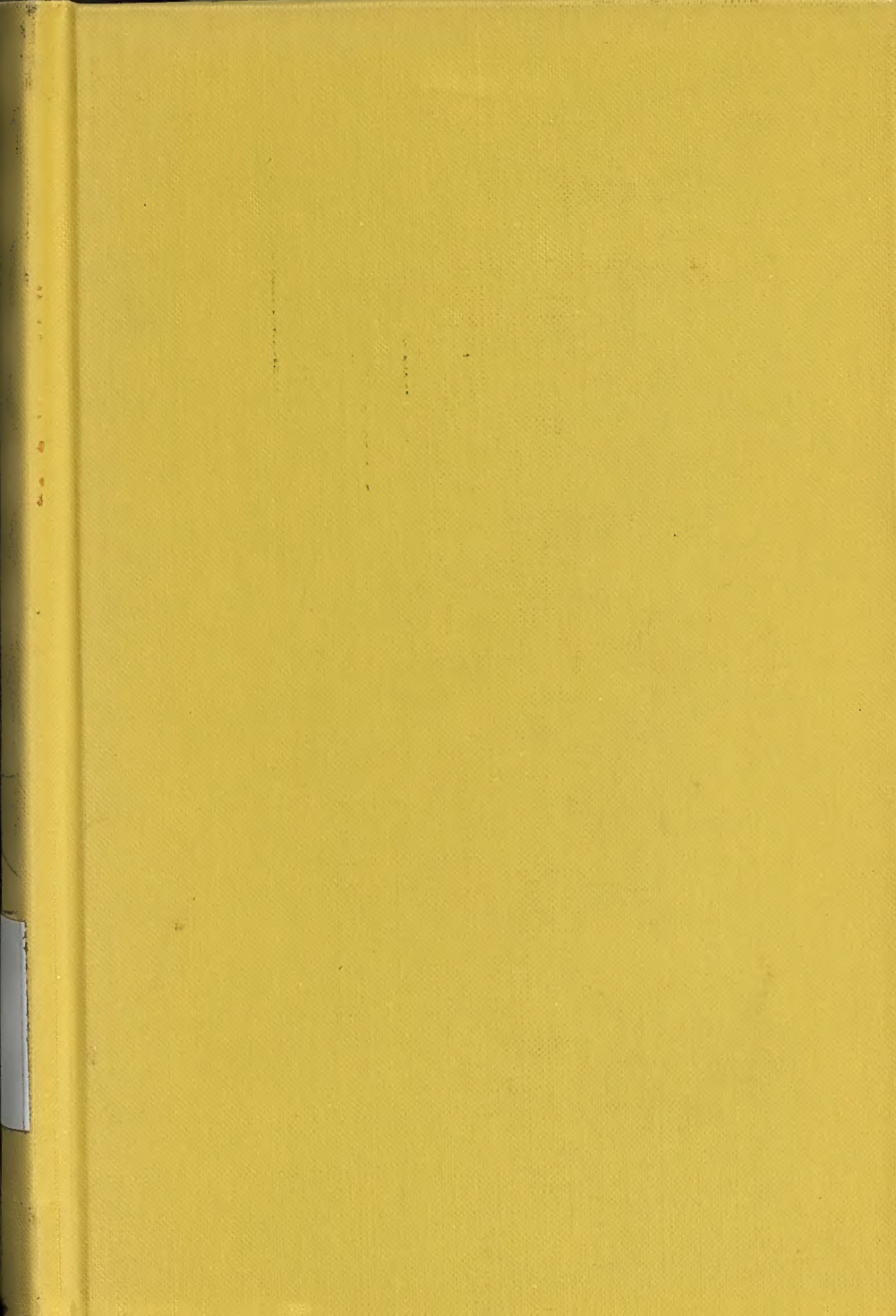




PQ 1505.R2 1924

Raoul de Camb

cen



3 0081 001 839 525

Central Library
JOINT UNIVERSITY
LIBRARIES

NASHVILLE TENNESSEE



PQ
1505
.R2
1924

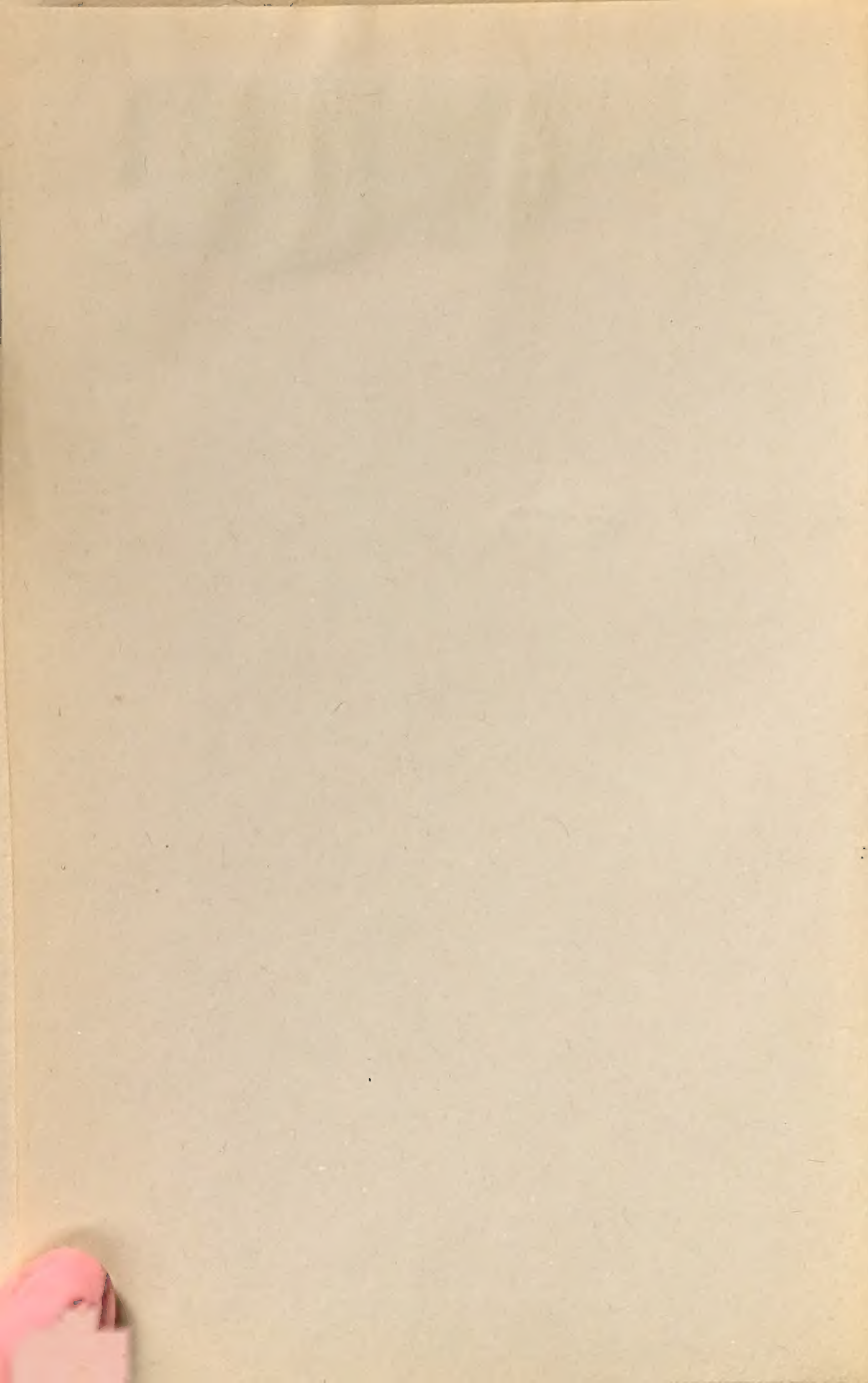
663358

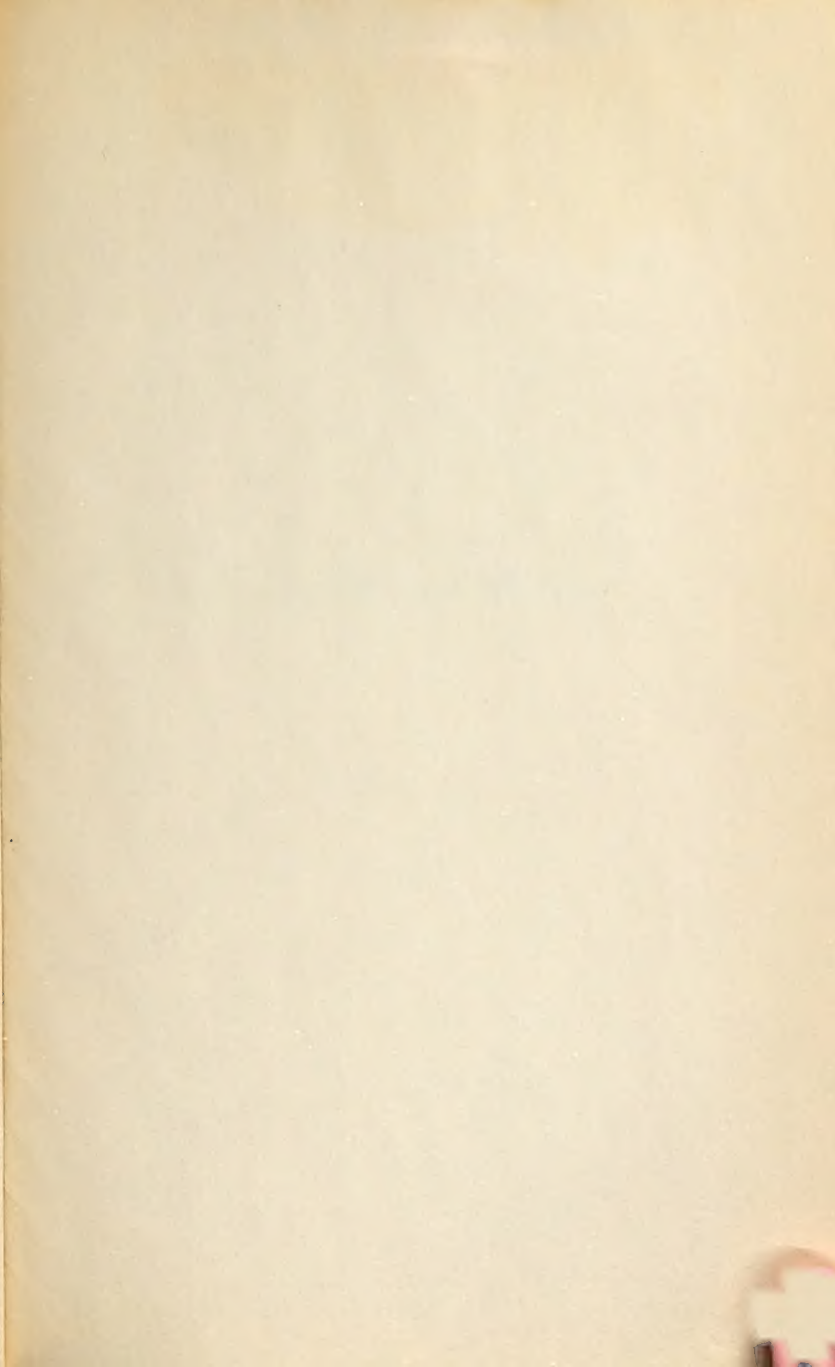
JUL-0257

Date Due

RECEIVED
SEP 20 1974

RETURNED
NOV 25 1998
MAR 30 1999







RAOUL DE CAMBRAI

DU MÊME AUTEUR :

CARNET D'UN COMBATTANT (sous le pseudonyme de Lieutenant E. R).	in-16	5 fr.
LA LÉGENDE DE GUILLAUME D'ORANGE (<i>couronné par l'Académie française</i>)	in-16	10 »
LES LAIS DE MARIE DE FRANCE	in-16	10 »

Pour paraître prochainement :

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE SAINT-BRANDAN A LA RECHERCHE
DU PARADIS, d'après la légende latine du xiii^e siècle.

RAOUL DE CAMBRAI

CHANSON DE GESTE DU XIII^e SIÈCLE

RENOUVELÉE PAR

PAUL TUFFRAU



L'ARTISAN DU LIVRE

2, RUE DE FLEURUS, 2

PARIS

—
MDCCCCXXIV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
15 EXEMPLAIRES SUR JAPON NUMÉROTÉS DE 1 à 15
ET 3 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE SUR VIEUX JAPON A LA FORME

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright 1924, by Choureau & C^o.



AVANT-PROPOS

7r

Peu de chansons de geste sont aussi âprement, aussi sauvagement belles que celle-ci. Il n'en est pas de plus originale.

La Chanson de Roland, dont on a coutume de la rapprocher, est un drame collectif ; c'est l'épopée de la bataille, l'exaltation des vertus guerrières, courage et sacrifice. Raoul de Cambrai, au contraire, est un drame tout individuel : c'est l'exposé d'un cas de conscience, la première ébauche, barbare et vigoureuse, d'une étude du remords.

Pour en pénétrer tout le sens, il faut se bien représenter que l'attentat commis porte atteinte au principe constitutif de la société féodale. Il faut se rappeler que, dans ces temps perpétuellement troublés où nulle autorité ne régissait les rapports des hommes entre eux, la garantie suprême résidait dans la loyauté des engagements réciproques, dans la solidité des liens personnels qui unissaient seigneurs et vassaux. « Le cœur d'un homme, dit un de nos vieux poètes, vaut tout l'or d'un pays. » La parole donnée, la foi jurée

avaient pris de ce fait une valeur sacrée, quasi religieuse. Elles liaient les hommes les uns aux autres plus fortement même que les liens du sang : dans Jourdain de Blaives, Renier et sa femme Eremburge, sommés de livrer le fils de leur seigneur, lui substituent leur propre fils et endurent héroïquement qu'on l'égorge sous leurs yeux.

Cependant, il arrivait parfois que le vassal, exaspéré par un affront ou par une injustice, voyait rouge ; il reniait sa foi, il se levait contre « celui qui l'avait nourri ». C'est le point de départ de nombreuses chansons : ainsi commencèrent les grandes guerres d'Ogier le Danois, de Girard de Roussillon, de Renaud de Montauban, « qui durèrent jusqu'à ce que les jeunes hommes fussent devenus chenus ». Mais tôt ou tard ces grands révoltés regrettaient leur révolte : l'heure venait toujours où Renaud de Montauban, Girard de Roussillon tombaient en pleurant aux pieds de Charlemagne. Leurs gestes finissaient alors, c'est-à-dire le récit des innombrables aventures dont ces révoltes passagères avaient été l'occasion.

Un poète de génie — le nôtre — sentit un jour que le véritable drame était ailleurs : il était dans la conscience même du révolté. Avec une habileté que la forme fruste de ses vers ne doit pas faire méconnaître, il a tout ordonné pour que ce magnifique sujet vint en

pleine lumière : il a mis du côté du vassal outragé tous les droits humains et divins ; son patrimoine a été ravagé, sa mère brûlée, lui-même frappé au visage ; la mesure était comble quand il s'est dégagé et a tué son seigneur. Son geste est donc irrémédiable. Que va-t-il devenir, après ce meurtre qui nous apparaît aujourd'hui comme un acte de justice ?

Il deviendra, répond le vieux poème, le plus misérable des hommes. N'a-t-il pas frappé celui qu'il avait juré de servir ? « Trahir son seigneur, c'est renier Dieu. » Du jour où Bernier a commis l'action exécrationnable, le remords s'est installé en lui. Il vit désormais sous cette obsession, au milieu de la muette réprobation de ses pairs. Sans trêve, il considère le moment affreux où, prenant sa vengeance, il a consommé sa forfaiture. Rien, pas même un pèlerinage expiatoire aux lieux saints, ne conjurera la justice sous laquelle il se courbe et tremble. Elle vient enfin. Par une coïncidence qui n'est point fortuite et qui dégage vigoureusement la pensée du poète, elle le tue sur le lieu même où il a tué.

Cette chanson, toute historique d'allures, recouvre-t-elle des faits véritables ? Je renvoie le lecteur que cette question intéresserait à la controverse très serrée¹

1. BÉDIER. *Légendes Épiques*, II.

soutenue par M. Bédier, qui dit non, contre M. Longnon, qui avait dit oui. Ce qui demeure hors de doute, c'est que le drame de conscience, la crise d'âme qu'elle retrace a dû se produire bien des fois aux temps féodaux. De nos jours même, où les relations d'homme à homme ont moins d'importance, les rapports entre bienfaiteur et obligé sont souvent matière à débats délicats au fond des consciences : jusqu'où vont les droits de l'un ? jusqu'où vont les obligations de l'autre ? Le problème est éternel.

L'auteur inconnu de ce poème l'a traité avec une vigueur incomparable. Bien entendu, pas plus qu'aucun romaniste ne l'a jamais fait, je ne lui attribue point la deuxième partie de la rédaction conservée, extravagante et romanesque histoire, comique en plus d'un détail, où se marque nettement l'influence des romans d'aventure. Cette divagation vient brusquement se jeter en travers du drame, et brouille la pensée directrice qui s'est déroulée jusque-là avec beaucoup de fermeté et une parfaite rectitude. Je l'ai donc écartée, retenant toutefois, avec quelques épisodes qui me fournissaient les transitions nécessaires¹, les scènes finales : par leur force et leur grandeur, elles marquent la réapparition du texte primitif à travers

1. Chap. xxv à xxviii.

les alluvions dont il a été submergé pendant près de de trois mille vers.

Comme pour la Légende de Guillaume d'Orange, je prie le lecteur de vouloir bien ne chercher ici qu'une adaptation libre, arbitraire donc dans une certaine mesure. Reste à indiquer cette mesure. Autant que j'ai pu, je me suis pénétré du caractère énergique et rude du poème ; puis je l'ai réduit à ses éléments essentiels ; j'ai simplifié, dégagé, clarifié ; j'ai éliminé bon nombre de combats, et dans ceux que j'ai dû conserver, je n'ai voulu retenir que les traits expressifs. Il m'est aussi arrivé de transporter de-ci de-là des détails recueillis ailleurs, et, pour « enchaîner », de créer des scènes. Voilà qui établit les responsabilités : qu'on m'attribue tout ce qui pourrait paraître gauche ou faible ; et qu'on rapporte le mérite de ce qui plaira à Bertolai de Laon, « qui moult fut preus et sage ¹ », si nous convenons d'appeler Bertolai l'auteur de la vieille chanson.

Chartres, 9 mars 1924.

1. *Raoul de Cambrai*, v. 2442. M. BÉDIER, loc. cit., met en doute l'existence de ce personnage, présenté dans la chanson comme témoin et narrateur des événements.



PREMIÈRE PARTIE

L'HÉRITAGE DE TAILLEFER

ÉCOUTEZ la geste noble et fière ! D'autres jongleurs vous ont chanté l'amour, la mort, l'allégresse et le deuil ; ils vous ont dit les hauts barons et leurs vengeances, leurs haines acharnées, leurs grands combats ; mais sachez-le, tous ont laissé la fleur : c'est la chanson de Raoul de Cambrai.

Taillefer son père avait longuement vécu ; son poil était tout fleuri. Un jour Dieu le rappela, il quitta le siècle. Raoul avait quatre ans. Dame Aélis, sa mère, mena si grande douleur que jamais on n'en a vu plus farouche. Raoul, tout petit, pleurait dans ses voiles. On enterra le noble baron devant l'autel, dans le moultier Saint-Gerri.

Dame Aélis est sœur du roi de France. Et le roi l'aime. Pourtant il écoute les mauvais conseils de ceux qui convoitent le riche fief du Cambrésis ; il

lui fait demander si elle n'épouserait pas quelqu'un de ses amis. La comtesse répond : « Honte et malheur sur moi si j'abandonnais à un mâtin la place du lévrier ! Dites au roi que j'aimerais mieux être brûlée vive que de déshériter mon fils ! »

Le messenger est reparti. Et Dame Aélis attend avec anxiété la décision du roi. Elle redoute sa colère, mais plus encore sa faiblesse. S'il ne peut imposer un parâtre à son neveu, il a toujours droit sur ses terres, il peut les lui reprendre. Cette crainte l'obsède tellement qu'elle ne sort plus de sa chambre encourtinée. Elle y passe les jours après les nuits. Elle pense au noble comte qui gît sous la dalle ; puis au petit enfant qui joue devant elle ; elle le caresse, elle le regarde ; il sera beau, grand, hardi, courtois, généreux comme son père. Fou sera le roi s'il le dépossède !

Au soir du dixième jour, un grand bruit de chevaux se fait devant le palais. Dame Aélis sent son cœur se glacer, à peu qu'elle ne tombe. Elle s'assoit dans un fauteuil d'ivoire. Un chevalier entre. A la lueur des cires qui brûlent dans les chandeliers, elle le reconnaît : c'est le comte d'Arras, Gerri le Roux, son beau-frère, un dur seigneur au bras redouté, à l'âme violente. Il s'arrête entre les

deux piliers de rouge sardoine qui soutiennent la voûte, et la salue.

« Sire Gerri, dit la dame, qu'a décidé le roi ? »

— Noble comtesse, une chose insensée. Il n'ose pas vous enlever Cambrai ni l'Arrouaise, votre douaire. Mais tout le reste de l'héritage, il le retient pour le donner au Manceau, que Dieu confonde !

— Sire Gerri, dit la dame, quel est ce Manceau ?

— C'est un vassal venu on ne sait d'où, sans autre fief que son cheval et ses armes. On l'appelle Gibouin. Le roi l'aime parce qu'il flatte toutes ses volontés. C'est le mari qu'il vous destinait. Quand on a connu votre refus, les barons d'outre-Rhin, qui sont ses grands amis, ont conseillé au roi de l'investir du Cambrésis. On m'a averti. Mais je suis arrivé trop tard. J'ai crié du seuil : « Je conteste le don. Au besoin, à l'épée d'acier. » Et le roi m'a répondu : « Je ne puis pas me déjuger. Sire Gerri, le don est fait. » Si vous aviez vu le Manceau ! Il se tenait sans honte prosterné devant Louis, il lui embrassait le soulier comme un chien. Que le feu d'enfer les brûle tous ! De ma vie je ne reviendrai chez ces gloutons ! Je quitte la cour, je ramène tous mes hommes !

— Donc, dit la dame, le roi a déshérité son neveu ?

— Ce serait un si grand crime qu'il n'a pas osé.

Gibouin n'a pu obtenir que la garde du Cambrésis jusqu'à ce que l'enfant soit d'âge et de force à défendre son bien lui-même. Mais ce que Gibouin tient, il ne le rendra pas de gré.

— Dieu, dit la dame, me donnera de nourrir mon fils jusqu'à ce qu'il puisse tout reprendre.

— Comtesse, dit Gerri, c'est une noble parole. Mais peut-être tout lui sera rendu plus tôt. J'ai promis au Manceau, si je le rencontrais jamais sur le fief de mon frère, de lui faire sauter la tête des épaules sans délai ni défi. Et si le roi s'en fâche, je ne le crains pas. »

L'enfant Raoul s'avance. Il est vêtu d'un blier vermeil et d'un petit manteau. Il n'est plus bel enfant au monde. Il vient à Gerri et le touche au genou :

« Au nom de Dieu, sire, grand merci. »

Gerri se baisse et le soulève dans ses bras, en soupirant profondément.

« Enfant, dit-il, tu n'es guère grand. Tu ne sais encore ce que c'est que félonie, et déjà des hommes te poursuivent de leur jalousie et de leur haine. Ils t'ont volé ton héritage.

— Oncle, dit l'enfant, attendez que je puisse revêtir un haubert et chevaucher un destrier. Vous verrez comme je saurai le reconquérir !

— Neveu, dit Gerri, tu as l'âme d'un baron. Foi que je dois à ton père, je ne te manquerai de ma vie. A ton premier appel, j'accourrai avec tous mes barons d'Artois. »

Il baise l'enfant au visage et le repose à terre. Puis il prend congé et chevauche vers sa ville.

II

L'ENFANT BERNIER

DES jours ont passé, des mois, des années. C'est maintenant le nouveau temps d'été, la saison où les prés reverdissent. Dame Aélis se promène dans son verger, sous les arbres en fleurs. Elle regarde toute chose vivante reprendre vertu, force et beauté. Elle en a le cœur doucement joyeux.

Au bout d'une allée, elle voit son chambellan venir vers elle : il est accompagné d'une femme en noirs vêtements de recluse et d'un petit enfant. Quand ils sont plus proches, il s'avance seul et la salue :

« Dame, vous plaît-il entendre une requête ? »

— Volontiers, ami.

— Noble comtesse, dit la recluse, il n'y a pas longtemps que ces vêtements sont les miens. Je suis Marcent, qui fut l'amie d'Ybert de Ribemont, votre puissant voisin. Ma vie près de lui, je le con-

fesse, n'a été qu'un long péché : puissé-je la racheter dans la pénitence ! Mais pourquoi Dieu a-t-il permis que le comte Guion de Saint-Just, qui m'avait épousée devant l'autel, m'abandonnât pour aller en terre de Pouille servir Gaïffer ? Il n'en est jamais revenu, et pourtant des pèlerins m'ont rapporté qu'il était toujours vivant. Je demeurai seule pour gouverner sa terre. Le comte Ybert de Ribemont s'offrit à me conseiller. J'étais belle ; c'est un grand malheur pour une femme. Un jour il me prit de force : ainsi commença ma vie d'amour coupable, dont Dieu m'absolve ! J'eus cet enfant. Ybert l'aime tellement que ses barons en ont pris ombrage : ils ont craint qu'il ne désirât plus d'héritier légitime, et l'ont menacé de le renoncer pour leur sire s'il ne nous éloignait pas, mon fils et moi. Alors j'ai résolu de quitter le siècle. A Origny, avec l'aide de ses trois frères, le comte Ybert a fait bâtir une abbaye qu'ils ont dotée richement. J'en suis l'abbesse. Mais je ne puis garder près de moi ce petit enfant que les barons de Vermandois ne veulent pas laisser à son père. Ses parents vivent encore, et cependant il est comme orphelin. Noble comtesse, voulez-vous le recueillir ?

— Rien ne peut me donner plus de joie, dit

Aélis. Taillefer mon seigneur était un grand ami du comte Ybert de Ribemont. Leurs fils grandiront ensemble, et je verrai l'amitié des pères reflleurir en eux. Ami, va chercher Raoul. »

Dame Aélis caresse l'enfant, l'embrasse, et le regarde. Il a les cheveux blonds, la peau blanche, les yeux vifs, la bouche fraîche. Elle dit :

« Bel enfant, comment vous appelez-vous ?

— Bernier, dame.

— Et quel âge avez-vous ?

— Neuf ans, dame, s'il vous plaît.

— C'est l'âge de Raoul, » dit la comtesse.

Voilà Raoul qui vient, entouré de lévriers et de dogues. Il est vêtu d'un biaux de soie brochée, il a un chapeau de fleurs autour de la tête. La noble dame lui dit :

« Beau doux fils, te voilà un ami. Ton père et le sien s'aimaient beaucoup. C'est Bernier, qui sera désormais ton compagnon.

— Que sait-il faire ? dit Raoul.

— Sire, dit Bernier, je sais monter à cheval, je sais jouer aux échecs et aux tables, je sais muer les oiseaux de haute et noble volée, gerfauts, sacres, pèlerins et toute autre espèce de faucons ; je connais un peu l'escrime.

— Mais sais-tu, dit Raoul, chasser le cerf et le

sanglier, les servir à l'épieu quand ils font tête, et donner la curée aux chiens ?

— Non, sire.

— Ami, dit Raoul, je te montrerai. L'art du fauconnier n'est qu'une amusette ; l'art noble, c'est la vénerie, parce qu'elle ressemble à la guerre. Rien n'est beau comme d'enfoncer son couteau dans le poitrail de la bête, et de la dépouiller, et de jeter aux chiens le cœur, le massacre, les entrailles toutes fumantes.

— Sire, j'apprendrai donc, » dit Bernier.

Dame Marcent le soulève dans ses bras et lui baise longuement le visage, la bouche et les yeux. Puis elle salue la comtesse ; elle ramène son voile sur ses larmes ; toute sanglotante, elle s'en va.

III

LA REMISE DES ARMES

DES ans ont passé, des mois, des jours. Raoul de Cambrai vient d'avoir quinze ans. Il est courtois et vigoureux, et tous les barons disent : « S'il vit, il vaudra son père. » Bernier aussi devient grand et fort. Il tient auprès de Raoul l'emploi d'écuyer, lui sert à table le vin et le claré, lui porte son arc quand il va chasser en rivière, et le soir, au coucher, lui chante des chansons qui les font rire. Les deux enfants s'entr'aiment bellement ; dame Aélis les chérit autant l'un que l'autre. Elle ne sait pas, la noble comtesse, quel funeste compagnon elle a donné à son fils !

Dame Aélis songe que Raoul devient un homme et qu'il pourra bientôt recevoir ses armes. Elle mande ses barons de Cambrai et leur dit :

« Seigneurs, vous allez accompagner mon fils jusqu'à la cour de Louis, mon frère, l'empereur de

France. Je ne veux pas que Raoul tienne d'une autre main son épée et ses éperons. Ayez soin que vos vêtements soient riches et vos équipements neufs. Qui mettra à son cheval un poitrail de cuir usagé ne sera pas mon ami. Je veux que vous l'escortiez comme un roi.

— Dame, disent-ils, ainsi ferons-nous. »

Jamais plus splendide cortège ne se mit en chemin. Cinq cents barons le composent, tous vêtus de manteaux brochés sur des bliauts de fine soie ; leurs chevaux sont couverts de housses sarrasines dont les franges d'or pendent jusqu'à terre. Les harnais sont incrustés de pierreries, les grelots d'argent fin tintent si mélodieusement que les oiseaux dans les arbres se taisent pour les écouter. Raoul et Bernier, devisant et riant, chevauchent en tête.

Le roi fait bel accueil à son neveu. A la Pentecôte en été, il l'adouble chevalier devant le perron de son palais. Le matin est beau et clair. Raoul, vêtu d'un bliaut plus blanc que la fleur du lys, se tient debout sur un riche tapis au milieu de la place. Tous les barons de France l'entourent et l'admirent. Il a les épaules larges, les bras vigoureux, la taille libre et dégagée. Certes, ce serait un bachelier accompli s'il y avait moins de démesure en lui.

L'empereur dit à ses damoiseaux : « Donnez-moi les armes. »

Il le revêt d'abord d'un haubert léger à doubles mailles, puis prend le heaume brillant, cerclé d'or, dont le nasal porte une escarboucle. Il le lui pose sur le chef, et le lace en disant : « Neveu, c'est le heaume du Saxon que Roland tua sur le bord du Rhin. Durandal n'a pu le fendre. Il ne craint aucune arme humaine. »

Puis il lui attache les éperons, et lui ceint l'épée large et dure à poignée d'or. « Neveu, dit-il, Galant le forgeron a mis sept ans à forger cette épée dans une combe ténébreuse. Vous ne pourriez la briser sur granit ni sardoine, non plus que Roland n'a pu briser Durandal sur la pierre de Roncevaux. »

Un bon destrier attend là, maintenu par deux hommes. Il est recouvert d'une housse pourpre à ramages d'orfroi et gratte la terre du pied. L'empereur le prend par le frein. « C'est Passavant, dit-il. Il n'y a sous le ciel cheval plus rapide. Neveu, essayez-le. »

Raoul arrache la housse, bondit en selle, chausse les étriers ; il étend les mains, passe à son bras son écu à bandes d'or, saisit sa lance. Au bout de la place on a dressé la quintaine ; elle est faite

d'un double haubert, porté par un double poteau et couvert par un double écu ; il baisse sa lance et va la frapper de plein élan. Les écus craquent et volent en éclats, sans que Raoul ait bougé dans les arçons. « Le bel enfant ! disent les Français. Dès maintenant il pourrait défendre le fief de son père. » Raoul revient vers l'empereur à toute allure : il tient son cheval d'une main si ferme qu'il l'arrête net sur une longueur de lance, les jarrets ployés.

Bernier s'avance pour prendre les rênes. Alors Raoul dit à Louis :

« Sire empereur, je suis chevalier. N'ai-je point droit d'armer à mon tour Bernier, mon bon compagnon ? »

— Ami, tu le peux, » dit l'empereur.

Donc, devant tous, Raoul fait avancer Bernier. Il lui remet des armes brillantes, lui ceint l'épée, lui présente un destrier : « Ami, dit-il, voyons maintenant qui de nous deux frappera le meilleur coup. Tous les Français ont vu le mien ; ils attendent le vôtre. Allez fêrir la quintaine, on a remplacé les deux écus.

— Sire, dit Bernier, je n'aurais garde de refuser sa première demande à qui m'a fait chevalier. »

Il éperonne son cheval, il baisse sa lance ; il heurte la quintaine avec tant de force que les deux

écus sont rompus, les deux hauberts troués, les deux pieux renversés par le choc. Cependant le vassal n'a pas chancelé. Toutes les dames se lèvent, tout le monde l'acclame : « Quel coup de baron ! Ogier le Danois n'avait pas le bras plus vigoureux ! Qui frappe ainsi mérite un royaume ! »

Bernier revient au petit pas vers Raoul. Il saute à terre, dépose sa targe, son épée, détache ses éperons, et se met à genoux :

« Sire Raoul, dit-il, j'étais déjà votre ami. A cause de cet honneur que vous m'avez fait, je veux être votre homme lige. De moi vous n'aurez jamais que loyal service. Je jure, par Dieu qui ne mentit, de vous honorer et servir contre tous, en tout temps, en tout lieu. Ou si je vous manque jamais, pour quelque cause que ce soit, que le Tout-Puissant me châtie ! »

Raoul le relève par les deux mains. Il ne lui sait point de gré d'avoir renversé la quintaine, il ne lui répond pas.

IV

GERRI LE ROUX

Cependant Gerri le Roux se hâtait vers Paris. Cent cinquante chevaliers, tous en habits de guerre, le suivent au grand trot de leurs destriers ; les hauberts sont poudreux, le vent siffle dans les gonfanons des lances. Il y a onze ans que le comte d'Arras n'a plus paru au palais. Il descend sous l'olivier et monte rapidement le perron. Dans la cour en fête, chacun s'étonne : « Que vient faire Gerri, armé comme pour un défi ? »

Il entre dans la grande salle bien assise sur ses piliers. Il vient à l'empereur et le salue : « Sire, tu as promis, il y a onze ans, et tous ceux-ci en furent témoins, que tu rendrais à Raoul sa terre quand il saurait la défendre. Il est chevalier maintenant. Or, rends-lui le fief de Cambrai tel que le tenait son père.

— Je ne peux pas, dit l'empereur. Oui, j'en avais

confié la garde à Gibouin le Manceau. Mais je le lui ai donné depuis. Ainsi me l'ont conseillé mes barons. Sire Gerri, Raoul tient déjà Cambrai et les grandes forêts d'Arrouaise. C'est un beau fief pour un si jeune homme ! »

Le Roux baisse la tête, ferme ses poings, frappe du pied. Il dit :

« Nous sommes joués. Mais, par le corps Saint Richier, cela ne se passera pas ainsi. »

Il sort en courroux de la salle, il va chercher Raoul.

Un écuyer a couru prévenir le Manceau. Il arrive aussitôt, plein d'agitation :

« Droit empereur, vas-tu me laisser dépouiller ? Si Gerri et Raoul m'attaquent, je ne saurai résister. Tu m'as donné le Cambrésis, il faut me le garantir, ou je devrai me sauver en terre étrangère, plus pauvre que lorsque je vins ici. Et les Allemands, les Bourguignons, les Normands, les Français diront : « Voilà Gibouin, qui servit si loyalement le roi ; il n'y a pas gagné la valeur d'un parisis. » Qui voudrait désormais te donner sa foi, si tu m'abandonnes ? Roi, défends-moi. »

Le roi dit : « N'aie crainte, Gibouin, je ne te laisserai pas molester. Je donnerai à Raoul une autre terre. »

Gerri cherche Raoul. Il le trouve dans une salle, attablé avec Richard de Verberie, jouant aux échecs sur un échiquier d'ivoire. Il vient à lui, lui arrache son manteau, et le prend rudement par le bras.

« Mauvais ribaud, insouciant comme un valet de chiens ! Tu joues en paix, et tu ne sais même pas qu'on t'a dépouillé ! Où ton père levait vingt mille hommes, tu n'as plus le droit de prendre une poignée de foin pour ton cheval ! »

Ce n'est point là parole perdue. Raoul se dresse d'un bond et répond d'un tel ton que tout le palais frémit, et qu'autour du roi tous les francs hommes l'entendirent :

« Ma terre ? Le Manceau ne veut pas me la rendre ? »

— Le roi lui en a fait don. Neveu, le roi lui en a fait don sans t'en parler, et maintenant il ne veut pas se déjuger. Mais si tu ne l'as pas reconquise avant le coucher du soleil, je te renie pour mon sang. »

Raoul grince des dents comme un forcené. Il sort, frémissant, et tous l'accompagnent. Il vient à Louis et parle, ayant Gerri debout à son côté :

« Droit empereur, il y a une chose que je veux vous demander. C'est de me rendre ce qui est à moi : ma terre que tint mon père au corps vaillant !

— Je ne puis, dit le roi. Je l'ai donnée au Manceau. C'est une chose faite. Il n'y a plus à y revenir.

— Si, dit Gerri, en tuant le Manceau. Je lui offre le combat quand il voudra.

— Droit empereur, dit Raoul, tout le monde sait que le fief du père revient de droit à l'enfant. Petits et grands me blâmeraient si j'acceptais la honte que vous me destinez. Mais par Dieu qui créa le firmament, je défends au Manceau de mettre désormais seulement un pied sur l'héritage de mon père. Si je l'y trouve, je le tuerai avec l'épée que voici ! »

L'empereur baisse la tête ; il cherche comment apaiser cette querelle. Puis il la relève :

« Beau neveu, c'est moi le coupable : pour l'amour de moi qui lui fis ce présent, — injustement, je le reconnais, — laisse ta terre à Gibouin quelques années encore. Et je m'engage devant tous, si quelque comte meurt du Rhin à la Bretagne, des puits d'Auvergne au port de Wissant, à te donner son fief et ses honneurs. Ainsi, le jour où Gibouin te rendra ton bien, ton fief sera doublé. Voici mon gant en gage de ma promesse. »

Raoul hésite. « Beau neveu, dit Gerri, accepte, prends le gage. Tu n'en seras que plus fort pour combattre le Manceau, s'il refuse de partir. »

Louis tendait son gant brodé d'orfroï. Raoul s'avance et fait le geste dont il mourra : il le prend.

« Neveu, dit Gerri, le roi t'a menti une fois déjà, son gant ne suffit pas. Demande des otages. »

Louis lui donne droit d'en choisir quarante : quarante hauts seigneurs qui jurent tous que, si le roi manque à sa promesse, ils se rendront prisonniers dans la grande chartre de Cambrai. Ce sont Herbert du Maine, Joffroi d'Anjou, Bérart de Quercy, Gérard de Senlis, Henri de Troyes, Richard de Reims, Droon de Meaux, Estout de Langres, Gérin d'Alise-Sainte-Reine, et beaucoup d'autres que Raoul a désignés parmi les hauts seigneurs présents.

« Neveu, dit Gerri, des otages ne suffisent pas. Fais apporter les saintes reliques. »

On les apporte dans une châsse d'or incrustée d'émaux et constellée d'escarboucles. Il y a là les reliques de Saint Firmin, de Saint Pierre, de Saint Augustin. Le roi se lève, étend la main sur elles, et jure par sa couronne qu'il donnera à son neveu le fief du premier comte qui mourra entre la Loire et le Rhin.

« Ami Raoul, dit-il, es-tu content ? »

— Sire, dit Gerri, il n'a pas lieu de l'être. Vous lui retenez sa terre. Vous lui en promettez une au-

tre, mais il n'en est pas encore saisi. Il ne tient toujours que Cambrai et les forêts d'Arrouaise, lui, qui est votre neveu ! N'en avez-vous point honte ? Or je vais vous donner un bon conseil : faites-le votre sénéchal, tout le monde l'honorera. Où trouver un baron plus noble, plus beau, plus vigoureux, pour porter votre gonfanon dans la bataille ?

— Ami, dit le roi, je l'octroie. »

Ainsi Raoul devint le sénéchal du roi de France. Une foule de jeunes hommes l'entoure, sans cesse accrue par les fils de marquis, de ducs, de comtes qui viennent à lui pour le servir : c'est le seigneur des bacheliers légers qui ont soif de gloire et de fortune.

LE DON DU VERMANDOIS

U^N jour, une grande nouvelle se répand dans le palais : le comte Herbert vient de mourir. Tous ceux qui l'ont connu s'affligent. C'était un comte preux, sage et très aimé. Il tenait le Vermandois, proche le Cambrésis. Saint-Quentin, Ham, Ribemont, Roye, Péronne, Nesle, Clari étaient ses villes.

Raoul apprend sa mort. Son cœur bondit, ses yeux brillent, il se fait plus fier qu'un aigle de montagne. Il vient dans la grande salle pour réclamer son droit.

L'empereur est assis dans un fauteuil d'or, au milieu de ses barons. Raoul s'incline :

« Que Celui qui fut mis en croix sauve le puissant roi Louis ! »

L'empereur se renfrogne, car il a compris ; il répond :

« Neveu, que Celui qui créa le Paradis t'ait en sa sainte garde !

— Droit empereur, dit Raoul, on m'a dit qu'Herbert de Vermandois était mort. Vous m'avez juré sur les reliques des saints que le premier héritage vacant serait pour moi. Voici votre gant brodé, gage de votre promesse. Le moment est venu de la tenir. Faites-moi remettre ses honneurs et son fief.

— Certes, dit l'empereur, je ne le ferai pas. Le noble comte dont tu parles a quatre fils très braves : Ybert de Ribemont, Waidon de Ham, Droon de Péronne, Louis de Saint-Quentin. Tous mes barons les aiment, et moi je les honore pour les grands services qu'ils m'ont déjà rendus. Comprends, beau neveu, que ce serait une grande injustice que de les léser tous les quatre pour te complaire à toi seul. »

Raoul l'entend, le sang lui monte aux tempes. Il dégrafe son manteau qui tombe à terre, et fait trois pas.

« Ecoutez-moi, dit-il, Herbert de Maine, Joffroi d'Anjou, Bérart de Quercy, Gérard de Senlis, Henri de Troyes, Richard de Reims, Droon de Meaux, Estout de Langres, Gérin d'Alise-Sainte-Reine, et tous ceux qui se sont portés garants pour ce roi

parjure. Vous aviez juré qu'il tiendrait sa promesse, et vous voyez, il ne la tient pas. Je vous somme, sur vos paroles, de vous remettre demain à l'aube, sans armes ni serviteurs, aux mains de mes écuyers. Ils vous conduiront droit à Cambrai, dans ma grande tour, où vous n'aurez plus que tourment et douleur, par le corps Saint-Gerri ! »

Tous baissent la tête, pas un qui ne soit humilié et effrayé. Joffroi d'Anjou dit au roi :

« Droit empereur, tu as fait une grande folie en promettant à ton neveu les honneurs et le fief d'autrui. Mais ce qui est fait, on ne peut le défaire, et ce que tu as promis, tu dois le tenir. Herbert est mort, c'est Raoul qui doit recueillir son héritage. Donne-le-lui et rends-nous notre liberté !

— Dieu, dit le roi à voix basse, j'enrage. Pour ce glouton, je vais perdre l'hommage de quatre barons dévoués ! Mais ce don ne lui portera pas bonheur ! »

Le roi parle tout haut, le cœur dolent :

« Eh bien, beau neveu Raoul, je te cède le Vermandois ; mais ne me requiers ni aide ni homme pour le conquérir.

— Roi, dit Raoul, j'ai seulement réclamé la terre. »

Alors quelqu'un s'avance : c'est Bernier.

« Droit empereur, dit-il, tout ceci n'est que déraison. Les fils d'Herbert ne vous ont jamais manqué dans le besoin, vous venez de le reconnaître. Allez-vous les payer en les abandonnant, en les excluant de votre justice ? Ce serait une grande trahison, indigne d'un roi de France !

— J'y suis contraint, dit le roi. Mais j'en ai le cœur en deuil. Et jamais je ne porterai mon gonfalon contre eux ! »

Bernier se tourne vers Raoul :

« Sire, je suis votre homme lige, je ne m'en cache pas. Mais je suis aussi fils d'Ybert de Ribemont, le noble comte que vous voulez déshériter. Il ne faut pas s'étonner si je suis angoissé quand je vois mon droit seigneur s'élever contre mon père. Sire, je vous en supplie, n'envahissez pas ses terres ; ni les siennes, ni celles de mes oncles, Waidon, Droon et Louis. Auraient-ils méfait contre vous ? Je vous obtiendrai l'amende que vous voudrez.

— Je n'ai point de grief contre eux, dit Raoul. Mais le don du Vermandois m'est fait. Pour rien je n'y renoncerais.

— Sire, dit Bernier, prenez garde. Aussi vrai que Dieu nous jugera, ils se défendront l'épée à la main. Ils sont vaillants, bien fournis de richesses et de puissants amis. Vous y perdrez tous vos hom-

mes sans leur enlever seulement un besant d'or.

— Te tairas-tu, vassal ? dit Raoul. Si tu dis encore un mot contre ton maître, je te casse l'os du cou. Je prendrai le Vermandois par la force s'il ne m'est cédé de bon gré. Dis non qui voudra, moi j'ai dit oui.

— Sire, dit Bernier, je me tais. Vous ne m'entendrez plus tant que vous et eux n'en serez pas venus au baisser des lances. »

Raoul prend congé. Tous ceux qui veulent aller avec lui pour quérir les aventures et frapper de grands coups l'entourent et l'accompagnent. Il rentre joyeusement à son hôtel. Un messenger tout poudreux l'attendait. De la part de Gerri, il lui remet un bref scellé de rouge.

Raoul brise la cire et lit le parchemin. Gerri lui mande :

« Neveu, le comte Herbert est mort. Le Vermandois te revient, le roi l'a promis. Mais il faut agir vite, avant que les fils d'Herbert aient rassemblé leur puissante parenté. J'ai convoqué tous les barons de l'Artois, du Ternois et du Boulonnais. Dès qu'ils seront rassemblés, je te les amènerai à Cambrai. »

Le comte Raoul est si joyeux qu'il donne au messenger un cheval de prix, deux lévriers, trois

faucons, et son propre manteau de martre zibeline. « Ami, dit-il, retourne vite vers le comte Gerri, dis-lui que je serai à Cambrai dans six jours, avant le coucher du solcil. »

Mais déjà un écuyer de Gérard de Senlis galope sur le grand chemin ferré et va prévenir les fils d'Herbert qu'ils aient à se garder.

VI

LA MALÉDICTION

RAOUL s'est tant hâté que le sixième jour, avant le coucher du soleil, il entre dans Cambrai.

Au perron du palais se tient dame Aélis, sa mère ; ses cheveux sont blancs. Elle saisit la tête de son fils entre ses deux mains et lui baise avec emportement la bouche et le front. Puis elle s'appuie à son épaule, et tous deux montent jusqu'à la grande salle.

Dame Aélis contemple son fils Raoul avec orgueil. Il a les cheveux blonds, le teint coloré, les épaules larges, le regard fier.

« Hé, beau fils, dit-elle, que tu es maintenant grand et robuste ! Te voilà sénéchal de France et je ne m'en émerveille point : meilleur sénéchal ne se pouvait trouver sous le ciel ! Qu'attend le roi Louis pour te rendre le comté de ton père ? Tu l'as servi sans ménager ni plaindre ta peine ; et nul fief

n'a payé les services, mais le Manceau tient toujours ta terre. Je m'étonne même que tu l'aies enduré si longtemps sans le honnir et sans le tuer. »

Raoul se met à rire et dit :

« Dame, vous vous trompez, Louis s'est acquitté largement. Herbert est mort, notre sire m'octroie en don le Vermandois. »

Quand dame Aélis entend cette parole, elle pâlit, recule et se signe par grand effroi :

« Raoul, dit-elle, crois-en ta mère : celui qui t'offre Péronne, Saint-Quentin, Nesle, Ham et Roye, t'offre toi même, beau fils, à la mort prochaine. Laisse cette terre, je t'en prie pour l'amour de Dieu. Raoul ton père et le comte Ybert furent toujours amis. Ils ont soutenu ensemble maint combat, jamais entre eux il ne s'éleva noise ni querelle. Si tu veux m'en croire, toi et les fils d'Herbert vous ferez de même.

— A Dieu ne plaise, répond Raoul, que j'appauvrisse et déshonore ainsi mes héritiers ! »

Dame Aélis a pris tendrement la main de Raoul. Elle dit :

« Beau fils, je t'ai nourri de mon lait. Pourquoi me fais-tu souffrir une telle angoisse ? Il faudrait avoir rênes dorées, fort cheval et baronnage intré-

pide pour vaincre une famille aussi puissante. Ils ne cèderont pas, ils te refouleront. Ils tourneront nos villes en charbon et nos moissons en étincelles. Et toi-même, Raoul, ils te tueront. Oui, c'est te vouer à la mort prochaine que de t'offrir Nesle, Ham et Roye, Péronne et Saint-Quentin. Lasse que je suis ! Mieux me vaudrait être nonne voilée dans un moûtier !

— Je ne les crains pas plus qu'une pomme pourrie, répond Raoul. Si je renonçais maintenant, les gens me tiendraient pour un lâche.

— Beau fils Raoul, dit dame Aélis en pleurant, c'est une dure chose que de subir l'injustice ! Tu le sais aussi bien que moi, puisqu'on nous a dépossédés tous deux du Cambrésis et que nous ne cessons de réclamer notre droit. Mais toi-même, ne va pas dépouiller à tort les enfants d'Herbert. Si tu leur prends leur Vermandois, ils ne vivront plus que pour t'en chasser. Et ce sont de très bons chevaliers, riches d'avoir et d'amis. Prends garde !

— Par Dieu qui naquit de la Vierge, répond Raoul, je ne renoncerai pas à ce comté pour tout l'or d'Espagne. Et avant qu'on ne me l'arrache, bien des cervelles sauteront des chefs, bien des entrailles couleront des ventres ! »

Dame Aélis s'arrête de pleurer. Elle jette un rire de dérision :

« Beau fils Raoul, pour livrer ces grands combats, tu vas sans doute mander tes barons d'Arrouaise ?

— Je les manderai, dame, et si je ne peux les tirer de leurs bois, foi que je dois à Saint Michel, ils le paieront cher quand je reviendrai ! Je leur créverai les yeux, je les pendrai en haut des fourches comme des voleurs, et ceux que je laisserai vivre ne vivront plus que dans le tremblement. Et ceux qui viendront ne me faudront point dans la bataille ; je leur donnerai un chef qui les tiendra ferme. Ce sera Gerri le Roux.

— Dieu, dit la dame, je n'en ai pas meilleur espoir. Je ne dis pas que Gerri ne soit prudhomme et preux et sage ; il a le cœur d'un baron ; il est hardi, impétueux ; nul ne peut porter ton gonfanon avec plus d'honneur. Mais pour ceux d'Arrouaise, il n'y a pas plus vils. Ah, si tu fais main basse sur des bœufs ou des moutons, là ils seront les premiers, ils se feront fiers comme lions ; mais qu'il s'agisse de fêrir contre des hommes, ils tourneront bride, les lâches ! Et toi, tu resteras seul, en grande angoisse. Et les fils d'Herbert te courront sus avec tous leurs hommes qui n'auront point fui ;

et ils te frapperont, ils t'accableront, ils couperont ta tête. Ah, beau fils Raoul, pense à ta mère ! Malheureuse que je suis, j'en mourrai de chagrin !

— Paroles vaines, dit Raoul. On m'a donné le Vermandois, je le prendrai.

— Beau fils Raoul, ils te lâcheront dans la bataille, tes barons d'Arrouaise ! Je te le dis en toute vérité ; sergents, piétaille ou chevaliers, c'est tout un : bons pour piller, prompts à fuir. Et tant pis pour qui s'est fié en eux ! Il reste seul et démuné. Les gens d'Herbert, eux, sont de bons combattants. Ils te tueront, je le sens ; ils enfonceront leurs épées dans ta poitrine et te crèveront le cœur. Et tu mourras avec le péché dans le ventre, ayant détruit des moûtiers et des chapelles, pillé des villes, brûlé des métairies et dispersé dans les bois la pauvre gent de Dieu !

Et Bernier, que fera Bernier, fils Raoul ? Je l'ai nourri, tu l'as adoubé. Mais il est né en Vermandois, il est fils et neveu des enfants d'Herbert !

— Dame, il me fait mine farouche et félonne, mais je n'en ai cure. Il a essayé de contester le don devant le roi ; alors j'ai juré, par le corps Saint-Richier, que s'il élevait la voix encore, je le

ferais taire. Il m'a répondu qu'il se tairait jusqu'à ce qu'on en vienne au baisser des lances ; mais au besoin, il aidera son père et ses oncles, je n'en doute pas. »

Dame Aélis tord ses poings et s'écrie :

« Raoul, c'est lui qui te tuera, j'en suis sûre, je te le prédis ! Beau fils, tout cela ne peut être. Tout cela n'est que démesure, injustice, folie ! Abandonne leur patrimoine aux enfants d'Herbert, accorde-toi avec eux et, si tu veux faire la guerre, que ce soit contre le Manceau pour le chasser de ton pays ! »

Raoul serre les poings, il frappe du pied, il jure Dieu qu'il ne renoncera pas au présent du roi.

« Malheur à l'homme qui vient prendre, au moment de combattre, l'avis des femmes ! C'est un sot et un lâche. Retournez dans vos chambres, allez-y boire pour engraisser votre panse et songez à bien manger. C'est de cela seul que vous avez droit de parler, et pas d'autre chose ! »

La dame l'entend, elle fond en larmes.

« Seigneur Dieu, dit-elle, voilà une grande injustice ! Heureusement pour toi, je me suis occupée d'autre chose jadis. Tu étais tout petit, les Français m'offraient un mari pour tenir ma terre. J'ai refusé. Je t'aimais trop pour te déposséder et te

donner un parâtre ! Et je t'ai nourri tendrement jusqu'au jour que tu sus chevaucher, porter tes armes et soutenir ton droit ; alors je t'envoyai à Paris avec une noble escorte : cinq cents chevaliers tous vêtus du double haubert. A ma requête, l'empereur mon frère te reçut avec grande courtoisie ; il t'adouba, il te fit sénéchal de France. Tes ennemis baissaient la tête, tes amis exultaient de joie, et moi je m'enorgueillissais, je croyais voir ton père revenu. Or tu veux aller conquérir une terre où jamais tes ancêtres n'ont pris un denier. Et tu refuses d'y renoncer, tu repousses mes prières, tu m'outrages : mauvais fils, fasse le Seigneur Dieu dans le Ciel que tu ne reviennes de cette guerre ni sain, ni sauf, ni entier ! »

Raoul lève les épaules et rit fièrement. Pourtant la malédiction d'une mère ne s'efface plus, et il faudra qu'un jour il en ait la tête tranchée.

Dame Aélis sort du palais toute égarée. Elle a maudit son fils, elle en a le cœur dolent. Elle ne sait comment conjurer la parole de mort. Elle va dans la nuit, implorant Dieu.

Elle arrive devant le moultier Saint-Gerri. Elle entre dans l'église qui est sombre et silencieuse ; deux cierges brillent sur l'autel ; elle s'allonge en croix devant le crucifix.

« Dieu miséricordieux qui fus cloué sur le Golgotha le Saint Vendredi, je t'en conjure par les clous de fer qui te percèrent les mains et les pieds, ramène-moi mon fils sain et sauf et entier ! J'étais folle de colère, je l'ai maudit à grand tort, je m'en repens amèrement. Lasse que je suis, je l'ai si doucement nourri ! Mon cœur fond quand je pense à sa petite enfance, à sa bouche fraîche ! Père de gloire, fais que mes paroles mauvaises retombent sur moi ! Ou, s'il devait en mourir, je me détruirais moi-même, j'en jure ta sainte loi ! »

Elle se relève, elle sort du moûtier. Et voici qu'elle voit venir une troupe obscure qui remplit la rue du fracas de ses armes et de ses destriers. En tête chevauche entre deux torches un vieil homme en chemise d'acier ; il a rejeté son écu sur son dos, il tient sa lance droite sur le feutre ; Dame Aélis le reconnaît, tout son sang frémit : c'est Gerri le Roux. Elle se jette devant lui, l'arrête par le frein :

« Sire vassal qui chevauchez dans ma ville en tel arroi de bataille, qui vous a mandé ? Que venez-vous faire ici ?

— Dame, dit Gerri, ne le savez-vous pas ? Il faut que ce qui a été dit s'accomplisse. Mais faites-moi

place ; j'ai derrière moi six mille hommes. Ce sont tous de durs compagnons, qui feraient renier Satan aux diables d'enfer s'ils s'en mêlaient ! Soyez sans crainte : les fils d'Herbert ne dureront pas longtemps devant nous ! »

VII

LA PORTE GALERAN

Au bruit des chevaux, Raoul est sorti sur le perron. Gerri l'interpelle : « Beau neveu, je t'amène six mille combattants éprouvés, bien montés, bien armés. Quand partons-nous ? Ou serait-ce que tu renonces à cette guerre ? »

— J'entends dire une folie, répond Raoul. Renoncer à ma guerre ? Il faudrait d'abord me couper les quatre membres. Mes gens d'Arrouaise seront ici demain. »

Dès le lendemain ils arrivent. Aucun n'a osé se dérober. Sans cesse des cors retentissent, de nouveaux vassaux mettent pied à terre sous l'olivier du palais. Tous les vergers de Cambrai se remplissent de chevaux à la corde, de tentes colorées et de bannières.

Quand il eut dix mille hommes, Raoul fixa le jour du départ. Ce jour-là, le matin est clair ;

l'alouette chante à peine dans le ciel que déjà les tentes sont abattues, les sommiers chargés, les barons rassemblés devant la porte Galeran en foule épaisse comme un bois. Mais ce bois est fort de dix mille frênes, tous fleuris d'un gonfanon frangé d'or et d'une pointe d'acier.

On attend Raoul pour partir. Le voilà qui vient à cheval par la grande rue, tout brillant dans son haubert à doubles mailles, le poing posé fièrement sur la hanche, les cheveux au vent. Son heaume gemmé pend à sa selle d'ivoire ; un baudrier en cuir de cerf incrusté d'émeraudes soutient son épée. A sa droite chevauche le vieux Gerri, dont la barbe rousse ventèle à la brise. Bernier suit, le visage clos ; il porte la haute bannière. Quand ils arrivent à la porte Galeran, et que Raoul voit étinceler tant de heaumes et de lances, il se met à rire par grand orgueil.

A la porte Galeran, il y a une chapelle vouée à Saint Richier. Dame Aélis s'y est rendue dès l'aube, pleine d'amertume. Elle voit apparaître son fils et admire sa forte membrure, ses joues colorées, ses cheveux bouclés, ses yeux vifs, tout son maintien conquérant. Mais quand elle le voit rire, elle sent redoubler son angoisse. Elle s'approche, elle l'appelle :

« Beau fils, dit-elle, tu as tort de te réjouir parce que tu vois tant de barons rassemblés. Ce ne sont que des barons d'Arrouaise, bons pour vider des écuelles ; au combat, ils ne comptent pas plus que des cenelles d'églantier. Crois-tu vraiment vaincre avec l'aide de ces gens-là ? »

Raoul l'entend ; son cœur bondit de colère et bat à grands coups dans sa poitrine : il crispe son poing contre son menton :

« Dame, dit-il, encore ce bavardage ! J'en jure Saint Gerri, vous ne m'empêcherez pas de prendre le Vermandois. Le roi Louis qui commande aux Français, parlant dans sa grande salle, m'en a fait don. Pour ne pas le prendre, il faudrait être plus vil que le serf d'une serve ! Mais je le prendrai, dût mainte cervelle être refroidie et maint boyau traîner sur le sablon ! Et je ne laisserai rien aux enfants d'Herbert, ni Roye ni Ham, ni Péronne ni Saint-Quentin, ni le bourg de Nesle ni la tour de Clari !

— Dieu, dit la dame, paroles qui me poignent comme un fer rouge ! Tu en mourras, car ton cœur est plein de démente. Beau fils, je suis vieille et chenue, mais je n'ai point perdu le sens ; si tu m'en croyais, tu ne pousserais pas à bout cette entreprise.

— Oncle, dit Raoul, nos gens s'impatientent ; allez à eux, qu'ils partent sur-le-champ. Et qu'une guerre terrible s'abatte sur le Vermandois : qu'on n'épargne ni maison, ni moisson, ni église, ni moultier ! Laissez ma dame ; elle est vieille et décrépite ; elle outrage sans les connaître les gens qui se sont joints à moi. Ils ont pourtant fait leurs preuves en maintes batailles. Meilleurs combattants ne se peuvent trouver. En vérité, c'est une armée invincible !

Dame, vous plaît-il lâcher mon étrier ?

— Suis donc, beau fils, ta bonne ou ta mauvaise fortune. Mais tu as tort de m'insulter. C'est par grand amour que je parle. Je crains qu'il ne t'advienne malheur dans cette guerre impie. Que la Vierge Marie te protège ! »

Elle le signe au nom de Dieu et lâche l'étrivière.

Raoul prend congé et broche des deux éperons. Derrière lui, Bernier rend à son tour les rênes. Alors la dame le voit, tout son sang tressaille : c'est l'homme qu'elle redoute le plus au monde. Elle voudrait lui parler, mais déjà son destrier l'emporte à la suite de son seigneur.

« Et toi, Bernier, lui crie-t-elle, quoi qu'il arrive, souviens-toi toujours que je t'ai tendrement nourri ! »

VIII

ORIGNY

RAOUL et son armée entrent d'abord dans la forêt d'Arrouaise; de là il lance en avant ses boute-feux et ses fourrageurs. Quand il débouche dans le Vermandois, déjà tout le pays fume comme un bûcher. Ses fourrageurs rabattent vers lui à pleines routes des troupeaux de bœufs, de moutons, de porcs et de pauvres gens qui n'ont pu fuir. La proie est plantureuse. « Ce Vermandois, dit Raoul, est vraiment un riche héritage. »

Bernier le suit, morne et pensif. Il regarde brûler la terre de son père et de ses oncles; à peu qu'il ne devienne fou. Mais il est l'homme lige de Raoul, il a juré de ne lui point manquer; il n'a reçu aucun affront qui l'ait délié de son hommage. Trahir son droit seigneur, il le sait bien, c'est trahir Dieu.

Le comte Raoul appelle Manecier, Droon et Gautier :

« Armez-vous sur-le-champ, dit-il, et prenez avec vous quatre cents hommes bien montés. Descendez rapidement la vallée de l'Oise, soyez à Origny avant la nuit. C'est une abbaye riche et prospère. Vous dresserez ma tente dans la nef du moûtier et vous préparerez mon lit sur l'autel. J'y veux dormir appuyé contre le crucifix. Mes éperviers percheront autour de moi sur les croix d'or. Vous descendrez dans les creutes, vous enfoncerez les celliers et les lardoirs : ils sont pleins. Vous apprêterez mon repas dans le réfectoire. Et vous répandrez de la paille dans le cloître, dans le dortoir et sous les porches ; ce seront là les écuries de mes destriers et de mes roncins. Pour les nonnes, je les abandonne à mes écuyers. J'arriverai demain matin à la première heure. Je veux m'héberger quelque temps en ce lieu ; j'y passerai la Pâque ; puis je le raserai jusqu'au sol parce que les fils d'Herbert le protègent. »

Les trois chevaliers s'inclinent et sortent. Ils s'arment, prennent quatre cents hommes, et chevauchent droit vers Origny. Le soir tombait quand ils aperçurent l'abbaye au-dessus des arbres. Les cloches sonnaient doucement en haut du maître-clocher. Alors ils se ressouvirent de Dicu et de sa justice. Il n'y a si forcené qui ne commence à

baisser la tête et à réfléchir. Ils craignent d'outrager les saintes reliques. Le ciel est clair, l'herbe est épaisse dans les prés. Ils y dressent leurs tentes et s'y établissent. Puis ils se couchent, car c'est la nuit.

Prime sonnait au clocher de l'abbaye et le jour pointait à peine que déjà le comte Raoul arrive. Terrible est son courroux. « Misérables traîtres, vassaux sans foi, vous êtes bien osés d'enfreindre mes ordres !

— Grâce, beau sire, par Dieu le Rédempteur ! Nous ne sommes ni juifs ni tyrans pour profaner les saintes reliques.

— Fils de ribaudes, j'avais commandé que ma tente fût dressée dans le moûtier. Pourquoi n'est-ce pas fait ?

— Sire, dit Gautier, vous êtes trop démesuré. Il n'y a pas longtemps que vous fûtes adoubé chevalier : si vous vous attirez la haine de Dieu, vous ne durerez guère. Tous les francs hommes honorent ce lieu et respectent ses corps saints. Prenez conseil de vos barons avant de rien décider. L'herbage ici est dru, la rivière limpide. Hommes et chevaux, tous s'y peuvent reposer à merveille.

— Mes hommes et mes chevaux, dit Raoul,

mais non pas vous, sires couards ! Puisque vous êtes frais et repus, montez en selle et suivez-moi. Vous donnerez vous-mêmes l'assaut d'Origny avec vos quatre cents hommes. Je veux voir ce que vous craignez le plus, des ossements des saints ou de la colère de votre maître ! »

Raoul fait arrêter son armée. Il laisse à Gerri et à Bernier le soin de former le camp au milieu des prés, et s'avance seul vers Origny. A grand regret Droon, Manecier, Gautier et leurs hommes montent sur leurs destriers, passent au bras gauche les grands écus peints à fleurs. Les gonfannons déployés, ils le suivent.

Du haut de l'abbaye Sainte-Benoîte, le guetteur les a vus. Les cloches sonnent à toute volée. Par la grande porte, les nonnes sortent ; elles sont en robe blanche, les nobles dames, et chacune tient son psautier contre elle. Leur abbesse vient en tête, s'appuyant sur sa grande crosse d'or et d'ivoire. C'est Marcent, la mère de Bernier.

« Sire Raoul, dit-elle, écouterez-vous une prière ? Ce serait que vous passiez sans nous faire de mal. Nous sommes nonnes, vous le voyez, et nous faisons le service de Dieu. Par tous les saints, nous ne savons comment on tient une épée ou une lance ; jamais nous n'étendrons personne dans le

tombeau. Vous pouvez nous détruire sans peine ; mais ce serait une petite gloire pour un aussi puissant seigneur.

— Voire, dit Raoul, vous voulez m'enjôler. Mais vous perdez vos paroles, par le baron Saint Pierre ! Je ne suis pas Ybert de Ribemont, qui s'y est laissé prendre et qui vous a eue pour peu de chose ; il croyait faire une bonne affaire, il achetait le rebut de ses écuyers, le pauvre sire ! Et qui aurait voulu vous prendre à lui n'aurait pas dû déboursier beaucoup d'argent, n'est-il pas vrai ?

— Dieu, dit la dame, quelle offense mortelle ! C'est m'outrager de trop vilaine façon ! Je n'ai jamais été prostituée ni ribaude. Oui, un noble seigneur a fait de moi son amie, mais je l'ai toujours aimé tendrement jusqu'au jour où je suis venue à Dieu. Et je lui ai donné un fils dont je suis fière. C'est Bernier, qui est votre homme lige. Voilà la vérité, noble baron.

Noble baron, dit la mère de Bernier, voyez mes filles : vous pouvez les exterminer à votre guise : elles ne prendront ni écu ni lance pour se défendre, soyez en sûr. Toute leur vie, c'est la prière ; leur nourriture, on la leur donne ; quel mal font-elles ? Laissez en paix le moûtier et le bourg, installez-vous à l'aise dans nos prés. Si vous voulez notre

argent, vous l'aurez, sire ; et nous vous ouvrirons nos celliers : vos écuyers y puiseront foin, avoine, vin, froment et salaisons en abondance.

— Soit ! dit Raoul. Par le corps Saint-Richier, j'accorde la trêve pour l'amour de vous qui m'en priez.

— Sire, merci, » dit la dame. Et toutes les nonnes qui l'entourent s'inclinent et disent à voix basse : « Sire Raoul, merci. »

« Sire Raoul, dit la dame, si j'osais encore une prière, où est Bernier ? Je ne l'ai pas revu depuis que je l'ai confié à votre mère ; et il était bien petit. »

Raoul se met à rire :

« Dame, il est sans doute resté à mon maître-pavillon. C'est maintenant un hardi compagnon, un chevalier tel qu'on n'en trouverait pas d'ici jusqu'à Rome. Je ne puis vous dire le nombre des vilains qu'il a déjà massacrés, des églises qu'il a détruites. Je ne sais ce que lui ont fait les enfants d'Herbert : mais il est plus ardent contre eux que moi-même. Il dit qu'il ne chaussera plus l'éperon si je leur laisse vaillant une maille. En vérité, sans lui, je n'aurais peut-être pas entrepris cette guerre !

— Dieu, dit la dame, comme il a le cœur d'un félon ! Ybert de Ribemont est son père, les trois

autres sont ses oncles. Tout le monde le sait. S'il les chasse de leur bien, que deviendront-ils ? »

Dame Marcent pleure au milieu de ses nonnes et Raoul s'en va. Or Bernier se tenait caché dans les buissons de la rivière, en grand désir d'approcher sa mère et de lui parler. Dès qu'il peut, il vient à elle. Il a déposé son haubert et ses armes, il est vêtu d'un biaux de soie et d'un riche manteau. La noble dame l'aperçoit : ses larmes sèchent, son sang frémit, elle comprend que c'est son fils ; il met pied à terre et la baise ; elle le saisit dans ses bras et l'accole tendrement.

« Beau fils, dit-elle, c'est donc toi, si beau, si grand, si robuste ! Je t'avais quitté tout petit enfant ; tu es chevalier maintenant, portant éperons dorés ! Bénie soit ta grande prouesse, qui t'a valu de recevoir les armes si vite ! Ton sire m'avait mal parlé de toi, je le vois bien. Tu es toute franchise, et lui n'est qu'orgueil et cruauté. Mais pourquoi guerroies-tu avec lui contre ton père ? Ne sais-tu pas que son fief doit te revenir un jour ? Ybert n'a pas eu d'autre héritier. Défends-le, défends ton bien, quitte ton seigneur !

— Je ne peux pas, dit Bernier. Mère, mon sire est plus félon que Judas ; mais il est mon sire ; il m'a donné chevaux, draps, harnachements et

nourriture ; je ne lui manquerai jamais, pour tout l'or d'Egypte, -- à moins qu'un jour le monde ne dise : Bernier a le droit pour lui. »

La noble dame s'appuie sur sa crosse et demeure un instant songeuse ; puis elle le baise tendrement au front :

« Fils, tu parles sagement, dit-elle. Oui, sers ton seigneur, tu gagneras le ciel. »

IX

L'INCENDIE

LA nuit passe, l'aube apparaît, les chevaux hennissent ; dans les vastes prés sous Origny, le camp s'éveille. Raoul sort de sa tente et considère, plein d'ennui, l'abbaye qu'il a juré d'épargner. Il maudit son serment en se rappelant combien elle est chère aux enfants d'Herbert. Du moins il en videra les coffres et les celliers, il en épuisera les richesses ; déjà, hier soir, il a fait abattre tous les bœufs qui pâturaient autour de la rivière, et les feux qui les ont rôtis fument encore çà et là.

Or trois mauvais garçons de l'armée s'étaient glissés pendant la nuit dans Origny pour y faire du butin. Mais les bourgeois leur avaient couru sus avec des barres et des leviers, et ils en avaient assommé deux sur place ; le troisième avait échappé à grand'peine, s'était jeté sur son cheval, et il

revenait à franc étrier, les vêtements en lambeaux, le visage rayé de sang, éperdu.

Il voit Raoul ; il vient à lui, saute à terre, tombe à ses pieds. « Sire, sire, on massacre tes hommes ! Mon frère et mon neveu gisent dans Origny où les bourgeois les mettent en pièces. C'est miracle que j'aie pu fuir ! Le Seigneur Dieu t'abandonnera si tu ne prends vengeance de ces gloutons qui sont si riches, si orgueilleux et si féroces. De toi, ils ne font pas plus de cas que d'un chien galeux et ils jurent, s'ils peuvent te tenir un jour, de te rogner le chef ! »

Raoul l'entend, le sang lui monte à la tête, il lève les poings et crie à pleine voix : « Armez-vous, chevaliers ! Je veux saccager Origny sur l'heure. Ah, les bourgeois commencent la guerre ! Si Dieu m'aide, ils le paieront cher ! »

Trente cors sonnent à la fois pour signifier qu'il va y avoir bataille. Chacun s'arme en hâte, les destriers sont amenés, tous montent en selle. Et les dix mille barons s'avancent vers Origny, laissant là les tentes.

Le bourg d'Origny est enclos d'un vieux fossé à demi comblé et d'une palissade. Mais des murs mêmes ne pourraient contenir la grande force de Cambrai. Sous les cognées et les coins d'acier la

palissade s'abat de toutes parts ; les chevaliers traversent le fossé, pénètrent par toutes les brèches et se précipitent en criant dans les rues, la lance baissée. Des femmes, des vieillards, des enfants essaient vainement de fuir : ils sont cloués contre leurs murs ou contre leurs portes. Les bourgeois d'Origny comprennent que cet assaut sera sans merci ; ils se réfugient sur leurs maisons et, de là haut, ils tirent des flèches, ils lancent des pierres et de grands pieux aigus ; beaucoup d'hommes de Raoul tombent de leurs chevaux. Les écuyers apportent les échelles. On se bat dans les rues, dans les chambres, sur les toits. Le sang coule partout. Raoul est ivre de fureur. Il jure Dieu que si tous ne sont pas morts avant ce soir, il se fera tonsurer comme un moine. D'une voix terrible, il commande : « Le feu ! Mettez le feu ! »

Les écuyers l'entendent ; ils pilleraient volontiers, mais ils n'osent lui désobéir. Ils jettent des charbons ardents dans les granges, ils dispersent les braises des âtres sur les planchers, ils appuient des torches sur les courtines. Et les salles s'allument, les solives craquent, les planchers s'effondrent, les tonneaux d'huile et de lard prennent feu en crépitant dans les lardiers. Tout Origny s'embrase. Les petits enfants, — grand deuil et grand

péché ! — brûlent dans leurs berceaux. C'est mal fait à Raoul. Hier, il a promis à Marcent l'abbesse d'épargner le bourg ; aujourd'hui il le brûle, tant il est plein de rage ! Les nonnes se réfugient dans leur moultier, mais cela ne leur servira point.

La flamme court, dévorant les toits ; elle atteint l'abbaye, elle s'engouffre dans le maître-clocher qu'elle remplit d'un coup jusqu'au faite. Les cloches fondent, l'incendie augmente, la charpente en feu laisse tomber dans la nef des brandons et des étincelles. La chaleur devient si ardente entre les murailles que les nonnes perdent la vue et l'ouïe ; le souffle leur manque, elles tombent toutes, étouffées. C'est un grand malheur, et plus d'un dur chevalier en pleure de pitié sous son heaume.

Quand Bernier voit l'incendie gagner l'abbaye, il devient comme fou. Il met son écu devant lui pour se garantir et cherche à pénétrer jusqu'à sa mère. Mais la chaleur est telle qu'il ne peut approcher à moins d'une portée de flèche. Il s'abrite derrière un tombeau de marbre et regarde. Les portes ont brûlé, la nef de l'église semble un four plein d'une lumière ardente. Sur les dalles, çà et là, les nonnes sont étendues ; une seule gît au pied du maître-autel et le cœur lui dit que c'est sa mère ; il recon-

naît sa tendre face tournée vers lui ; son psautier flambe déjà sur sa poitrine.

A cette vue, son écu lui échappe, il se pâme contre la terre brûlante. Quand le sens lui revient, il s'élance comme un forcené, il essaie vainement d'approcher ; le brasier rayonne avec tant de force que trois fois il perd l'haleine. Alors il dit :

« Je tente une folie ; elle n'a plus besoin de secours, mais de vengeance. Ah, douce mère, hier encore vous me baisiez si tendrement ! Mauvais fils que je suis, je n'ai pas su vous sauver. Que Dieu qui juge le monde reçoive votre âme et pardonne à la mienne ! Et toi, félon Raoul, puisses-tu brûler à ton tour dans des flammes éternelles ! »

Le cœur en deuil, il s'en retourne vers sa tente. Il rencontre Gerri le Roux qui avait retiré son heaume à cause de la chaleur et qui regardait le bourg tourner en charbon. Il vient à lui :

« Noble seigneur, conseillez-moi, pour Dieu ! Raoul de Cambrai vient de me faire un affront sanglant. Dame Marcent, ma mère au noble corps honoré, il l'a brûlée dans ce moultier. Oui, je l'ai vue étendue contre terre, et la flamme dévorait les douces mamelles qui m'ont nourri. »

Gerri répond : « Vraiment, j'en suis bien affligé pour vous. »

Bernier arrive à sa tente, plein de trouble et de courroux. Il descend de son destrier, ses écuyers prennent ses armes et lui retirent ses heuses. Ils le voient si triste qu'ils n'osent pas lui parler. Alors il leur dit :

« Francs compagnons, Raoul de Cambrai vient de me montrer sa haine ; il a brûlé ma mère dans le moultier d'Origny. Si je ne la vengeais, je serais plus vil qu'un chien. Mais il est mon sire, il a reçu mon hommage. Amis, que me conseillez-vous ? »

Ils ne savent que répondre et tous pleurent de pitié.

X

L'OUTRAGE

ORIGNY craque, flambe et fume ; rien ne vit plus dans le bourg ni dans l'abbaye ; l'odeur de l'incendie et de la chair grillée se répand dans la campagne. Raoul est content ; il revient vers sa tente. Devant l'entrée, il arrête son destrier fauve. Ses barons s'empressent ; qui lui tient l'étrier, qui lui délace son heaume, lui déceint son épée, lui retire son double haubert ; il apparaît beau et vigoureux, vêtu d'un blier bordé de fourrures que les mailles d'acier ont froissé.

Il a faim, il appelle son sénéchal : « Ami, dit-il, fais-nous servir à manger : des porcs farcis, des pâtés de cerfs, des paons rôtis, de bons cygnes poivrés. Mes gens ont bien travaillé, je veux qu'ils se rassasient à plein ventre. »

Le sénéchal l'entend ; il le regarde et se signe trois fois devant la parole sacrilège :

« Y pensez-vous, monseigneur ? Vous reniez donc la sainte chrétienté, le baptême, le Dieu de gloire ! Nous sommes en carême ; c'est aujourd'hui le Saint Vendredi où Il est mort pour nous sur la croix. Et nous, misérables, nous violons un monastère, nous brûlons des nonnes, et nous ne jeûnerions pas ! Ah, nous ne ferons jamais notre paix avec Dieu et notre méchanceté lassera sa miséricorde ! »

Raoul jette les yeux sur lui :

« Fils de chienne, de quoi te mêles-tu ? Pourquoi m'avaient-ils fait du tort ? Ils m'avaient tué deux écuyers, ce n'est pas merveille qu'ils me les aient payés un bon prix. Mais il est vrai que j'avais oublié le carême. Donne-moi des échecs. »

Plein d'irritation, il s'assoit au milieu du pré. On apporte l'échiquier. C'est un bon joueur que Raoul de Cambrai. Il pousse avec adresse sa tour en ligne et prend un cavalier avec un pion. En peu de temps il a maté et vaincu le baron assis au jeu avec lui. Alors il se relève, ôte son manteau gris car la chaleur est grande, et demande du vin.

Bernier emplit un hanap et s'avance ; il s'agenouille devant le comte et lui présente à deux mains la grande coupe d'or.

Raoul ne la prend pas. Il regarde ces yeux chargés de haine. Ce vassal est depuis longtemps un ennemi : que ne se déclare-t-il ? Si c'est respect de la foi qu'il a donnée, on peut la lui rendre sur-le-champ, en plein visage. Raoul ferme ses poings, et pendant plus de temps qu'un cheval n'en met à boire, il considère Bernier d'un air sombre, sans bouger, sans parler. Bernier attend, tout frémissant ; le hanap en tremble au soleil ; il jure tout bas que si Raoul tarde encore, il répandra le vin pimenté sur le sol et se tiendra pour relevé de son hommage.

Tout à coup, Raoul saisit la coupe et dit :

« Ami, je songeais sans la voir. Pardonne-moi. »

Puis il l'élève :

« Par tous les saints du Paradis, je jure que cette guerre sera sans merci ; je jure que mes ennemis ne garderont du Vermandois pas même les six pieds de terre qu'il faut à chacun pour son repos ou sa sépulture. Morts ou vivants, je les jetterai à la mer ; et j'enverrai les y rejoindre quiconque les défendra. Je bois ce vin à la ruine prochaine des fils d'Herbert ! »

Il vide la coupe d'un trait et la jette dans l'herbe.

Alors Bernier, toujours agenouillé, dit d'une voix sourde :

« Sire Raoul, ce sont des choses plus faciles à dire qu'à faire. Les fils d'Herbert sont prudhommes et bons chevaliers. Vous ne tenez pas encore le Vermandois. Oui, je suis votre homme et ne devrais pas vous parler ainsi. Mais vous avez mal payé mes services ; vous avez brûlé ma mère dans ce moultier ; maintenant vous voulez déposer mon père et mes oncles. Ce n'est pas merveille si j'en ai chagrin et colère ; ils sont mes parents, comment pourrais-je les combattre ? C'est à vous plutôt que je devrais demander raison. »

La fureur de Raoul éclate en paroles forcées :

« Chien, je le sais très bien, que tu es leur homme ! Tu es le bâtard d'Ybert de Ribemont et d'une fille qui fut aussi publique qu'une borne d'auberge. C'est pour m'espionner que tu restes dans ma tente. Je ne sais ce qui me tient de prendre ta tête, fils de ribaude !

— Dieu, dit Bernier, quelle riche récompense pour mes bons services ! »

Il se relève et dit à voix haute :

« Je n'ai ici ni parent ni frère. C'est à moi seul de défendre les miens. On sait quel homme est

Ybert de Ribemont, mon père. Ma mère était aussi noble que lui ; elle était fille d'un seigneur de Bavière, et fut ravie en France par un comte qui l'épousa ; puis il partit en Italie, pour servir Gaïffer qui le retint, et jamais on ne le revit. Ma mère restait toute seule, faible et dépourvue. Or elle était la plus belle de la contrée. Ybert la vit, s'offrit à la protéger, et il la prit par force. Je ne dis pas qu'il ait voulu l'épouser, — il ne le pouvait pas, puisqu'elle n'était point veuve. Mais il l'aima très chèrement, jusqu'au jour où ses barons le sommèrent de prendre femme devant l'église. Ma mère résolut alors de le quitter ; elle était libre de rester dans le siècle ; elle préféra se faire nonne pour servir Dieu : c'était choisir le meilleur. Sire Raoul, telle était ma mère que tu as brûlée et que tu insultes, — et j'en ai le cœur plein de colère. Que Dieu me donne de vivre assez pour la voir vengée ! »

Raoul lève les poings et crie, hors de lui :
« Chien de bâtard, traître à ton seigneur, parjure, je vais te faire trancher les quatre membres ! »

Et Bernier dit : « Je ne suis ni parjure ni traître ; je n'ai jamais menti ma foi ; je le proclame devant Dieu qui nous éclaire, — et je le soutiendrai, à pied et à cheval, contre quiconque se pré-

sentèra, — contre toi-même, sire Raoul, si tu l'oses ! »

Raoul tressaille. A terre gisait un grand épieu oublié là par des veneurs. Il le saisit, le brandit, et en décharge sur la tête de Bernier un coup terrible. Bernier chancelle, le sang lui dévale aussitôt sur le visage et rougit l'hermine légère de son bliaut. Il s'élance, étreint Raoul à pleins bras et déjà lui ployait les reins. Mais les chevaliers se précipitent en tumulte et les séparent.

Alors Bernier appelle son écuyer : « Mon haubert, mon épée, mon heaume tout de suite ! Et qu'on selle mon destrier ! Je pars de cette cour sans délai ! »

Le comte Raoul voit le courroux de Bernier, et le sang qui lui coule à travers le visage. Son cœur s'apaise, il a regret de sa violence : « Barons, dit-il, que me conseillez-vous ? Bernier est plein de colère, il va partir. »

Et tous s'écrient ;

« Sire Raoul, il n'a pas sujet de rire. Il vous a toujours bien servi et il en reçoit aujourd'hui piètre loyer. Vous avez brûlé sa mère dans ce moultier, vous lui fendez la tête : Dieu confonde qui le blâmerait de songer à la vengeance ! Mais faites-lui droit, s'il y veut entendre. »

Raoul dit : « Votre conseil est bon. Allons, Bernier, beau doux frère, demeure : je te ferai droit devant tous, par Dieu le justicier ! »

— Demeurer ? dit Bernier. Que d'abord ce sang qui coule à terre remonte tout seul dans ma blessure !

— Bernier, dit Raoul, je te paierai une amende telle que n'en reçut jamais roi de France : cent destriers, cent palefrois, cent mulets, cent faucons, cent épées, cent heaumes d'or pur, cent doubles hauberts !

— Garde tes armes et tes chevaux. Je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, que tu ne m'aies point frappé. Maintenant, tous les liens sont rompus. Je suis quitte envers toi. Nul vassal n'est tenu à la reconnaissance à l'égard du mauvais seigneur qui l'outrage. »

Le comte Raoul vient à Bernier ; il lui dit doucement :

« Berneçon, tu veux donc que je m'humilie ? »

Alors il s'agenouille et dit : « Commande : je réparerai comme tu voudras. Et pour que la réparation soit plus éclatante, je promets d'aller d'Origny à Nesle à pied avec cent chevaliers ; tous auront leur selle sur l'épaule ; moi, je porterai la tienne sur ma tête pendant les quatorze lieues ;

et je dirai aux gens sur la route : « C'est la selle de Bernier. » Laisse ta colère, frère, accepte. Ce n'est pas que je te craigne, mais je veux rester ton ami. »

Les barons disent : « Cette offre est belle. Enragé qui la refuserait !

— Voire, dit Bernier, rien ne peut racheter ma mère morte et ma tête cassée. Rien, que ta vie seule. Et je la prendrai, au jour de ma vengeance ! »

Raoul se relève et soupire : « A la male heure ! Il ne nous reste plus qu'à nous séparer. »

Mais Gerri, outré de colère, s'avance et dit rudement :

« Par Dieu, bâtard, tu es bien insolent. Mon neveu Raoul t'offre plus qu'il ne doit, tous en conviennent. Désormais ta mort est écrite au grand fer de ma lance !

— Nous verrons bien, dit Bernier. Mais je me vendrai cher, n'en doutez pas. »

On lui amène son destrier par le frein. Il bande sa tête d'une soie blanche, vêt sa cotte de fer et, comme il ne peut coiffer son heaume, il le suspend à l'arçon. Il ceint son épée, monte en selle, rejette sur son dos sa grande targe à rosaces et sonne son cor. Cinq chevaliers qui sont ses hommes vien-

nent à lui et l'entourent. Ils n'attendent pas leurs gens, qui bâtent les chevaux de charge. Sans prendre congé, ils sortent fièrement du camp plein de tumulte, et s'acheminent au grand trot vers Ribemont.

YBERT DE RIBEMONT

LE comte Ybert est au sommet de sa tour. Le soir brunit dans les marécages et l'incendie d'Origny rougeoit plus fort. Il a fait renforcer ses barbicanes, monter aux créneaux des flèches, des pierres, du plomb et de l'huile ; ses barons sont réunis dans la grande salle ; ses sergents et ses arbalétriers garnissent les murs ; il s'attend à être attaqué la nuit prochaine. Mais rien ne bouge entre les bois et les étangs gris.

Tout à coup il voit venir six chevaliers par la route de la vallée. Celui qui chevauche le premier a la tête bandée de blanc. Ybert dit à ses écuyers : « Franche gent honorée, voilà six hommes en armes qui nous apportent enfin quelque message ou quelque défi. Allez les recevoir. »

Bernier et ses compagnons mettent pied à terre devant la porte. Les damoiseaux les entourent :

« Etes-vous à Raoul de Cambrai ? Venez-vous en son nom ? Quelles sont vos nouvelles ? — Nous étions à Raoul, nous l'avons quitté. Quant à nos nouvelles, elles sont mauvaises : lacez vos heaumes si vous voulez sauver votre terre. » Bernier demande à parler au comte.

Quand il entre dans la grande salle, les barons vêtus de fer se pressent pour le voir ; il ne les regarde point ; il va droit au comte Ybert, debout devant la grande cheminée :

« Que Dieu, qui mourut aujourd'hui sur la croix, sauve les nobles barons ici présents et le comte Ybert, mon père !

— Est-ce vraiment toi, Bernier ? dit le comte. Tu étais si petit quand je t'ai quitté ! »

Il l'accole et le baise tendrement ; puis il lui dit :

« Beau fils, d'où vient que tu as le front bandé et le visage couvert de sang ? Qui t'osa frapper ?

— C'est mon sire, dit Bernier ; c'est le comte Raoul, qui a juré dans sa démesure de tous nous détruire, de nous chasser de notre terre ou de nous trancher la tête s'il nous prend. Ce matin, il a incendié Origny comme un nid de guêpes, et vous en voyez d'ici la grande fumée. L'abbaye n'est plus qu'un tas de braises ; les cent nonnes, les corps

saints, tout a péri. Dame Marcent, ma noble mère, a brûlé devant moi. Et comme je reprochais à Raoul sa méchanceté, il m'a frappé rudement avec un épieu ; le sang m'a coulé dans les yeux et dans la bouche. Il m'a offert réparation, je dois le dire ; mais j'ai refusé. Je reviens à vous, père, comme à mon seul refuge et à mon droit seigneur. Pensons à venger notre honte ! »

Ybert tire sa barbe de colère, et dit : « Malheur à toi, Raoul, brûleur de femmes ! » Et il pleure de pitié sur dame Marcent qu'il a tant aimée.

Bernier enlève son haubert, lave le sang séché sur son cou et sa poitrine, puis revêt un blier neuf qu'on lui présente courtoisement. A le voir si gracieux et si robuste, le comte Ybert sent tarir ses larmes.

« Fils, d'où vient qu'il ne nous a point défiés avant de nous envahir ? »

— Sire, c'est que Gerri, son oncle, le pousse à mal faire ; et il l'écoute, car les conseils du Roux agréent à sa méchanceté et à son orgueil. Quand l'empereur lui a concédé le Vermandois contre toute justice, Gerri lui a dit que vous ne l'abandonneriez assurément pas de plein gré et que le plus sûr était de le prendre. Il a décidé de vous en

chasser par surprise avant que vos frères et vous ayez pu lever tous vos hommes et mander tous vos amis.

— Certes, dit Ybert, voilà une grande trahison ! Mais il pourrait s'être trompé. Tous nos brefs sont portés dans l'Ardenne, dans la Thiérache, dans le Noyonnais, dans le Soissonnais et dans le Santerre. Nous avons convoqué nos parents et nos amis sous les murs de Saint-Quentin pour le premier Jeudi qui suivra Pâques. Beaucoup y sont déjà.

— Tant mieux, s'ils sont en force, car si Raoul et Gerri l'apprennent, ils marcheront droit sur Saint-Quentin pour détruire votre armée avant qu'elle soit toute rassemblée.

— Que la terre, dit Ybert, n'engloutisse pas ce brûleur de nonnes, voilà une grande diablerie ! »

Le comte Ybert s'asseyait à la grande table où les sergents ont dressé le repas du soir. On a posé devant lui un pâté d'anguilles, mais il n'en a cure : il est plein de trouble et d'irritation. Ses chevaliers mangent et boivent, et lui disent : « Sire, prenez des forces, il en faut pour combattre. Voulez-vous des poissons de mer ou de rivière ? » Il ne répond pas, il garde le front baissé. Tout à coup, il demande :

« Fils, chevaucheront-ils le jour de Pâques ? »

— Sire, je ne crois pas. Raoul devait le passer dans l'abbaye d'Origny, mais puisqu'elle est brûlée, ils s'hébergeront dans les prés. Ils ont de quoi manger et boire largement. Ils ont tant pillé de vin, de salaisons, de bœufs et de volailles, qu'ils en sont encombrés.

— Eh bien, dit Ybert, nous les en débarrasserons avec l'épée d'acier ! Vous, les plus vieux, vous resterez ici, vous garderez les murs et le donjon. Vous, les plus jeunes, vous allez me suivre. Chacun emmènera un écuyer, sans plus, qui portera son écu et conduira en main son cheval de combat. Pas de malles ni de tentes. Les sergents et les valets iront nous attendre sous Saint-Quentin. Faites seller, nous allons partir. »

Bernier dit : « Sire, vous m'emmenez ? »

— Non, fils, tu es blessé, tu ne peux mettre ton heaume. Fais soigner la plaie par les mires.

— Sire, dit Bernier, par le chrême qui servit à me baptiser, j'irai, dussé-je y perdre les quatre membres. J'ai ma mère et ma honte à venger.

— Viens donc, fils, je penserais comme toi. »

La nuit est claire, la lune est dans son plein. Ils chevauchent hâtivement, vêtus de leurs hauberts blancs comme l'argent ; ils poussent tant leurs

chevaux qu'ils arrivent à Ham bien avant le lever du jour. Ils mettent pied à terre devant le mur, et le comte Ybert s'avance.

Le guetteur veillait dans l'échauguette ; il le voit. Il prend une pierre et la lui jette sur son heaume à boule de cristal. S'il l'eût atteint, il l'assommait. Elle tombe lourdement dans l'eau sombre du fossé. Et du créneau, il crie :

« Vassal, qui es-tu ? Je t'ai manqué avec cette pierre. Mais mon arc est tendu : parle, ou je tire. »

Ybert répond : « Ami, n'aie pas peur. Je suis Ybert de Ribemont. Va dire à Waidon, mon cher frère, qu'il vienne à moi. Je réclame son aide. Jamais je ne fus en si grand péril. »

Le guetteur descend promptement jusqu'à la chambre, secoue la porte par le loquet, appelle le chambellan. Waidon s'éveille. Quand il voit entrer son vassal plein de trouble, il demande :

« Que se passe-t-il ? Parle vite. As-tu besoin de moi ?

— Oui, sire. Là dehors est le comte Ybert qui veut vous parler. »

Waidon saute de son lit, revêt un pellisson fourré, un manteau de martre et court à la porte. Il fait déverrouiller la poterne, baisser le pont et voit devant lui la grande troupe d'hommes armés.

« Frère, qu'y a-t-il ? Etes-vous en si grand besoin que vous deviez aller ainsi la nuit ? »

— Oui, frère, écoutez plutôt : Raoul nous a devancés ; il est entré dans nos terres avec dix mille hommes ; il les ravage et jure de nous déposséder.

— En êtes-vous sûr ? dit Waidon. Je ne peux croire qu'il soit assez félon et démesuré pour nous attaquer sans défi.

— Vous parlez follement. Il est à peine à une lieue de Ribemont. Origny est en feu. Toutes les nonnes que nous y avons mises, Marcent elle-même, ont péri.

— Par le corps Saint-Richier, Raoul a incendié Origny ?

— La grande flamme se voit de ma tour. Et voici Bernier qui a vu brûler sa mère dans le moultier, avec ses cent nonnes.

— Dieu te sauve, Bernier ! Je sais que tu es sage, je ne doute pas que tu aies bien vu. Mais voilà une grande cruauté !

— Or armez vos hommes, dit Ybert : ceux que vous avez ici, n'ayez cure des autres. Et ralliez Saint-Quentin sans tarder. Raoul est gorgé de butin, il veut passer les fêtes à boire et à manger dans les prés sous Origny. Mais, si Dieu nous aide, il aura de sanglantes Pâques ! »

Par les prés, par les boqueteaux, le long de la Somme, Ybert et Bernier gagnent Péronne. Ils traversent l'Omignon au gué de Saint-Christ. Le jour point, les coqs chantent dans les métairies quand ils arrivent devant Péronne. Le guetteur les voit approcher, il sonne son cor. Le comte Droon vient aux créneaux. Il reconnaît son frère.

« Par Dieu, Ybert, que viens-tu faire si matin ?

— Beau frère, as-tu mandé tes hommes de Combles, de Roisel, de Chaulnes et de Vermand ?

— Oui, tous sont là, j'en ai deux mille, et nous partirons Mardi pour Saint-Quentin.

— Ce n'est pas Mardi qu'il faut partir, frère, mais tout de suite. Raoul nous envahit. Il est à Origny avec dix mille hommes. Le moultier brûle, les nonnes ont péri. Voici Bernier qui les a vu brûler, et avec elle Marcent, la franche dame que j'ai tant aimée !

— Marcent est morte ? dit Droon. Dieu, quelle félonie !

— Il est encombré de butin, il traîne après lui tant de bœufs et de moutons gras qu'il ne peut plus avancer avant d'en avoir rassasié ses hommes ; et il s'apprête à fêter la Pâque devant Origny. Mais nous irons l'y requérir à l'épée d'acier, et si Dieu nous aide, nous le tuerons sur son crime ! »

Droon jure qu'il ne leur manquera pas. Il les fait entrer dans Péronne, se baigner et reposer en chambres bien closes ; puis il ordonne aux siens de vérifier les fers de leurs chevaux et de se tenir prêts à partir pour midi.

XII

LES MESSAGERS

EN arrivant à Saint-Quentin, ils voient des tentes dressées entre la ville et la rivière, en si grand nombre que les reflets, variés comme la queue du paon, changent la couleur des eaux. Ce sont les barons mandés par bref. Ils sont déjà dix mille. Ybert et Droon se réjouissent, mais ne tirent point sur leurs rênes avant d'être arrivés au palais.

Leur frère Louis les reçoit courtoisement dans sa grande salle voûtée. Ils trouvent là Waidon de Ham, Raoul de Soissons, Ricoart de Bapaume, Rocelin de Laon, Ernaut de Douai, Huedon d'Albert et beaucoup d'autres qui ont juré de couper les moustaches à Raoul et au vieux Gerri. Leurs hommes aussi sont pleins de colère : « Quand nous rencontrerons ceux de Cambrai, disent-ils, nous leur tirerons le sang parmi le lard. »

Tous interrogent Bernier. Ils veulent connaître

les perfidies de Gerri, l'orgueil de Raoul, et pour quoi ils ont brûlé l'abbaye d'Origny avec ses reliques et ses nonnes ; Bernier raconte aussi l'affront qu'il a subi et comment il a repris sa foi jurée.

« Vous fîtes bien, disent-ils tous ; ce Raoul est un félon enragé.

— Seigneurs, dit Bernier, il m'offrait une réparation éclatante ; mais je ne l'ai point voulu prendre.

— Ami, disent-ils, fou qui songerait à vous en blâmer ! »

La nuit s'écoule, l'aube point tristement au bas du ciel. Ce jour de Pâques qui se lève fera bien des veuves. L'armée de Saint-Quentin s'ébranle ; elle est forte de douze mille barons, ardents au combat comme des lévriers tenus en laisse. Il pleut ; tous chevauchent silencieux, la tête inclinée sous le heaume ; vastes sont les plateaux. Comme les cloches sonnaient l'heure de prime, ils passent devant l'abbaye d'Homblières, un moûtier de très saintes filles fondé par Ybert. A demi-lieue d'Origny, ils s'arrêtent derrière un petit bois de hêtres déjà feuillus.

« Francs chevaliers, dit le comte Waidon, nous voilà prêts à fondre sur eux comme le faucon sur

les oiseaux, et certes nous avons Dieu pour nous. Mais colère irréfléchie n'est point sagesse, et cette bataille n'est point un jeu. Le comte Raoul a dix mille hommes, il nous disputera chèrement la victoire et beaucoup des nôtres périront avec les siens. Le vainqueur sortira de cette mêlée aussi appauvri que le vaincu. Si Raoul acceptait de se retirer librement, mieux vaudrait le laisser partir sans combat. Qu'il s'en aille donc, et que Dieu le garde ! Si quelqu'un de nous lui a fait du tort, nous le réparerons selon le droit ; et s'il veut chasser le Manceau de son pays, nous l'aiderons dans cette juste guerre.

— Oui, dit Droon, mais qui sera le messager ?

— Sire, dit Bernier, ce sera moi, s'il vous plaît. »

Ybert l'entend et se courrouce : « Par Dieu, garçon, tu aimes les coups ! Tu y as été battu l'autre jour et tu veux y retourner ! Si l'on t'envoyait vers Raoul, vous recommenceriez vos querelles, et notre juste cause y perdrait. Voici plutôt Girard de Ponthieu : accepte-t-il d'y aller ?

— Volontiers, sire. »

Girard de Ponthieu ne s'attarde pas ; il descend vers la rivière, passe le marais, entre dans le camp de Raoul. Il y trouve les gens sur leurs gardes, les

bons chevaux sellés et réunis par groupes aux portes des tentes, et tous ceux du Cambrésis et de l'Artois les hauberts vêtus. Raoul a su que les barons du Vermandois étaient rassemblés sous Saint-Quentin. Il a décidé de les attendre ici.

Girard descend devant la tente de Raoul, que surmonte un aigle d'or. Elle est toute en soie brochée à ramages et si vaste que quatre cents hommes y tiendraient à l'aise. Le comte Raoul est assis et joue aux tables avec Gerri le Roux. Girard s'appuie sur sa lance et le salue courtoisement :

« Que le Seigneur Dieu qui ressuscita aujourd'hui d'entre les morts sauve tous les vassaux que je vois ici et Raoul leur sire, comte de Cambrai et neveu du roi !

— Dieu te garde aussi, dit Raoul.

— Sire Raoul, dit Girard, s'il vous plaît écouter un message des fils d'Herbert, je vais vous le dire. »

Raoul baisse la tête : « Parle, et va-t'en : c'est pour épier mon camp que tu es venu. »

Girard répond : « Sire, c'est mal pensé. » Il récite son message d'un bout à l'autre. Raoul l'écoute, et regarde Gerri : « Oncle, qu'en pensez-vous ?

— Beau neveu, dit Gerri, je pense que l'affaire est manquée. Tu n'as pris ni Ribemont, ni Ham,

ni Péronne, ni Saint-Quentin, ni Nesle, ni Roye ; et déjà la riposte est prête, les fils d'Herbert ont réuni leurs puissants alliés. Ils sont douze mille, les espions te l'ont dit, sans compter les renforts de paysans. Ils te livreront une rude bataille, et si tu la perds, tu n'as aucun lieu où te replier : Cambrai est loin. Si tu la gagnes, ils se réfugieront dans leurs villes qui sont toutes proches, et tu auras perdu trop d'hommes pour songer à les y forcer. Il n'est pire fou que celui qui s'entête sans vouloir raisonner. Accepte, neveu, et fais-toi fier : les quatre comtes aiment mieux traiter avec toi que de t'attaquer de vive force. »

Raoul l'entend, il éclate de colère :

« Ainsi j'ai pris le gant pour cette terre devant toute la chevalerie de France et maintenant vous voulez que je l'abandonne ! Le monde n'aurait plus pour moi que des huées. Ah, on disait jadis qu'il n'y avait pas plus hardi seigneur que Gerri le Roux, comte d'Arras ; je vois maintenant qu'il est aussi couard qu'un autre ! »

Gerri donnerait tout l'or d'Artois pour n'avoir pas prêté à semblable insulte ; dans son courroux, il jure par Saint-Richier :

« Puisque tu m'as défié en me traitant de lâche, il faudra que le sang de plus de mille hommes ait

coulé avant que nous fassions amitié, eux et moi ! »

Il se tourne vers le messager :

« Va-t'en d'ici. Va dire aux fils d'Herbert qu'ils se préparent : car nous allons leur donner un dur assaut ! »

— Quand il vous plaira, dit Girard, et vous serez bien reçus. Nous vous attendons là-haut, sur le plateau, la lance au poing et fermes sur nos étrières. Dieu n'est pas avec les voleurs de terre et les brûleurs de femmes. Au nom des fils d'Herbert, je vous défie ! »

Girard s'en retourne vers les barons du Vernois. Ils sont descendus de leurs chevaux que tiennent les écuyers, et s'abritent contre la pluie tout le long de la lisière, sous les arbres couverts de jeunes feuilles.

Girard vient à Waidon : « Noble comte, préparez-vous, disposez vos hommes. Raoul est forcené, il n'y a point pire. Il veut le combat.

— Dieu en soit loué ! dit Ybert.

— Barons, dit Waidon, faites paix, écoutez-moi. Raoul est le neveu du roi de France. Le roi le chérit, il l'a nommé son sénéchal. Si Raoul meurt dans la bataille, le roi nous prendra en haine : il ravagera toutes nos terres ; et s'il peut nous prendre,

il nous fera couper la tête et les quatre membres. En sorte que de cette guerre d'autres naîtront, qui ne finiront plus. Renvoyons un messager à Raoul ; peut-être aura-t-il réfléchi, par aventure.

— Dieu, dit Ybert, c'est bien de la prudence. L'orgueilleux va croire que nous avons peur et il outragera vilainement notre messager. Et qui donc s'offrirait pour porter ce second message ?

— Moi, dit Bernier, je suis prêt. »

Ybert devient rouge comme braise, tant il est en colère :

« Toujours Bernier ! Que veux-tu donc lui dire ? Il t'a cassé la tête, il a brûlé ta mère, et tu reviens à lui comme un chien au maître qui l'a frappé. Va donc, et puisse-t-il cette fois te battre assez fort pour te rendre un peu de fierté ! »

Bernier monte en selle et rassemble ses rênes. Ybert le voit, si beau, si vigoureux ; il en a pitié :

« Va, beau fils, que Dieu t'accompagne ! Et ne cède rien de nos droits !

— Vos craintes sont folles, dit Bernier. Ce n'est pas moi qui vous avilirai ! »

Bernier s'en va. Il arrive à la tente de Raoul, mais ne met point pied à terre ; à cheval, il y entre sous les deux pans relevés. En le voyant, tous font silence.

« Que Dieu, le sauveur du monde, bénisse les barons que je vois ici pour l'amitié dont ils m'entourèrent ; et qu'il confonde Raoul de Cambrai, qui a brûlé ma mère et qui m'a frappé jusqu'au sang !

— Voire, dit Raoul, voilà un fol messenger ! N'est-ce pas Bernier, le fils du vieil Ybert ? le bâtard que le vieux engendra en concubinage ? Fils de ribaude, tu te trompes. Va-t'en aux cuisines parler aux valets. De hauts seigneurs n'ont rien à faire avec des traîtres ! »

A grand effort, Bernier se maîtrise.

« Sire Raoul, dit-il, laissez vos injures. De vos cuisines, je n'ai souci ; je n'y mangerai, je n'y boirai jamais plus. Mais je ne vous suivrai pas dans vos folies. Je suis venu pour concilier, non pour empirer. Tout ce que les fils d'Herbert vous ont proposé par Girard de Ponthieu, ils vous le proposent de nouveau. Et j'ajoute ceci, qui me concerne. Vous cherchez à déposséder mes parents ; vous avez brûlé ma mère dans ce moultier d'Origny ; puis vous m'avez fendu la tête ; quand j'ai vu mon sang couler, je n'aurais pas voulu, pour tout l'or d'Arabie, que vous ne m'eussiez point frappé ; car je pensais que désormais j'étais quitte envers vous et libre de me venger sans forfaire. J'ai repoussé la

riche réparation que vous m'offriez et je suis allé vers les miens. Pourtant je sens que nous sommes toujours liés, moi par la foi donnée, vous par la foi reçue. J'accepte tout, mulets, armes et chevaux, et je pardonne tout, si vous faites la paix avec mes oncles et mon père ! »

Le comte Raoul baisse la tête ; il sait qu'il a gravement offensé Bernier ; cette offre lui semble une marque d'amitié grande et belle. Il dit à Gerri :

« Oncle, qu'en pensez-vous ? Voilà Bernier qui consent à oublier l'affront que je lui ai fait. Si nous leur accordions la paix ? »

Gerri répond avec un rire courroucé :

« Vous me traitiez de couard tout à l'heure, et maintenant c'est vous qui voulez revenir au lancé ! Je le vois bien, ce n'est pas pour combattre que vous tenez sellé Fauvel, votre cheval arabe ; c'est pour vous enfuir jusqu'à Cambrai dès qu'il faudra jouter de la lance. Fuyez tout de suite, vous n'avez plus de temps à perdre, je vous en donne avis. Quant à moi, je vais aller requérir les fils d'Herbert dans la plaine ou dans le bois. Je veux me laver de votre insulte dans leur sang !

— Par Saint Pierre, dit Raoul, nous irons ensemble !

— Ainsi, dit Bernier, rien ne peut plus empê-

cher la bataille. Sire Raoul, elle sera sanglante et sans merci. Vous la perdrez, car Dieu ne peut protéger l'injustice, l'orgueil et la cruauté qui sont en vous. »

Il prend au col de son haubert trois poils de son pellisson d'hermine et les jette à Raoul en disant :

« Vassal, je vous défie.

— Race de Judas, crie Gerri, tu sais bien que combattre son seigneur, c'est trahir Dieu. Et la loi nous enseigne comment on doit punir le traître quand on le tient : il faut l'écarteler comme on fit de Ganelon, ou le brûler sur un bûcher, et là où tombe la cendre, l'herbe ne pousse plus. Barons, fermez la tente, saisissez-le ! »

Bernier ne s'attarde pas. Il enfonce ses éperons, son destrier fait feu des quatre fers, renverse les chevaliers qui se jetaient à son frein et jaillit de la tente comme un carreau d'arbalète ; puis il traverse le camp, le pré, le marais, et monte au plateau. « Maudit soit qui le laisse échapper ! » criait Raoul. En grand tumulte, les barons courent à leurs chevaux.

Ybert entend les cris. Il voit Bernier revenir, rênes abandonnées, des javelots voler, les lances de Cambrai apparaître. « C'est mon fils, dit-il, il a

besoin d'aide ; si je le perds, je perds ma vie.
Secourons-le, francs chevaliers ! »

Trente cors sonnent à la fois. Chacun communie
hâtivement de trois brins d'herbe, recommande
son âme à Jésus et monte en selle. Tous, pour mieux
frapper, chaussent à fond les étriers.

XIII

LA MÊLÉE

Ainsi commença la bataille rude et fière qui dépeupla le Cambrésis et le Vermandois : tant d'hommes y devaient tomber, qui ne se relèveront jamais plus jusqu'au jour du Jugement pour lequel je me prépare !

Les gens de Raoul ont vu devant eux s'agiter les chevaux et les gonfanons ; ils s'arrêtent. Ils attendent les leurs, qui prennent pied en foule sur le plateau. Raoul et Gerri les alignent, pendant qu'Ybert et ses frères déploient leurs hommes. Puis les deux armées s'ébranlent en silence, gardant le petit pas ; chacune chevauche si serré qu'un gant jeté sur les croupes ne toucherait pas terre d'une grande lieue. Plus elles se rapprochent et se considèrent, plus elles se redoutent.

Tous pensent que la mêlée sera terrible. Alors le comte Ybert broche son destrier, il se porte en avant

de tous les siens plus loin qu'un arc ne lancerait une flèche. Là, il s'écrie :

« Où es-tu, Raoul de Cambrai ? Pourquoi faire mourir tant de francs hommes ? Tourne les rênes vers moi. Si tu me vaines à l'épée tranchante, je t'abandonne toute ma terre. Les enfants et les pères te la cèderont sans rien réclamer. »

Mais Raoul ne l'entend pas. Il est à l'autre bout de son armée, avec son oncle au poil gris. Déjà les lances se baissent, les chevaux se précipitent, les barons s'écrient à pleine voix : « Saint-Quentin ! » ou « Cambrai ! » Dès ce premier choc, bien des femmes sont veuves. Si forts deviennent tout de suite le heurt des boucliers, le craquement des lances, le hennissement des chevaux, la clameur des hommes, le fracas des cors, qu'on n'entendrait pas Dieu tonner.

Ybert a rompu sa lance et tiré son épée d'acier. Autour de lui, la presse est si grande qu'il ne peut manier son cheval. Les coups pleuvent sur son écu, entaillent et détranchent les bandes de fer ; son bai à longs crins saigne par vingt blessures. Mais le vaillant comte n'a peur ni fatigue ; on a beau déchirer son haubert, marteler son heaume, il gagne toujours du terrain, tête baissée et sa lame au poing droit. Et il crie :

« Saint-Quentin ! Barons, frappez toujours plus avant ! Ne vous arrêtez pas aux chevaux, nous ramasserons plus tard les armes. Eventrez-les tous, grands et petits, ces maudits enfants de chiens ! »

Waidon de Ham va dans la mêlée comme un tourbillon : aucun coup ne perce son écu noir, et son épée l'environne d'éclairs ; celui qu'il atteint n'a pas besoin de mire. Lui-même, sa selle dorée, les flancs et la tête de son cheval, tout est sanglant. Il crie :

« Saint-Quentin ! Barons, frappez bien ! Où es-tu, Raoul de Cambrai ? C'est pour ton malheur que tu as pris le gant du roi ! »

Droon de Péronne combat à une aile ; il n'est écu de tremble ou de tilleul qui résiste à sa forte lance de frêne, et quiconque l'attend doit la subir jusqu'à son gant d'acier. Le gonfanon dégoutte comme s'il l'avait trempé dans une teinture.

« Saint-Quentin ! crie-t-il. Frappez, barons, ils n'ont plus envie de chanter. Où es-tu, Raoul de Cambrai ? »

En vain Simon, Fromond, Morand l'Avalois ont essayé d'arrêter Louis de Saint-Quentin. Tous ont chaviré des arçons et le noble comte n'y a perdu que sa lance rompue. Il travaille rudement de

l'épée au milieu des ennemis épouvantés ; autour de lui tous refluent ; on dirait une loutre affamée chassant dans une rivière, çà et là, les poissons de toute grandeur qui ne savent où se cacher pour sauver leurs vies.

« Saint-Quentin ! crie-t-il. Barons, frappez sans merci ! Où es-tu, Raoul de Cambrai ? Si je te prends, je te ferai un gibet plus haut qu'une tour d'église ! »

Seul, Bernier garde le silence. Il porte la bannière d'Ybert et le suit à une longueur de cheval, l'épée à la main, ardent et dur comme du buis : beaucoup essayent d'atteindre son visage nu ou sa tête bandée ; mais sa riposte arrive toujours si prompte et si sûre que les plus bouillants en sont refroidis.

Jamais vous n'avez ouï parler de mêlée plus âpre. Les flèches tombent dru comme les grandes pluies d'Avril. De tous côtés volent le sang et les cervelles. Quiconque glisse de sa selle est aussitôt écrasé par le piétinement des chevaux. On se bat sur une litière de targes trouées, de lances rompues, de gonfanons emmêlés, de vassaux étendus la bouche ouverte. Dix charretées de têtes coupées, coiffées du heaume, jonchent déjà les labours. Tant que les barons d'Arrouaise perdent

courage et commencent à se débander. Ils jettent leurs écus et leurs lances, font couler leurs hauberts de leurs dos, et, comme des chiens couards, se sauvent vers Cambrai.

Ybert les voit. Il dit à Bernier : « Il faut que pas un n'échappe. Fils, prends cinq cents hommes et va me garder les routes vers Cambrai. Tue quiconque de ces gloutons rebroussera chemin.

— Sire, dit Bernier, à votre volonté. »

Gerri a vu s'enfuir les barons d'Arrouaise. Il est plein de fureur, il jure de les écorcher tout vifs s'il revoit jamais Arras. Mais d'abord il faut rétablir la bataille.

« Beau neveu Raoul, dit-il, les fils d'Herbert sont de bons chevaliers. Je n'aurais pas cru qu'ils tiendraient une heure devant nous. Et voilà qu'ils menacent de nous écraser, par la faute de ces misérables chiens, que le feu d'enfer brûle ! Je vous en prie pour Dieu, toi, Régnier et Garnelin, mes deux fils, restez près de moi : vous êtes jeunes, vous êtes nouveaux venus dans ces grands combats, et vos ennemis pourraient vous jeter à bas de vos destriers. Moi présent, vous serez vite remis en selle ! » Raoul promet. S'il avait observé sa promesse, il aurait vécu plus longtemps.

Comme un sanglier qui découd des chiens, il est toujours au plus épais. Son cheval, recouvert, flancs, tête et poitrail, d'une riche étoffe sarrasine, avance à grand effort de jarret au milieu des labours glissants. Raoul renverse Hugon de Chaulnes, Bertrand de Roisel, Bertolai de Combles, Richier de Vermand. Son haubert a de larges déchirures, le sang coule de son front et de son côté. Mais il ne s'en soucie guère ; il prend les destriers par la bride comme si de rien n'était et dit une fière parole : « J'en prendrai encore ! Cambrai, chevaliers, tenez bon ! Et si vous êtes poursuivis, repliez-vous sur moi. Car je ne bougerai d'ici que victorieux, — ou j'y mourrai ! »

Garnelin et Régnier combattent à ses côtés. Tous deux sont preux et pleins d'ardeur juvénile ; il n'est comte si renommé qu'ils redoutent, tant ils ont soif de bien faire ! Ils voient venir dans la mêlée Richard d'Abbeville et Rocelin de Péronne qui tranchent les bras, les poings, les têtes ; qui les tuerait conquerrait sans doute par là un grand honneur : ils se portent contre eux à travers la presse, baissent leurs lances et vont les frapper. C'est merveille quand on voit les roitelets s'en prendre aux grands aigles !

La lance de Garnelin glisse sur l'écu de Richard,

et le noble comte se dresse ; au passage, il assène un tel coup d'épée sur le heaume de Garnelin que la tête s'ouvre comme une châtaigne mûre. L'enfant lâche sa lance, étend les bras et roule sur le sol. Dieu, quelle douleur pour son père ! Gerri pousse un cri de rage et se jette sur Richard. Cependant son autre fils n'a pu renverser des arçons Rocelin de Péronne : Rocelin est un chevalier éprouvé, Régnier est bien jeune. A voir son ennemi revenir sur lui, terrible, l'enfant se sent perdu et crie : « Père, aidez-moi ! » En vain : son père, tout à sa vengeance, n'entend point l'appel. Et Rocelin frappe Régnier à pleine lance, si rudement que tous deux roulent sur le sol. L'enfant reste étendu ; il a le cœur rompu, il ne reverra plus un autre soleil. Déjà Rocelin se relevait quand Raoul survient, la lance inclinée, la pointe en bas ; il a tout vu, il frappe Rocelin entre les épaules et le cloue contre le sol, où le fer s'enfonce encore d'un grand demi-pied.

La terre est molle, il pleut toujours ; et la boue est rouge du sang versé. Par toute la plaine, les beaucents et les bais bronchent et glissent. Raoul, sentant son cheval recru, le tire un peu de la mêlée pour le refroidir.

« Où fuis-tu, Raoul de Cambrai ? » lui crie

Droon de Péronne. « Briseur de routes, brûleur de femmes, tu viens de me tuer par trahison mon fils Rocelin que j'aimais tant ! Si cette épée ne te coupe pas la tête sous le menton, je ne me prise pas une maille angevine !

— Enfin, dit Raoul, voilà un des enfants d'Herbert ! Oui, ton fils est mort ; et toi, tu vas mourir à ton tour. Prépare-toi.

— Ton grand orgueil, dit Droon, ne te sauvera pas. Je veux t'accrocher aux plus hautes fourches de mon pays, et je t'y laisserai branler au vent jusqu'à ce que ta charogne pourrie en tombe d'elle-même.

— Lâche qui combat de la langue, » répond Raoul, rassemblant ses rênes.

Ce sont deux rudes joueurs qui sont aux prises. Droon frappe à la tête. Si furieux, si redoublés sont ses coups que les améthystes volent hors des fleurons du heaume ; le cercle doré se fend, la coiffe du haubert commence à céder. Alors Raoul se souvient d'un tour d'escrime. Il passe à la droite de Droon, se couvre contre l'épée levée et, de toutes ses forces, abat la sienne entre la grande targe et le bras qui la tient. Droon jette un cri. Son écu tombe à terre avec son poing gauche, encore crispé sur la courroie. Le noble comte regarde son bras qui

saigne ; il ne peut plus se défendre ; il a peur de mourir. Il enfonce ses éperons et fuit.

« Tu ne m'échapperas pas, » dit Raoul.

Il se baisse, ramasse à terre, sans quitter l'étrier, un épieu qui gisait là, et s'élance après lui.

XIV

LA POURSUITE

A travers la plaine immense, Droon fuit droit devant lui. Il regarde éperdument de tous côtés si personne n'apparaît qui puisse le défendre : mais il ne découvre que des destriers sans maîtres galopant au hasard, sangles rompues et rênes traînantes, et au delà des champs vides, des bois noirs et la vaste étendue du ciel. Son cheval peine et s'épuise dans les terres labourées. Par moments il jette derrière lui un bref coup d'œil et son cœur frémit : car il voit Raoul toujours plus proche, chaud sur sa piste et plein du désir de sa mort. Alors il talonne et met en lambeaux les flancs de son cheval ; il prie comme un désespéré :

« Sainte Marie, secourez-moi ! Je rebâtirai le moûtier d'Origny, j'userai mes genoux devant vos autels ! »

Par les champs, par les chaumes, par les landes, Droon s'enfuit. Il voudrait bien tourner vers les siens ; mais Raoul l'en empêche et le rabat toujours droit vers Cambrai. Or Rocoul, comte de Soissons, s'en revenait au petit pas, ayant conquis sur un baron d'Arrouaise un destrier couleur de fumée et de feu, qu'il ramenait fièrement par la bride. Droon le voit ; il pousse vers lui, rênes abandonnées, criant à pleins poumons :

« Rocoul, ami, protégez-moi ! Raoul me poursuit, il veut prendre ma tête ; voyez, il m'a déjà coupé le poing gauche qui tient l'écu, je ne puis plus me défendre.

— Sire, dit Rocoul, ne fuyez plus. Si Raoul veut la bataille, il l'aura. »

Rocoul est un chevalier redouté, hardi et savant au maniement des armes. « Sire, dit-il, reprenez souffle et courage. » Il rassemble son cheval, couche sa lance et se porte de plein élan contre Raoul. Au choc, les deux hampes éclatent ; mais chacun des deux barons reste ferme sur sa selle. Alors Raoul tire son épée ; il revient sur Rocoul comme un forcené, il la brandit, il l'abat avec une force si merveilleuse qu'il fait sauter trois fleurons du heaume, rogne l'écu dans toute sa longueur, et tranche, dans sa chausse d'acier, le pied qui tombe

à terre avec l'éperon. Voyant cela, il se met à rire et les insulte :

« C'est bien travaillé, dit-il : jambe de bois et manchot, l'un portier, l'autre veilleur, vous ne pourrez jamais venger votre honte !

— Sire Droon, dit Rocoul, je voulais vous aider. Mais, hélas, maintenant je ne puis plus rien pour vous ! »

Par les chaumes, par les champs, par les landes, Droon s'enfuit. Raoul le suit de près, jurant la Passion de Dieu que tout l'or du monde ne le détournerait pas de lui prendre le chef sous le menton. N'était la fatigue de son bon cheval, il l'aurait atteint déjà. Mais personne ne peut désormais venir en aide au fugitif : la campagne est solitaire ; de toutes parts s'étendent des champs vides coupés çà et là par de petits bois.

Tout à coup, à l'orée d'un boqueteau, un chevalier apparaît. Droon le reconnaît et son cœur bondit. Dans tout le royaume, il n'y a pas deux barons de cette taille. C'est Jean le vaillant, plus grand qu'un Saxon, plus grand qu'un géant, qui tient la terre de Ponthieu. Nul homme n'est aussi hardi, et son goût pour la guerre est toujours nouveau. Bernier lui a confié le premier aguet ; il a caché ses hommes dans ce taillis ; et, dédaigneux de leur

aide, il a déjà massacré à lui seul plus de cent barons d'Arrouaise qui s'enfuyaient vers Cambrai ; leurs cadavres jonchent la terre, çà et là, comme les poules dans un poulailier où le renard est entré. Droon pousse vers lui son cheval hors d'haleine. S'il ne tombe pas avant de l'avoir atteint, il est sauvé. Et Raoul se sent tressaillir ; il tire un peu sur ses rênes, il considère ce grand chevalier monté sur son haut destrier noir. Jean de Ponthieu tient sa lance appuyée sur son étrier et, le long de la hampe, le sang qui trempe les plis du gonfanon découle jusqu'à son pied ; jamais Raoul n'a rien vu de si redoutable. Mais il se rappelle Taillefer, son père, qui fut si brave. A ce souvenir, il sent la force affluer en lui, il s'arrête, il ramasse la lance de l'un des morts.

« Jean, bel ami, s'écrie Droon, protégez-moi ! Raoul ne veut pas me quitter qu'il ne m'ait pris la tête. Il m'a tué Rocelin, mon cher fils, et vois, il m'a coupé le poing gauche qui tient l'écu ; je ne puis plus me défendre.

— Sire, dit Jean, n'ayez plus peur. Il va mourir sous vos yeux. »

Déjà Raoul arrive, couvert par son écu de l'étrier à la ventaille et tenant sa lance baissée, bien serrée sous l'aisselle. De plein élan, il porte à Jean

un coup prodigieux : il perce l'écu de frêne, le haubert treillissé, le corps lui-même dont le cœur crève ; comme un arbre qu'on renverse, Jean de Ponthieu tombe de sa selle, mort avant d'avoir combattu.

« Dieu, dit Droon, quel démon enragé ! Contre lui, rien ne vaut. »

Il se remet à fuir, implorant Dieu, le sauveur des âmes, et sainte Marie : « Vierge couronnée, dit-il, rien ne pourra donc me garantir ? »

— Par Dieu, Droon, lui crie Raoul, j'ai toujours désiré ta mort. Voici venue l'heure. »

Droon répond, pour qui il n'est plus de joie :

« Je n'en puis mais, sire, telle est ma destinée. Toute défense serait vaine. »

Par les champs, par les bois, par les chaumes, Droon fuit comme un pigeon devant l'épervier ; sa peur est si grande et la douleur de son bras si vive qu'à peine il tient en selle ; quand il se retourne, il aperçoit Raoul qui gagne du terrain sans cesse ; il lui crie merci.

« Merci, Raoul, pour Dieu qui créa le monde ! Si tu es fâché que je t'aie frappé, je deviendrai ton homme ! je ferai ton plaisir ! Prends ma part du Vermandois !

— Ta vie d'abord, dit Raoul, ta terre après ! »

Par les landes, par les champs, par les bruyères, la poursuite continue. Droon entend derrière lui le souffle puissant du cheval, il lui semble que la pointe de la lance est déjà posée sur l'arçon de sa selle. Il se retourne encore et crie :

« Merci, Raoul, si c'est possible ! Je ne suis pas si vieux que j'accepte de mourir. Je t'abandonne tous mes fiefs, j'arrêterai cette guerre, je me ferai moine, je servirai Dieu !

— Voire, dit Raoul, il faut que tu meures, il faut que cette épée te sépare la tête du tronc ; ni terre, ni herbe, ni homme, ni saint, ni Dieu même ne pourraient te sauver ! »

Droon l'entend, il relève la tête, le courage lui revient. Le comte Raoul a prononcé une parole qui le perdra : il a renié Dieu. Droon répond :

« Renégat orgueilleux et insensé, puisque tu renies Dieu et son amitié je ne te prise pas plus qu'un chien enragé ; car, si Dieu le glorieux veut avoir pitié de moi, la terre et l'herbe et les hommes m'aideront ! »

Tout en fuyant, il tire son épée du fourreau.

XV

LA MORT DE RAOUL

ALORS apparaît celui que Dieu avait destiné pour la vengeance. Il se tient à la corne d'un petit bois de coudriers et de trembles, à cheval et en armes, moins le heaume, et sa tête est bandée de blanc. C'est Bernier, qui a placé et commande lui-même le second aguet prescrit par le comte Ybert. Droon le voit, il ne sent plus son poing coupé ; un immense espoir l'envahit ; il tourne ses rênes vers lui et l'appelle ardemment à l'aide :

« Neveu Bernier, aie pitié de moi ; vois comment Raoul m'a traité ; il m'a rogné le poing gauche, et il me poursuit pour prendre ma tête. Il a tué Rocelin, mon fils et ton cousin ! »

Bernier l'entend, il est plein de douleur et de trouble. Son corps tremble d'angoisse jusqu'à l'ongle du pied. Il voit venir Raoul tout enflammé de colère ; avant de combattre, il veut lui parler.

« Oncle Droon, dit-il, ne perdez pas courage ; je vais apaiser mon seigneur. »

Il retourne sa lance, la fiche en terre par la pointe, écarte les deux bras et parle à Raoul :

« Sire Raoul, fils de franche femme, c'est toi qui m'as fait chevalier, je le reconnais ; et tu m'as prodigué les belles armes, les bons chevaux, l'or, l'argent et la nourriture. Mais tu me l'as fait chèrement payer. Tu as brûlé ma mère dans le moultier d'Origny ; tu m'as fendu la tête ; tu as ravagé mon héritage, tu as fait périr beaucoup de chevaliers qui étaient mes parents ou mes cousins ; et maintenant tu veux tuer mon oncle sous mes yeux. Eh bien, écoute : tu m'as offert réparation pour ma mère morte et ma tête cassée ; j'ai refusé d'abord, parce que j'étais courroucé de voir couler le sang de mon front ; j'ai réfléchi, j'accepte tout maintenant plutôt que de croiser le fer avec toi. Oui, je te pardonne tout, pourvu que tu te réconcilies avec mes oncles et mon père. Et je ferai cesser cette guerre ; pour ceux que tu y as perdus, rien ne peut les faire revivre : au suaire les corps, à Dieu les âmes ! Mais je te ferai donner, en paiement de leur mort, la moitié de nos terres ; je le jure, nous n'y garderons pas la valeur d'un pommier. Ah ! sire Raoul, pour le Dieu de justice, aie

pitié, accepte la paix. Et cesse de poursuivre cet homme à moitié mort ; qui perd le poing n'a plus devant soi que regret et tristesse. »

Raoul l'entend, sa colère redouble ; il se redresse si fièrement que l'échine de son cheval fléchit et que ses étriers ploient.

« Bâtard, fait-il, tu sais bien parler. Mais tes ruses ne te sauveront pas. A toi aussi, je veux couper la tête.

— Ah ! dit Bernier, ma colère est juste ! Désormais je ne m'humilie plus. »

Il éperonne avec vigueur son destrier et Raoul fait de même. Si fort est le premier choc que les écus n'y résistent point ; le cuir est déchiré, les clous volent, les bandes d'acier se disjoignent, les fortes planches sont rompues ; tous deux font leur tour et reviennent avec fureur l'un sur l'autre. Si Dieu et son bon droit n'aidaient Bernier, Raoul le tuerait à ce coup-ci ; mais le fer lui frôle seulement le côté. Et Bernier enfonce sa forte lance dans le corps de Raoul, si avant qu'il ne peut l'en retirer : il la lâche, il tire, lève, abat de toutes ses forces son épée sur le heaume doré de son ancien seigneur ; fleurs et pierres volent, la coiffe de haubert cède, la lame s'enfonce profondément dans la cervelle. Raoul incline la tête ; il chavire de son cheval.

Le comte Raoul est tombé sur l'herbe, la lance dans le corps, la tête ouverte. Il se remet debout, il tire violemment son épée ; si vous l'aviez vu la brandir en l'air ! Mais il ne trouve où employer son coup ; la lame frappe à terre et s'y plante ; il l'en retire à grand'peine. Et déjà sa belle bouche se contracte, ses yeux vifs s'enténébrent. Il tombe à genoux, il invoque Dieu, maître de l'univers : « Père glorieux, je sens mon corps s'affaiblir ! C'est pour mon malheur que j'ai convoité cette terre : Ah, de celle-ci ni d'aucune autre, je n'ai plus souci ! Secourez-moi, douce dame du ciel ! »

Bernier l'entend, peu s'en faut qu'il ne perde la raison ; il tord ses poings, il pleure :

« Hélas, sire Raoul, fils de franche femme, tu es mon droit seigneur, je ne puis le nier ; c'est à toi que j'ai juré ma foi. Maudit soit le jour où j'ai refusé les réparations que tu m'offrais ! »

Alors Droon se rapproche, l'épée à la main :

« Laisse-moi, dit-il, venger mon fils tué et mon poing coupé !

— Oncle, dit Bernier, je ne puis vous le défendre ; mais il est mort, à quoi bon le toucher ?

— Il vit encore, dit Droon, mais il ne durera pas longtemps. »

Et il fait passer son cheval à la droite de Raoul.

A coups redoublés, il le frappe sur son heaume déjà fendu qu'il met en pièces, il baigne sa lame dans la cervelle. Ce n'est pas assez ; il la retire, il la lui plonge dans le corps tout entière. Le corps s'étend, l'âme s'envole.

Ainsi finit Raoul de Cambrai, au coin d'un bois du Vermandois.

XVI

LA DOULEUR DE GERRI

OR des chevaliers apparaissent çà et là, fuyant ou combattant, poursuivant ou poursuivis : ainsi des gouttes de pluie avant l'orage ; la bataille se rapproche ; Cambrai cède, Cambrai se débande ; Bernier court à son aguet et le déploie.

Voici le comte Gerri, entouré de ses barons d'Arras ; il est sombre et plus farouche qu'un sanglier blessé, auquel les chiens aboient sans oser l'approcher ; il a vu mourir ses deux fils, il ne sait pas si son neveu vit encore. Dieu, quelle douleur quand il le découvre à terre, les bras en croix, agité du tremblement de l'agonie ! Il descend des arçons, il s'agenouille à son côté. Autour de lui, ses vassaux s'arrêtent et font face aux lances du Vermandois.

Le comte Gerri s'est agenouillé auprès de Raoul. Il le regarde avec grande pitié. La bouche est

ouverte, la cervelle a coulé sur les yeux, la main étreint si fortement la poignée de l'épée entre le pommeau et la garde que Gerri ne peut la dégager.

« Beau neveu, dit-il, si florissante et si vigoureuse était ta jeunesse ! J'aurais fait de toi un chevalier meilleur, s'il se peut, que Taillefer ton père ! Malheur à qui t'a tué ! Celui-là, je n'aurai de cesse que je ne l'aie accroché aux plus hautes fourches. Rien ne l'en défendra, ni mur, ni bois, ni fleuve. Je lui arracherai le cœur ! »

Grande est la bataille autour de lui, les cris, le choc des armes, le hennissement des chevaux. Le comte Gerri se pâme sur la poitrine de Raoul : « Ah, dame Aélis, quelle douleur vous poindra quand vous saurez cette nouvelle ! Jamais je n'oserai vous l'annoncer. Beau neveu, Garnelin et Régnier sont morts, toi seul me restais. Et te voilà mort aussi ! Du moins je veux vous enfouir tous trois en terre, comme des chrétiens baptisés. »

Il fait signe à Pierre d'Artois : « Ami, va vers les fils d'Herbert. Demande une trêve pour que je puisse ensevelir mes deux fils et mon neveu. — Volontiers ! » dit le vassal. Il rejette son écu sur son dos, prend sa lance par le fer, et la traînant de la main gauche, le bras droit levé, il s'en va dans

la bataille en appelant les fils d'Herbert à pleine voix.

Nul ne le frappe ; tous voient que c'est un messager. Liénart de Nesle le conduit courtoisement vers les fils d'Herbert. Ils sont réunis autour de Bernier et mènent grande joie pour la mort de Raoul. Pierre en a courroux et douleur.

« Seigneurs, dit-il, vous avez tort de rire. Tel se réjouit de cette mort, à qui un jour elle coûtera la tête. Gerri le Roux, mon sire, vous demande une trêve pour mettre en terre ses deux fils et son neveu.

— Nous l'octroyons, dit le comte Waidon. Et puisse-t-elle durer jusqu'au jour du grand Jugement ! »

Les cors sonnent, la bataille s'apaise, la mêlée se défait. C'est alors qu'apparaît la grande pitié de ce jour de Pâques. Des dix mille hommes qui avaient quitté Cambrai si brillants, si fougueux, à peine s'il en reste cent cinquante ; et ceux du Vermandois, qui étaient douze mille ce matin, ne sont plus que trois cents en selle. Aussi loin que l'on regarde, la terre est jonchée de chevaux raidis, d'écus, de lances, de heaumes et de vassaux qui traînent leurs boyaux dévidés en demandant les mires. Gerri le voit, il pleure, la main aux yeux,

son baronnage étendu dans la plaine : « Francs compagnons, dit-il, pardonnez-moi ! Je ne puis vous enterrer tous en chapelle ni enclos de moûtier ! »

Il fait mettre son neveu sur un grand écu que quatre sergents portent à l'épaule. Puis il revient à pied vers le champ sanglant où ses fils sont tombés. De tous côtés les survivants vont retournant les morts, et qui reconnaît son fils, qui son père, qui son oncle.

« Sire Gerri, dit Pierre, savez-vous quel est l'homme qui a tué Raoul et que tous acclament et fêtent ?

— Ami, parle vite.

— Sire, c'est Bernier, que le noble comte a nourri dans sa salle pavée, qu'il a fait chevalier.

— Dieu, dit Gerri, si je rencontre le bâtard, il n'y a trêve qui tienne, je le tuerai ! »

Au coin du bois, comme un arbre tombé, le corps de Jean de Ponthieu est étendu. Chevalier plus grand ne s'est jamais vu en France. Gerri s'arrête et l'admire.

« C'est Jean de Ponthieu, dit-il. Qui l'osa frapper avait un courage de lion.

— Sire, dit Pierre, vous plaî-t-il savoir qui fut son vainqueur ? Tout à l'heure, les fils d'Herbert l'ont nommé devant moi.

— Volontiers, bel ami.

— Sire, c'est le noble comte Raoul. Il l'a renversé d'un seul coup de lance, ainsi que vous pouvez voir. »

Gerri baisse la tête ; il devient chaud de colère comme un brasier. Brusquement il fait déposer, à côté de Jean, le grand écu où gît Raoul ; il tire son épée tranchante et met à nu les deux cœurs. Celui de Jean est blanc et pareil au cœur d'un enfant, celui de Raoul est plus gros que le cœur d'un taureau. Gerri le voit, il pleure de deuil et de rage :

« Francs compagnons, dit-il, avancez, faites cercle : voyez Raoul le hardi baron, quel cœur il avait à côté de ce géant ! Ah, félon Bernier, si je te trouve, rien ne m'arrêtera. Il faut que je te tue ! »

Il lève la tête, il aperçoit Bernier qui chevauchait dans la plaine. Il pousse un cri de joie.

« Donnez-moi mon cheval, je vois le bâtard !

— Sire Gerri, dit Pierre, c'est folie de recommencer la lutte. Nous restons cent cinquante à peine, pas un qui ne soit blessé, et tous nos destriers sont fourbus. Le vôtre bronche à chaque pas, un cheval de charrue avance plus vite.

— Ami, dit Gerri, pour tuer un homme, il suffit d'un homme. Je n'ai pas besoin d'aide pour tuer celui qui chevauche là-bas si orgueilleusement.

Pour vous, francs compagnons, je vous remets le corps de Raoul. Liez-le avec des courroies sur le dos d'un cheval et, dès que j'irai fêrir le bâtard, ne vous attardez pas. Rentrez à Cambrai grande allure. Les gens de Saint-Quentin sont épuisés, la nuit tombe, ils ne vous poursuivront pas. »

Gerri vient à son destrier. Il lui ôte la selle et le promène pour le rafraîchir. Le bon cheval se vautre trois fois, puis se dresse sur ses pieds. Il hennit si fort que la terre tremble. Gerri en a fière joie. Il ressangle la selle et monte à l'étrier.

Le comte Gerri est avide de vengeance. Il a vu Bernier dans la plaine, il l'a reconnu au bandeau de son front. Il touche de l'éperon son cheval, et le trouve plus léger que l'hirondelle. Il vient droit à Bernier et lui dit fièrement :

« Bâtard, tu as tué par trahison Raoul ton seigneur, qui t'avait aimé, nourri, armé chevalier ; je vais t'en payer salaire d'acier froid. »

Bernier s'arrête ; il fait face à Gerri et détord son gonfanon :

« Le vrai traître, dit-il, c'est celui qui rompt sans avis une trêve qu'il a demandée. Mais je ne vous refuserai pas ce combat. Oui, j'ai tué Raoul parce qu'il m'a contraint à me défendre. Pour expier sa mort, j'irai servir au Temple, à Saint-Jean d'Acre.

Quant à vous, qui lui avez toujours conseillé le mal, cœur endurci et félon, vieillard maudit, si je vous étends mort sur la terre, je n'en aurai point regret ! »

Gerri s'élance et le heurte de plein élan. L'écu de Bernier cède sous la boucle, le fer et le fût de la lance lui frôlent le côté ; c'est merveille s'ils ne se sont pas enfoncés dans sa chair. Si rude est le coup qu'il a vidé les étriers. Gerri revient sur lui. Mais de toutes parts on a vu la bataille. Les barons du Vermandois accourent en tumulte, les épées brandies, les lances baissées. Tant de coups s'abattent sur Gerri, sur son heaume, sur son écu, sur son haubert, sur son cheval, qu'il n'y peut tenir. Il crie : « Cambrai ! Bâtard, tu ne m'échapperas pas toujours ! », et s'enfuit.

Nul ne le poursuit. Toute la nuit, le roux Gerri chevauche vers Cambrai. Il pleure sous son heaume, de rage quand il pense à Bernier, de douleur quand il lui souvient de ses fils, couchés sur le champ dolent où ils sont déjà la pâture des chiens et des loups.

XVII

LE SERMENT DE GAUTIER

DEPUIS trois jours, dame Aélis ne dort ni ne mange ; elle pense à son fils qu'elle a maudit et son cœur est torturé. La quatrième aube se lève, elle est à bout de forces, le sommeil la saisit. Alors elle fait un rêve : il lui semble que Raoul est revenu de la bataille couvert d'un suaire et qu'il l'appelle au perron du palais. Si grande est son épouvante qu'elle s'éveille, le sang glacé.

Elle sort de sa chambre, toute égarée ; elle court au perron. Elle y trouve un chevalier que la foule entoure. Il se tient courbé sur l'encolure de son cheval, les deux poings dans la crinière, comme un homme épuisé. Il est couvert de sang et de boue. C'est Amauri, qui l'a toujours fidèlement servie. Dès qu'elle le voit, elle crie :

« Où est mon fils, pour le Dieu de vérité ? »

Amauri ne peut répondre ; il est navré d'un

roide épieu sous le cœur. Il chancelle et tomberait à terre si les bourgeois ne le recevaient dans leurs bras. De tous côtés la clameur s'élève :

« Raoul est mort, Gerri prisonnier ! »

Par la porte entrent au galop les bons destriers, avec leurs sangles rompues, leurs rênes traînantes, leurs arçons et leurs couvertures en lambeaux. Sergents, valets, écuyers les arrêtent par le frein. Que sont devenus les vaillants barons qui les montaient ? Il apparaît bien qu'il y a eu bataille sanglante et funeste.

Par la porte entre Pierre d'Artois ; derrière lui, au creux d'un grand écu couché sur des épaules, apparaît le corps de Raoul. Dame Aélis le reconnaît ; elle ne dit rien ; elle perd la vue et le sentiment. Le deuil s'étend et grandit.

Ils déposent le noble comte dans le moûtier Saint-Gerri. Les clercs le mettent dans une bière devant l'autel. Au chef, ils placent quatre grandes croix d'or, tout autour vingt encensoirs d'argent qui fument. Puis ils commencent à réciter les prières.

Dame Aélis s'approche, les mains au visage ; elle se prosterne contre terre et se lamente tout haut :

« Seigneurs, je ne vous le cacherai pas, j'avais maudit mon fils l'autre jour, et voilà l'effet de ma

parole insensée ! Dieu n'a pas voulu voir toutes les larmes que j'ai versées pour la racheter. Oui, Raoul, je suis la vraie cause de ta mort : toi qui étais meilleur qu'Olivier, meilleur que Roland, tu n'aurais pas, sans l'aide que je lui portais, succombé sous les coups d'un bâtard ! »

Lors elle se pâme. Mainte franche femme en pleure de pitié.

« Beau fils Raoul, dit dame Aélis, je t'aimais tant ! Je t'ai nourri tendrement jusqu'à l'âge où l'on prend ses armes. Puis je t'envoyai à la cour de mon frère qui tient la France pour qu'il te les donnât : tu les reçus comme un baron. Et tu voulus à ton tour adouber ton compagnon Bernier. Tu ne savais pas que chez un bâtard tout est trahison et parjure. Tu lui attachas ses éperons, tu lui remis sa lance, tu lui ceignis toi-même cette épée avec laquelle il a pris ta vie ! »

Alors entre Gerri, le comte redouté. Il vient à la bière, se penche sur Raoul et pleure. Dame Aélis le regarde et se courrouce :

« Sire Gerri, je vous avais conjuré de protéger mon enfant dans la bataille, et vous l'avez laissé s'éloigner de vous. Qui désormais oserait se fier à vous, puisque votre propre neveu n'a pas eu votre aide ? »

Gerri l'entend, il pense perdre le sens. Il fronce ses sourcils, il serre ses poings. Si elle était un homme, il se jetterait sur elle. Mais il se contient et répond avec colère :

« Dame, vous avez mal parlé, par Saint-Denis ! Pour venger mon neveu, j'ai laissé là-bas mes deux fils que j'ai vu tuer et détrancher sous mes yeux. Mon cœur crève quand j'y songe. Si Raoul a péri, je n'y puis rien, que souffrir avec vous et pleurer de honte en pensant qu'il est tombé sous les coups d'un bâtard déshonoré !

— Certes, dit la dame, j'en ai le cœur marri. S'il avait succombé devant un comte redouté, j'aurais mis de côté moitié de mon deuil. Où le bâtard a-t-il pris l'audace de s'attaquer à si haut seigneur ? Lui mort, je n'ai plus d'héritier, si ce n'est Gautier de Lens, le fils de ma fille et du comte Henri. Mais il est bien petit. »

Grand est le deuil de la chevalerie. Jamais comte ne fut plus regretté. Voici Heluis, son amie au corps virginal ; elle est toute éperdue, elle pleure ; des larmes brillent sur son visage comme la rosée qui baigne la rose de Mai. Ses cheveux blonds sont éparés sur ses épaules. Elle vient à la bière, elle s'incline et s'écrie :

« Sire Raoul, on m'a menti, vous n'êtes pas

mort, donnez-moi un baiser. Beau doux ami, ne me voyez-vous pas ? Je suis Heluis à qui vous avez remis votre anneau dans une chapelle, — et qui dédaigna pour vous le riche Harduin de Brabant. Sainte Marie, pucelle glorieuse, pourquoi mon cœur ne se brise-t-il pas dans mon sein, puisque celui que je voulais servir à genoux ne me répond plus, ne me voit plus ? »

Elle tombe pâmée ; les barons la relèvent et la soutiennent.

« Sire Raoul, dit la franche pucelle, quand vous étiez monté sur votre destrier, vous sembliez un roi maître d'un grand baronnage. Quand vous aviez ceint l'épée, lacé le heaume sur la coiffe de fer, il n'y avait baron si beau d'ici jusqu'en Hongrie ! Et ce tendre visage va pourrir, ces yeux à la claire prunelle ! Hélas, votre haleine était si fraîche ! »

Elle se pâme et se renverse ; mais ceux qui la tiennent sous les bras la redressent courtoisement.

« Dame Aélis, dit la franche pucelle, notre deuil ne finira plus ; hélas, il s'accroîtra chaque jour ! Sire Gerri, si j'ose vous prier, ôtez-lui son heaume. Il est embarrassé jusqu'aux tempes, il meurtrit durement sa tête. Je veux baiser son visage avant de le quitter pour jamais. »

Gerri retire le heaume doucement. La pucelle met un baiser sur les lèvres ouvertes qui sont pâles et froides comme la pierre. Puis elle le regarde encore :

« Beau doux ami, dit-elle, vous emportez ma jeunesse avec vous. Pour cela seul que vous m'aviez choisie entre toutes, je n'appartiendrai à aucun homme de mon vivant ! »

Le soir venu, on coud le corps du vaillant comte dans une toile fine, puis dans un cuir de cerf qu'un fil de soie referme sur le beau visage. On étale sur la bière un drap broché d'or, et tout autour on dispose un riche luminaire qui jette une grande clarté. Cent moines bénis le veillent et passent la nuit en prières dans le mouëtier.

Au matin arrivent Gautier de Lens et sa mère, le cœur en deuil. Dès qu'ils ont su la nouvelle, ils ont accouru. L'enfant est hardi et courageux. Il entre dans le mouëtier, il vient à la bière. « Je veux revoir mon oncle, » dit-il. Il écarte le drap, il fend le cuir de cerf et découd le linceul : il regarde le visage ténébreux de Raoul, ses yeux troubles, son front où la maîtresse plaie est restée béante. Dame Aélis et sa fille se pâment ; mais point ne faiblit l'enfant au grand cœur.

« Oncle, dit-il, j'apprends à souffrir de bonne

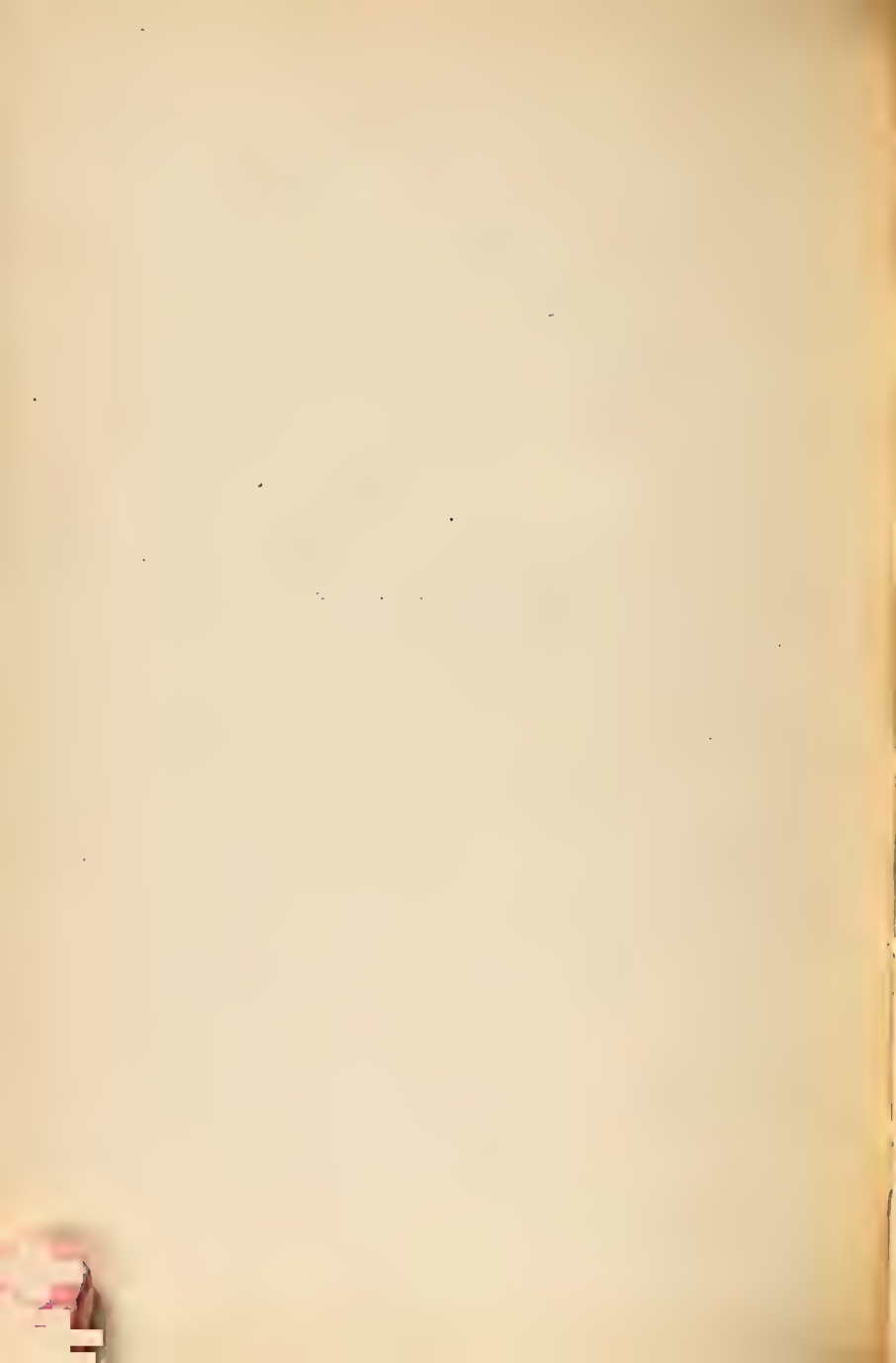
heure. Qui nous a séparés, je ne l'aimerai que lorsque je l'aurai détruit, brûlé ou chassé du royaume. Comme tu m'as appauvri, lâche bâtard ! Tu m'as enlevé mon soutien. Mais, par tous les saints, que je grandisse seulement un peu : quand j'aurai lacé mon heaume, fermé ma ventaille, empoigné mon épée, tu ne garderas donjon qui te sauve. Je t'arracherai le cœur de la poitrine, et j'en ferai cent morceaux que je jetterai aux chiens ! »

Gerri l'entend, il relève un peu la tête. Il dit tout bas : « Si l'enfant devient homme, Ybert pleurera à son tour. » Et tout haut : « Au nom de Dieu, enfant, c'est moi qui veux te ceindre l'épée.

— Beau neveu, dit Aélis, ma terre est à toi, venge Raoul ! »

Ce fut l'évêque de Cambrai qui chanta la messe. Il y eut une belle et riche offrande. Puis l'on descella la dalle de l'église qui recouvrait la sépulture de Taillefer, et l'on descendit le fils dans la tombe à côté du père, devant le grand autel.

DEUXIÈME PARTIE



XVIII

LE RETOUR DE BERNIER

DES jours passent, des mois, des années. Bernier s'est croisé, il est parti, il sert au Temple, en terre sarrasine. Gerri le Roux vit dans sa ville. Heluis vit en Ponthieu ; bien des princes, bien des hauts hommes viennent la requérir, mais elle n'en accepte aucun. A Cambrai, l'enfant Gautier grandit auprès de dame Aélis. La paix semble rétablie entre le Cambrésis et le Vermandois. Mais il n'en est rien ; dame Aélis a le cœur toujours pénétré de douleur et de colère : elle attend que Bernier revienne pour prendre sa vengeance.

Ce jour de Noël, la dame sort du moultier Saint-Gerri ; elle a longtemps prié Dieu devant la double tombe. Un messager l'attend, qui gravit les marches couvertes de neige et lui dit :

« Dame, savez-vous ? Louis de Saint-Quentin est mort hier. Et comme il est resté sans enfants, c'est

à Bernier que ses oncles ont abandonné la forte cité.

— Veux-tu dire, ami, que Bernier est revenu de Terre Sainte ?

— Oui, dame, il vient d'arriver.

— Ah, dit la dame, voici donc le temps de ma vengeance ! »

Elle lève la tête, elle voit Gautier qui court au milieu de la place avec d'autres jeunes bacheliers. De son gant, elle lui fait signe :

« Bel ami, vous avez oublié, je le vois bien, Raoul votre oncle, sa noblesse, son grand courage.

— Dame, dit Gautier, vous dites des paroles injustes. Il ne se passe point de jour que je ne renouvelle en mon cœur le serment de le venger. Mais comment le pourrais-je, quand celui qui l'a tué s'est enfui si loin !

— Or donc, dit-elle, réjouissez-vous. Il est revenu.

— Qui ?

— Bernier, que nous haïssons tant.

— Bernier ? dit Gautier. Dame, mandez promptement Gerri le Roux, je veux qu'il me remette mes armes ; et j'irai sur-le-champ faire expier son crime au bâtard. »

La dame l'entend, elle rend grâces à Dieu ; elle prend entre ses deux mains la tête de Gautier et

la baise par grand amour. Puis elle mande à Gerri la nouvelle, et que Gautier veut tenir ses armes de lui.

Par le grand chemin ferré, avec cent chevaliers d'escorte, le Roux arrive sans tarder. Il descend au perron. Gautier s'avance et lui tient l'étrier.

« Beau neveu, dit le noble comte, je vous ai toujours chéri. Comment vous sentez-vous ? »

— Oncle, je me sens agile, vigoureux, prêt à porter mes armes ; donnez-les-moi, par Dieu le justicier, car voilà trop longtemps que Bernier vit pour notre honte. Il est temps de le faire mourir.

— Certes, dit Gerri, j'en ai plus grand désir que de manger et de boire ! »

En haut des degrés, dame Aélis l'attend et le salue : « Sire, dit-elle, il y a longtemps que je ne vous ai vu. »

— Dame, dit-il, il est bien vrai que depuis cinq ans je n'étais plus monté sur un destrier. Mon corps avait perdu tant de sang dans la bataille sous Origny qu'il avait besoin d'un grand repos ; en plus de quinze lieux mes flancs étaient percés, ma chair ouverte. Mais, merci Dieu, je suis guéri maintenant, et j'ai recouvré toute ma force. »

Ils vont sans tarder au mouîtier Saint-Gerri.

L'épée, la cotte d'acier, les éperons d'or de Raoul sont déposés sur sa tombe, en face de l'autel. L'évêque Renier chante la messe. Puis Gerri s'avance et, sur le bord même de la pierre tombale, remet à Gautier les armes de celui qu'il doit venger.

« Neveu, dit-il, je te donne ses armes. Puisse le Seigneur Dieu te donner aussi son grand cœur ! »

Au seuil du moûtier, deux valets tiennent en main un cheval roux, plus luisant que le satin. Jadis il appartenait à Raoul ; en souvenir de son maître, on en a toujours pris grand soin. De pleine terre, sans toucher l'étrier, Gautier saute en selle ; et, quand on lui a donné le fort écu où sont figurés deux lions affrontés, la longue lance en bois de pommier où flotte l'enseigne, dame Aélis se met à pleurer en pensant au fils qu'elle aimait tant : elle croit le revoir.

Gautier fait au galop le tour de la place, il manie son cheval d'une main forte et souple ; et il revient jusqu'au perron de l'église.

« Oncle Gerri, dit-il, je n'ai plus qu'un désir : c'est d'aller à Saint-Quentin m'éprouver contre ce Bernier. »

Gerri se met à rire :

« Certes, dit-il, tu es digne de Raoul. Ce n'est pas la coutume de guerroyer quand les champs sont pleins de neige et d'eau, mais cela même nous servira. Le bâtard ne nous attend pas. Si tu suis mon conseil, tu rapporteras sa tête pendue à ton arçon. Eh bien, barons, que chacun s'apprête ; nous partirons à la vêprée. »

XIX

LE COMBAT SOUS SAINT-QUENTIN

TOUTE la nuit, Gerri et Gautier chevauchent. Mille chevaliers les suivent, enveloppés dans leurs grands manteaux fourrés.

« Neveu, dit Gerri, voici ce que nous allons faire. Nous établirons notre aguet dans un bois devant la ville ; et nous enverrons quarante des nôtres fourrager auprès des portes, massacrer les paysans et brûler les fermes. Bernier sortira pour leur courir sus. S'il s'aventure un peu, il est perdu : nous le couperons de sa ville et nous le tuerons.

— Sire, dit Gautier, c'est mon premier combat, je veux le livrer avec loyauté.

— Qui a jamais prétendu à la loyauté, dit Gerri, quand il s'est agi de châtier un parjure ? Neveu Gautier, tu raisonnes comme un enfant. Compte ceux qui nous suivent : à peine sont-ils mille. La grande force de Bernier nous refoulerait.

— Oncle, je ne cherche pas à battre ses hommes, mais seulement à le tuer. Et je ne veux pas le tuer par trahison, pour rester déshonoré comme lui. Pour nous, ceux-là seuls mourront, vous le savez bien, qui sont marqués pour mourir. »

Quand le petit jour se lève, ils arrivent devant Saint-Quentin. Ils font souffler les chevaux et les rangent en bataille à dix portées d'arbalète de la ville, en un vaste lieu où il n'y a ni bois ni vergers, ni rien qui les cache. Et Gautier dit à Joffroi de Pierrelée, le bon chevalier, qui a plus que tous les autres poitrine large et poumons puissants :

« Sonnez votre cor et faites-le retentir dans toute la contrée. Je ne veux pas les assaillir par surprise. »

Joffroi embouche son cor et le sonne. Le bruit remplit la campagne et rebondit vingt fois contre les murs de la ville. Puis les écuyers s'avancent et se répandent çà et là, pillant les fermes, allumant les granges, rassemblant les grands troupeaux de bœufs et de moutons.

Bernier s'est levé quand a résonné le cor. Il entend l'alarme donnée sur les murs, la clameur qui s'élève dans la ville, il voit la lueur des incendies. Il s'arme, tout pensif. Il dit à ses chevaliers qui accourent :

« Depuis que Raoul mourut sous Origny, pas une ferme dans ce vaste pays n'avait souffert du pillage. Il suffit que je revienne pour que de nouveau tout soit envahi et ravagé. Par le corps Saint-Denis, c'est Gautier, j'en suis sûr. Il aura pris ses armes, il vient m'attaquer. Que Dieu nous aide ! Tenez bien vos chevaux, que nul ne s'aventure. Qui tombera crier vainement merci : la seule rançon qu'ils lui prendront, ce sera sa tête. Ce n'est pas un jeu, mais une guerre mortelle qui commence. »

Il monte sur un jeune cheval couleur de fer, détord son gonfanon, et fait abaisser le pont-levis de sa maîtresse porte. Cinq mille chevaliers vêtus de blancs hauberts sortent à sa suite et se déploient ; et il sort aussi tant d'arbalétriers, tant d'archers tenant leurs arcs à demi-tendus que je ne puis vous en dire le nombre. Bernier chevauche en avant de tous. Il reconnaît Gerri à sa barbe rousse que le vent agite sur sa poitrine. Il arrête les siens, s'avance vers lui et l'interpelle :

« Sire vieillard, il fut un temps où nous étions amis. Pourquoi reprenez-vous cette guerre ? Ne serez-vous donc jamais recru de combattre ? Déjà tant de barons sont morts des deux côtés que l'Artois et le Cambrésis sont dépeuplés à l'égal de

notre Vermandois. Laissez-là vos prises, retournez dans vos villes. Je vous le dis par amitié, non par crainte. Voyez, nous sommes dix fois plus nombreux que vous.

— Quel est, dit Gautier, cet homme qui a la mine d'un baron ? Vient-il déjà offrir la rançon des prisonniers ? »

Et Gerri répond : « C'est ce félon Bernier que nous haïssons tant. Il serait mort maintenant si vous m'aviez cru. Mais vous ne le tuerez pas aujourd'hui, ou alors, au lever de la lune, il y aura sur le sol bien des morts et des sanglants. Voyez sa force, qui s'accroît sans cesse. Laissons-là le glouton, retirons-nous.

— Avant de vous suivre, dit Gautier, je lui aurai fait le chef rouge ! »

Il brandit sa lance, il en détord l'enseigne qui est large, blanche et traînante. Gerri saisit son cheval par le frein :

« Neveu Gautier, tu te conduis comme un enfant. Bravoure sans prudence s'appelle de son vrai nom démesure et folie.

— Sire Gerri, dit Gautier, je vous prie de lâcher mes rênes. »

Il éperonne son cheval, et, la lance baissée, charge furieusement sur Bernier. Tous le suivent

en criant « Cambrai ! » Les chevaux et les épées se mêlent, tout s'entrechoque et tourbillonne, la grande presse sépare Gerri de Gautier.

De plein élan, Gautier a frappé Bernier sous la boucle ; la forte pointe a disjoint les quartiers de l'écu, démaillé le haubert, déchiré profondément le flanc ; le sang jaillit.

« Misérable traître, s'écrie Gautier, à la male heure tu as tué Raoul mon oncle, ton droit seigneur, que tu devais défendre et servir ; tu vas mourir sans confession.

— Dieu, dit Bernier, quelle honte pour moi si ce valet de prime barbe me renversait de ma selle ! »

De nouveau ils se heurtent ; les lances éclatent, ils tirent leurs épées et se frappent de toute leur vigueur. Les deux barons sont preux et pleins de vaillance ; les coups sont forts, à fendre les heaumes. Et Bernier en assène un sur celui de Gautier, si terrible qu'il tranche les fleurons gemmés, le cercle d'or, tout le nasal ; le visage de Gautier se couvre de sang, il y porte les deux mains et chancelle. Si Bernier redouble, il est mort : autour d'eux, personne qui le secoure ; Cambrai a reculé sur toute la ligne, il est seul. Mais Bernier ne frappe point : il pousse son cheval et soutient Gautier sous l'aisselle :

« Sire Gautier, dit-il courtoisement, vous m'accusez à tort. Raoul était mon seigneur, j'étais son homme, je ne le nie pas. Mais, je le jure par tous les saints, je ne l'ai combattu qu'à bon droit : il avait brûlé ma mère, il m'avait meurtri la tête si fort que le sang en a coulé sur la terre : jamais vassal n'a tant enduré ! Et je ne l'ai point frappé par trahison, mais en face, après avoir renoncé mon hommage devant tous et l'avoir défié loyalement.

— Peu importe, dit Gautier. Tu as agi comme un félon. On dit communément : qui renie son seigneur renie Dieu.

— Oui, dit Bernier, j'ai péché contre la foi jurée, je le sais bien ; mais c'est affaire entre Dieu et moi. Pour expier, je suis allé en Palestine. J'ai marché pieds nus dans le sable bouillant ; j'ai bu le sang de mes blessures, la sueur de mes bras, l'urine de mon cheval ; j'ai mangé des pierres dans ce Sinaï où il n'y a ni pré, ni source, ni vivier. J'espère, qu'au grand jour du Jugement, Dieu m'absoudra, tant j'ai peiné durement pendant ces cinq années. Pour vous, sire Gautier, accordez-moi votre paix. En souvenir de Raoul, je veux devenir votre homme, je veux désormais tenir mes terres de vous. Si vous le voulez, j'irai en chemise et à

pied de Saint-Quentin ma ville à Cambrai votre sief pour vous y apporter mon hommage. Voici mon gant pour gage, acceptez-le.

— Bernier, dit Gautier, cela ne se peut pas. Je ne faillirai pas à ma tâche : j'ai juré de venger Raoul, il faut que je te tue. Mais pourquoi tant de nobles hommes souffriraient-ils de notre querelle ? Prenons un jour, un lieu pour nous battre ; et n'ayons chacun avec nous qu'un homme, qui ira dire ensuite lequel de nous deux aura succombé. »

Bernier soupire et répond : « Soit, puisque tu ne veux pas être mon ami. Donne ta main : je te promets loyalement de n'avoir avec moi qu'un homme, qui dira ensuite à nos parents la douloureuse issue du combat. Ce sera, si tu veux, le premier matin du Carême, au carrefour des trois routes, entre Cambrai, Saint-Quentin et Péronne. »

Autour d'eux, il n'y a que morts et gisants, heaumés fracassés, débris de lances ; ceux de Cambrai ont reculé jusqu'à une grande eau qu'on ne peut franchir que par un gué. Et la bataille se fait si forcenée, le massacre est si grand que l'eau est devenue rouge. Le vieux Gerri se tient devant le gué, défendant le passage des siens. A tout coup il jette le mort sur le mort. Le nasal de son heaume a été tranché, il a le visage sanglant ;

son haubert est en lambeaux, son écu dépecé.

Tout à coup un cor retentit, c'est celui de Bernier. La mêlée se défait, ceux de Saint-Quentin se retirent à regret. Gerri voit Gautier qui vient à lui :

« Par Dieu, neveu, il était temps. Nous avons perdu nos meilleurs hommes. Avez-vous tué ce chien de bâtard ?

— Non, » dit Gautier.

Gerri jette ses rênes sur son arçon ; il le saisit à deux mains pour mieux cracher le sang qu'il rend à pleine bouche :

« Par Dieu, dit-il, fou est le vieil homme qui écoute un conseil d'enfant ! L'affaire était mal engagée, je vous le disais bien ! »

LE SECRET DE GAUTIER

GAUTIER et Gerri reviennent à Cambrai. Ils ramènent seulement deux cents chevaliers dont les écus sont entaillés et les épées ébréchées ; tous les portent en travers de leurs selles, sanglantes et nues ; ils ne les remettront au fourreau que lorsqu'ils les auront lavées, essuyées et fourbies avec un linge.

Ils descendent au perron du palais. Dame Aélis vient à eux :

« Seigneurs, je vois vos flancs qui saignent. Je crains que cette nouvelle guerre ne vous soit funeste. Vous y mourrez, par le Dieu du ciel ! »

Et les nobles guerriers répondent :

« Nous n'y mourrons pas, dame, Dieu nous protège. Mandez les mires, qu'ils nous disent dans combien de temps nous pourrons de nouveau chevaucher. Nous voulons détruire notre ennemi.

— Sire Gerri, dit la dame, que vous semble de notre jeune chevalier ? Tient-il vraiment la place de mon fils ?

— Oui, dame. Il n'y a pas meilleur vassal en la chrétienté. Dès qu'il a vu le bâtard, il a foncé sur lui sans compter ceux qui le suivaient, et pour un peu il le renversait de sa selle. Il lui a fait une blessure profonde. Mais il l'eût tué, s'il m'avait écouté. Il dédaigne les ruses de guerre, les conseils de prudence, il est trop ardent.

— Ami, dit la dame, Dieu te garde de la démesure ! C'est une chose qui tue, je le sais bien.

— Dame, je ne mourrai qu'avec le consentement de Dieu, non autrement. Et je ne cesserai de requérir Bernier que lorsque je l'aurai jeté mort sur la terre ou pendu au vent. »

Gautier fait panser ses plaies et, sans perdre de temps, se prépare pour la bataille. Il dépose son épée, sa lance et son écu sur l'autel Saint-Gerri. Tous les jours, il va prier dans l'abbaye, il s'humilie devant Dieu. Il ne manque ni matines ni vêpres, et prodigue les riches offrandes. Il n'a plus son enjouement de jadis. Il ne rit plus avec personne.

Le vieux Gerri est très rusé. Il soupçonne un secret et dit à Gautier :

« Qu'avez-vous, neveu ? Vous nous cachez quelque chose. Ouvrez-vous en à moi.

— Oncle, ne vous irritez pas. Je ne puis rien vous dire. Si je me confiais à plus d'un homme, je manquerais à la parole donnée.

— Neveu, je ne puis donc être celui-là ? Vous seriez-vous déjà confié à quelque autre ?

— Oncle, je ne sais si je vivrai longtemps. Si je meurs, vous prendrez ma seigneurie, toute ma terre.

— Ami, je devine : vous avez lancé un défi à Bernier ?

— Oui, je l'ai provoqué et nous avons pris jour et lieu pour nous battre jusqu'à ce que l'un de nous meure. Mais j'ai juré de n'amener qu'un seul témoin. Vous resterez auprès de ma grand'mère, dans sa salle.

— Voire ! dit Gerri, voilà une bonne folie. Tout l'or de Pavie ne m'empêcherait pas d'être ce témoin là. Je serai seul, mais j'aurai avec moi ma bonne lance. On ne sait pas ce que peut machiner le bâtard. Et puis je veux voir votre prouesse, et les grands coups que vous frapperez de l'épée fourbie. »

XXI

LE CARREFOUR DES TROIS ROUTES

LE terme fixé arriva. Au petit matin, Gautier s'arme sans aide d'écuyer ni de sergent. Il vêt son haubert, lace son heaume, ceint son épée à son flanc gauche, rejette son écu sur son dos, prend deux fortes lances aux larges fers aigus, aux longues banderoles ; en ce temps-là, c'était la coutume, quand deux barons se battaient, que chacun d'eux apportât deux lances avec lui. Gautier se sent fort, souple et léger ; il ne se voudrait autre qu'il est pour rien au monde. Il monte à cheval et sort de Cambrai sans être vu. L'aube point à peine, les champs sont dans le brouillard.

A la porte de la ville, Gerri l'attendait. Tous deux s'en vont de compagnie par le grand chemin ferré. Au carrefour des trois routes, ils arrivent premiers. Ils descendent des forts destriers, ôtent leurs selles et leurs poitrails, les promènent et les laissent se

rafraîchir dans l'herbe humide ; puis ils les ressellent et les ressanglent fortement, afin qu'ils soient prêts au besoin.

Tout à coup Gerri s'écrie :

« Beau neveu, songez à bien frapper. Voilà l'homme qui a tué votre oncle, faites-le lui payer cher ! »

Deux chevaliers approchent au galop par les prés. C'est Bernier et Aliaume de Namur, un baron très redouté qui a triomphé déjà de cent hommes. Gautier bondit en selle, saisit son écu et sa lance. Dès que Bernier est à portée, il l'insulte en guise de salut :

« Bâtard, c'est une grande honte pour moi que tu vives encore. Voilà des années que j'ai juré de prendre ta tête ; si je ne la rapporte ce soir suspendue à ma selle, je serai déshonoré.

— Paroles orgueilleuses et insensées, dit Bernier. J'ai foi en la justice de Dieu ; avant ce soir, je te tiendrai à ma merci.

— Bernier, dit Gautier, il faut d'abord que ces deux vieux hommes s'écartent : ils seront les juges de notre combat. Quel que soit celui de nous deux qui tombe, sa mort aura en eux deux témoins qui la raconteront à nos pairs.

— Penses-tu, dit Bernier, qu'Aliaume de Namur

m'ait accompagné pour rester là à regarder, sans rien faire ? Il est de trop haute naissance.

— C'est bien à tort que tu l'irrites, dit Gautier. Gerri d'Arras, mon oncle, est aussi noble que lui. Et puis, souviens-toi, telle était notre convention.

— Qu'ils s'écartent donc, » dit Bernier, en enfonçant dans le sol une de ses deux lances.

Et ils se ruent l'un contre l'autre pour la bataille mortelle. Si violent est ce premier choc que les forts chevaux se dressent ; les hampes des lances ploient sur les écus puis éclatent, sans qu'aucun des deux jeunes hommes ait chancelé.

« Dieu, dit Gerri, ce n'est pas une joute d'enfant. Protège Gautier, mon vaillant neveu ! »

Les deux barons ont arraché les secondes lances qu'ils avaient fichées dans l'herbe ; ils se ramassent derrière leurs grands écus et se heurtent de plein élan. Le fer de Gautier dévie sur la boucle, celui de Bernier troue le cuir et le bois, arrache un pan du haubert, glisse sur le flanc de Gautier.

« Je tarde trop, dit Gerri. Mon neveu est mort, je vais couper la tête au bâtard.

— Voire, dit Aliaume, c'est follement parlé. J'ai mon heaume en tête, mon écu au cou, mon épée au côté ; mon cheval est vigoureux et rapide ; si vous bougez, j'aurai tôt fait de vous rejoindre. »

Et Gautier lui crie, en faisant son tour :
« Oncle Gerri, ne vous alarmez pas. Le bâtard ne m'a point fait de mal. »

De nouveau, les deux vassaux éperonnent leurs forts destriers et rendent les rênes. Les lances volent en éclats, les sangles rompent, les selles versent, tous deux tombent rudement à terre. Ils se relèvent rapidement, tirent leurs tranchantes épées et se requièrent l'un l'autre avec fureur.

« Dieu, dit Aliaume, ils y mourront tous deux. Séparons-les, sire Gerri. »

Et le Roux, qui a repris espoir, répond : « Nous sommes ici pour regarder qui des deux mourra. Ce sera votre Bernier, par les vertus Dieu ! »

Les deux barons luttent pied contre pied. Chacun a l'écu au bras gauche, l'épée au poing droit. Ils se frappent si furieusement sur les heaumes qu'ils en font jaillir le feu clair. Ils les bossèlent, ils les fendent, ils dépècent leurs écus, ils déchirent leurs hauberts. Leurs lames sont ébréchées, le sang coule en filets sur leurs visages.

« Bâtard, rends-toi, dit Gautier. Tu es près de tomber. » Et Bernier répond : « Tu te soutiens à peine. Dame Aélis peut se chercher un autre héritier. »

Il parlait encore, qu'il reçoit sur le heaume un

coup terrible : la lame tranche l'acier, ouvre le capelier ; si elle n'eût glissé sur l'os, elle fendait la tête jusqu'aux dents. Elle dévie, tranche l'oreille gauche, deux cents mailles du haubert et une grande paumée de chair sur l'épaule. Bernier trébuche, les yeux troubles : Aliaume jette un cri :

« Gerri, Bernier est vaincu, sauvons-le. A quoi bon laisser Gautier l'achever ? »

— Le beau coup, dit Gerri, et qui m'assouvit bien davantage qu'aucune nourriture ou boisson ! Dieu, mon grand deuil va peut-être s'apaiser ! »

Alors Bernier se ressaisit. Il jette son écu ; il prend à deux mains son épée ; à corps découvert il l'abat avec une telle force que Gautier tombe sur les genoux. Il reste ainsi, appuyé sur ses poings, pendant plus de temps qu'un homme n'en met à parcourir un arpent. Le sang lui coule de la bouche, les yeux lui tournent dans la tête. Son épée gît dans l'herbe. Bernier met dessus son pied chaussé de fer et lui dit :

« Rends-toi, crie merci. Je pourrais te tuer, mais je ne le ferai pas. Tu es trop enfant. »

— Par Dieu, dit Gautier, je tiendrai ton cœur dans ma main avant ce soir, chien de bâtard ! »

Il se relève à grand effort, mais le combat ne peut reprendre. Tous deux sont hors d'haleine,

trempés de sueur, épuisés par le sang qui coule de leurs blessures. Aliaume et Gerri les séparent ; chacun d'eux soutient le sien et le force à s'étendre sur le pré. Puis il le fait boire et lui essuie le visage.

« Bernier, dit Aliaume, je ne veux pas vous mentir. Je vois votre visage pâlir de façon effrayante. Pour l'amour de Dieu, pensez-vous en réchapper ?

— Non, dit Bernier, je crois bien que je vais mourir. Et Gautier aussi est près de sa fin.

— Moi ? dit Gautier. Je ne mourrai qu'après avoir tenu mon serment. Je veux me battre. »

Il se redresse, mais il ne peut tenir sur ses pieds. Les deux barons leur font jurer de ne pas recommencer le combat qu'ils n'aient recouvré quelque force. Tous deux le promettent à contre-cœur.

« Neveu, dit Gerri, il n'y a pas de honte à faire trêve un moment. Quant au bâtard, il ne t'échappera pas. Il est déjà à moitié mort de peur.

— Aliaume, dit Bernier, entendez-vous ce méchant vieillard qui m'insulte ? Allez à lui, provoquez-le. Que diraient nos amis et nos parents, s'ils vous voyaient revenir sain et sauf, sans une éraflure à votre écu ? »

Aliaume dit : « Je veux bien. Et nous allons jouer à cette condition : qui de nous deux videra les arçons donnera son cheval à l'autre. »

Le vieux Gerri secoue la tête et répond :

« C'est folie de nous battre. Nous n'avons aucune haine l'un pour l'autre, ton lignage n'a jamais versé le sang du mien. Laissons cela.

— Par le corps Saint-Richier, dit Aliaume, je le laisserais volontiers. Mais Bernier me ferait honte, et je ne veux pas que mauvaise chanson soit faite de moi. Eprouvons-nous l'un contre l'autre. Aux conditions que j'ai dites, tu ne peux me refuser la bataille.

— Non certes, dit Gerri. Ton cheval me plaît. »

Tous deux prennent du champ, puis reviennent au galop l'un contre l'autre. Et Gerri reçoit un coup si rude que son écu est percé ; le fer déchire un grand morceau de son haubert. Le Roux devient soucieux à la vue de son sang qui coule ; il grince les dents et dit :

« Par Dieu, c'est ma mort que tu veux ! Ceci n'est pas un jeu, et tu vas le payer cher. »

Il fait son tour, abandonne les rênes, et serre vigoureusement sa forte lance sous son bras. La pointe troue l'écu, vernis, cuir et bois, rompt le clâvel du haubert et s'enfonce avec le gonfanon

sous la gorge d'Aliaume ; il se renverse, il tombe à terre, entraînant la lance. Gerri appuie sur le fer, le secoue, puis le retire en disant :

« Il fait toujours mauvais jouer avec un vieux chien. A moi le cheval et la selle ! »

Le bon destrier fuyait au loin à travers les prés. Il s'élance à sa poursuite.

Aliaume se soulève et se traîne vers Bernier. Le noble baron est plein de douleur ; il sent que sa vie s'en va.

« Sire, dit Bernier, vivrez-vous ? J'ai regret de vous voir ainsi.

— Bernier, dit Aliaume, je ne reverrai plus Namur ni la Meuse, ni mes terres, ni mon fief, ni mes enfants ; ayez pitié d'eux, protégez-les. C'est votre orgueil qui me perd. Beau sire, aidez-moi à mourir.

— Je ne peux bouger, dit Bernier, tant je suis affaibli.

— Moi, je pourrai peut-être, dit Gautier. Contre vous, je n'ai pas de grief. »

Il se relève à grand effort. Il vient à Aliaume, le tourne vers l'Orient, lui soutient la tête ; il entend sa confession, le communie d'un brin d'herbe. Aliaume le remercie, puis joint ses mains. L'âme s'envole.

Le vieux Gerri a atteint le cheval d'Aliaume. Le voilà qui revient dans le pré, le conduisant en main. Il semble courroucé. Il saute à terre, attache les deux destriers à un buisson, tire son épée et vient droit à Bernier.

« Bâtard, dit Gerri, tu avais machiné avec Aliaume ce combat déloyal. Il en voulait, non à mon cheval, mais à ma vie. Merci Dieu, j'ai su me garder. Mais toi, tu vas mourir, faux traître ! »

Bernier se met à trembler ; tout son sang reflue de son visage à son cœur. Il crie :

« Gautier, défends-moi ! Tu m'as promis de ta main nue qu'il n'y aurait ici combat qu'entre toi et moi. Si tu me laisses tuer sous tes yeux, tu seras déshonoré pour jamais.

— Tu dis vrai, répond Gautier. Je ne t'aime guère, pourtant je ne veux pas que rien soit fait contre la parole donnée. Oncle, laissez-le. »

Et Gautier se met devant Bernier, il le couvre de son corps. Mais quand le Roux est entré en fureur, nul n'a pouvoir de l'apaiser. Il roule les yeux, il grince les dents, il essaie de frapper à mort Bernier.

Or, ce jour là, l'empereur Louis s'en venait vers Arras par le grand chemin ferré avec une suite nombreuse. Au carrefour des trois routes, il a trouvé

une foule de paysans tout effrayés. Ils lui racontent que dans ces prés quatre seigneurs se battent furieusement depuis l'aube. Il s'est détourné, il arrive en cet instant sur le lieu du combat. Tout y est piétiné, plein de sang et de débris d'armures.

« Seigneurs, dit Louis, avant toutes choses je veux votre promesse que, moi présent, une trêve générale règnera parmi vous. Où est le roi, là doit être la soumission et la paix. Sire Gerri, c'est vous que j'allais visiter dans votre palais. Je veux vous y proposer une chose qui accroîtra vos domaines et qui rétablira la paix entre l'Artois, le Cambrésis et le Vermandois. Mais prenez patience. Vous la connaîtrez en son temps. »

Gerri répond : « Sire, à votre volonté. »

On place Gautier, Bernier et le corps du bon chevalier Aliaume sur des civières dont chacune est portée par douze hommes. Et le cortège royal reprend sa marche vers Arras.

LA QUERELLE

QUAND on arrive, les deux blessés ont perdu tant de sang qu'ils sont aussi décolorés que le mort. On les dépose tous deux dans la même salle : de son lit chacun peut entendre l'autre et le voir remuer. Qui fit cela n'était guère avisé.

Gerri le Roux a une fille qui est de grande beauté et de grand savoir. C'est Béatrice. Elle connaît les herbes et les onguents aussi bien qu'un mire. Il la fait appeler. Elle vient, ses cheveux blonds épars sur son b্লাut de soie verte, et s'incline courtoisement devant son père.

« Soyez le bienvenu, sire, dit-elle, vous et tous ceux qui vous accompagnent ! »

Tous admirent la pucelle. Jamais plus beaux cils ne se sont abaissés sur de plus beaux yeux.

« Ma belle fille, dit Gerri, que Dieu vous garde ! »
Il l'accole et la baise trois fois.

« Quels sont ces vassaux qui gisent dans ces lits ? demande-t-elle.

— Celui-ci, belle, vous le connaissez bien : c'est votre cousin, Gautier de Cambrai. Il est cruellement blessé à la tête et au côté. Je vous ai mandée pour que vous lui donniez vos soins.

— Et cet autre, quel est-il ?

— C'est Bernier, qui a tué Raoul et plus de cent des nôtres. Mais Gautier les a bien vengés : le bâtard est à moitié mort. Plût au ciel qu'il le fût tout à fait !

— Comment l'avez-vous recueilli dans notre cité ?

— Béatrice, dit Gerri, il est sous la sauvegarde de l'empereur.

— Oui, dit Louis, je veux, belle amie, que vous preniez soin de lui comme de votre cousin. Si c'est possible, je rétablirai la paix entre vous tous.

— Sire, dit la pucelle, je ferai votre volonté. »

Elle lave les plaies avec du vin, et les examine ; elle déclare qu'elles ne sont pas mortelles. Puis elle les frotte avec un baume, les bande étroitement avec des linges blancs et commande qu'on évente les blessés pour rafraîchir leurs corps.

Quand ils sont reposés, l'empereur vient les voir. Il s'approche d'abord de Gautier et lui dit avec courtoisie :

« Neveu Gautier, comment vous sentez-vous ?
Vivrez-vous ?

— Oui, sire, je retrouve déjà ma vigueur.

— Dieu, je vous remercie, dit le roi. Neveu, mon désir est que vous fassiez votre paix avec Bernier. »

Gautier l'entend ; il se courrouce et s'écrie :

« Droit empereur, maudit sois-tu ! C'est par ta faute que mon oncle Raoul est mort. Et maintenant tu veux m'accorder avec son meurtrier ? Par Dieu, la seule paix qu'il aura quelque jour de moi sera éternelle ! »

Dans l'autre lit, Bernier dit :

« Tête folle et pleine de vantardises ! Mais il les paiera d'ici peu. »

L'empereur s'approche de Bernier ; il lui dit avec courtoisie :

« Sire Bernier, franc chevalier, comment vous sentez-vous ? Guérirez-vous ?

— Oui, sire.

— Dieu en soit remercié, dit le roi. Ami, je voudrais rétablir la paix entre vous et Gautier. Mais il est si fier qu'il ne veut rien entendre.

— Sire, dit Bernier, Gautier est jeune, il est chevalier depuis deux mois à peine, il pense que rien ne peut tenir devant sa volonté. J'ai moi-même essayé de l'apaiser. Mais plus je me suis

humilié devant lui, plus il s'est fait orgueilleux et félon. Entre nous, l'épée seule peut décider.

— Bâtard effronté, crie Gautier, elle t'a déjà tranché une oreille qui gît dans l'herbe au carrefour des trois routes. Meurtrier de ton droit seigneur, tu es marqué devant tous pour le temps qui te reste à vivre.

— Sire Gautier, dit Bernier, vous avez tort de rappeler ces choses. Oui, j'ai perdu une oreille ; mais le fer de ma lance a plongé profondément dans votre flanc gauche ; et je vous ai tenu deux fois à ma merci. Je ne dis pas cela pour vous insulter ni pour m'en réjouir.

Sire Gautier, dit Bernier, pour l'amour de Dieu qui fut crucifié, cette guerre sans raison va-t-elle durer toujours ? Demandez l'amende que vous voudrez, franc chevalier, je vous ferai droit autant que je pourrai. Je vous ai déjà offert mon hommage. Si cela ne suffit pas, je quitterai mon fief et mon pays, j'irai vous servir à Cambrai. Je ne conserverai pas même un mauvais cheval de somme ; je ne porterai plus de fourrures, ni vair, ni gris ; je mendierai auprès des écuyers mon pain et mon eau. Et je mènerai cette vie jusqu'à l'heure où vous aurez pitié de moi. »

Gautier et Gerri s'écrient ensemble :

« Misérable bâtard, comme tu te fais doux et humble ! Mais nous ne voulons pas de tes services ; nous voulons ta vie ; et nous la prendrons, par le corps Saint-Denis !

— Tout est en Dieu, dit Bernier. Je ne peux mourir avant le jour qu'il a fixé. »

A ce moment une clameur s'élève : c'est dame Aélis qui arrive de Cambrai. Le roi son frère lui a fait savoir que Gautier était à Arras, gravement blessé.

XXIII

LA PITIÉ DE DAME AÉLIS

DAME Aélis descend de son mulet au perron. De nombreux chevaliers la suivent. A sa rencontre s'avancent l'empereur de France, Gerri le Roux et beaucoup d'autres nobles hommes. L'empereur la salue et veut l'accoler. Mais elle l'écarte et demande :

« Où est Gautier, dont j'ai le cœur anxieux ? »

Gautier l'entend ; il se soulève dans son lit et crie :

« Franc baronnage, avez-vous dit à ma grand-mère ce que j'ai fait à Bernier ? Dame, réjouissez-vous ; je lui ai coupé une oreille avec l'épée d'acier. »

La dame le voit ; elle lève ses deux mains vers le ciel :

« Beau sire Dieu, je vous remercie. »

Elle tourne la tête, elle voit l'autre lit, Bernier

couché, dont la tête est bandée d'une pièce de soie. Le sang lui monte au visage, elle se baisse, ramasse un levier et court sur lui ; elle l'eût tué si les barons n'avaient arrêté son bras.

Alors Bernier, à grand'peine, se laisse glisser à terre. Il est sans chemise, nu jusqu'à la ceinture ; il porte seulement des braies en toile de chanvre. Les blessures reçues en Syrie font sur son corps de grandes marques blanches ; les pansements de ses plaies nouvelles sont sanglants. Il prend dans ses bras la jambe de dame Aélis et lui baise doucement le soulier :

« Noble comtesse, vous m'avez donné le boire et le manger, vous m'avez élevé, vous avez sur moi tous les droits d'une mère. Au nom de Dieu, accordez-moi votre pardon ; ou, si vous me haïssez trop, voici mon épée, prenez votre vengeance, tuez-moi. »

Dame Aélis regarde l'épée nue que Bernier a déposée à ses pieds. Il s'est étendu en croix devant elle ; en le voyant s'humilier si fort, elle ne sait que faire : elle se met à pleurer.

« Sire Gautier, pardonne-moi, dit Bernier. Aussi vrai que Dieu reçut la mort pour nous rendre la vie, je n'ai pas attaqué Raoul, je me suis seulement défendu. Si tu ne me crois pas, prends cette

épée, finis-en vite. Les choses ne peuvent durer ainsi. Ou tue-moi, ou laisse-moi vivre. »

Gerri l'entend ; il devient pourpre de colère ; il s'écrie à pleine voix :

« Relève-toi, chien ! Nous ne pouvons rien ici contre toi, tu es sous la sauvegarde de Louis. Mais quand tu seras rentré dans la ville, nous irons t'y requérir ; et tu n'éviteras pas l'arbre maudit, où je veux t'attacher de mes deux mains ! »

Toute la cour se tourne contre Gerri : tant de voix s'élèvent que les voûtes tremblent.

« Sire Gerri, c'est mal parler. Il offre l'amende, il ne faut pas l'éconduire.

— Seigneurs, merci, dit Bernier. S'ils accueillissent ma prière, cette guerre finirait aujourd'hui. »

Quelqu'un s'avance, c'est l'abbé de Saint-Germain ; il lève la main, tous l'écoutent :

« Barons, dit-il, vous connaissez l'histoire de Longis, le vieil aveugle, qui frappa le Christ en croix de sa lance ; et une goutte du sang divin tomba sur ses yeux, et il vit clair ; alors il cria merci, et Dieu lui pardonna. Sire Gautier, Bernier vous a offensé ; mais il vous crie merci, il se remet en vos mains, il vous offre la paix. Soyez clément, à l'exemple du Dieu de Majesté ! »

Gautier ne répond pas, dame Aélis pleure, aucun

d'eux ne regarde Bernier toujours étendu à leurs pieds. L'abbé se courrouce :

« Qu'attendez-vous, noble dame, et vous, noble chevalier ? Relevez-le, c'est trop cruellement l'humilier. »

— On n'humilie jamais trop le vassal qui a forfait, » dit le vieux Gerri.

L'abbé se tourne vers lui :

« Sire Gerri, votre poil est gris, vous allez bientôt être jugé par Dieu. Si vous faites échouer cette paix, je vous le promets, votre âme n'entrera pas en paradis. »

Alors dame Aélis se baisse et prend Bernier par les mains. Elle lui dit :

« Relève-toi, Bernier, je te pardonne. Neveu Gautier, sire Gerri, pardonnez-lui. Il faut que ces guerres finissent. Voyez, je fais ce que jamais n'a fait une mère : je baise les lèvres de celui qui a tué mon enfant. »

Tous s'écrient dans le palais. On soutient Bernier, il vient jusqu'au lit de Gautier, il se penche et reçoit de lui le baiser de paix. Et le vieux Gerri l'accole à son tour :

« Bernier, dit-il, c'est bien à contre-cœur que je t'accueille dans mon amitié. Ne me fais jamais res-souvenir de rien. »

XXIV

LA DEMANDE DE L'EMPEREUR

L'EMPEREUR a décidé de fêter la paix rétablie par un grand banquet. Il y convie ceux de l'Artois et de la Ternoise, ceux du Cambrésis et de l'Arrouaise, ceux du Vermandois. Ybert de Ribemont, Waidon de Ham, Droon de Péronne y viennent avec de nombreux barons.

Le repas est magnifique. On y sert en abondance les oiseaux de rivière et les poissons de vivier, les grands quartiers de venaison, cuissots de cerfs ou épaules de sangliers ; de place en place il y a des cygnes ou des paons rôtis, dressés dans leurs plumes. La vaisselle est en or. De courtois damoiseaux vêtus d'hermine et de vair, tous fils de comtes, remplissent de vin et de claré les hanaps, les coupes et les nefes.

« Sire Gerri, dit l'empereur, grande et belle est notre fête. Mais je la veux plus belle encore et j'ai

dessein de la clore par une grande joie. Tu n'as plus qu'une fille, la belle Béatrice, qui sera ton héritière. Elle a seize ans, elle est en âge d'être pourvue. Or je désire que tu la maries en haut lieu, avec un baron qui m'a toujours fidèlement servi. C'est Gibouin le Manceau qui tient la terre de Cambrai depuis la mort de Taillefer. Ainsi les deux grands fiefs du Cambrésis et de l'Artois ne feront plus qu'un.

— Roi, dit Gerri, deviens-tu fou ? C'est à ce chien d'aventurier que tu veux donner Béatrice ?

— C'est pour ce voleur de terre, dit dame Aélis, que tu veux dépouiller Gautier ?

— Amie, Gautier n'y perdra rien. Louis de Saint-Quentin est mort sans enfant. Gautier cédera Cambrai, mais il aura en échange Saint-Quentin dans le Vermandois et les vastes terres qui en dépendent.

— Roi, dit Ybert, cela ne se peut. Saint-Quentin est à Bernier, nous le lui avons donné.

— Suis-je le maître ou non ? dit le roi. Depuis quand les vassaux disposent-ils des terres ? D'ailleurs un bâtard ne peut tenir un fief. Bernier sera l'homme lige de Gautier, comme il le proposait lui-même. »

Lors vous auriez ouï un grand tumulte autour de

la haute table ; tous les barons se lèvent en désordre.

« Roi insensé, dit Gerri, as-tu vraiment fait ce rêve ? Certes tu fus bien avisé en n'amenant point le Manceau avec toi : car rien n'aurait pu m'empêcher de le tuer sur cette table avec ce couteau. Voilà trop longtemps que nous l'oublions. Et la vraie cause de toutes nos guerres, c'est lui. C'est pour lui que tu as déshérité Raoul. C'est à cause de lui que Raoul est mort sous Origny.

— Vous parlez follement, dit le roi. Le vrai meurtrier de Raoul est ici. C'est ce Bernier que vous craignez de dépouiller de sa ville.

— Roi fourbe, dit Gautier, crois-tu que je ne voie pas ta secrète pensée ? N'espère pas me tourner désormais contre Bernier. Nous nous sommes juré amitié et aide mutuelle. Je resterai dans Cambrai. Et je réclame tout le Cambrésis, qui était le fief de mon oncle. Au besoin, je le reconquerrai par la force.

— Nous vous y aiderons, Gautier, s'écrient aussitôt Ybert de Ribemont, Waidon de Ham, Droon de Péronne, et tous les barons du Vernois.

— Et moi, dit le roi, je vous commande à tous de m'obéir. Qui me résistera, je le ferai saisir : avant ce soir, il aura la tête tranchée. »

De toutes parts les épées jaillissent des fourreaux. Le Roux Gerri dégrafe son manteau, qui tombe à terre.

« Roi, dit-il, tu n'es pas ici dans ton palais pour parler si orgueilleusement. Tu n'es pas chez ton vassal non plus. Car je te renie devant tous pour mon seigneur. Va-t'en d'ici, ou je te tue. »

Le roi se lève, il dit à Gerri :

« Vieux félon, tu n'éviteras pas ma colère. Avant un mois, toute ta terre sera en charbon, tu seras pendu devant la porte de ta ville, et Gibouin fera ses volontés de ta fille.

— Oui, dit Gerri, si tu vis jusque-là. »

Il bondit sur le banc, il fait tournoyer son épée. Il va frapper le roi de France, mais Bernier l'arrête par le bras :

« Qu'allez-vous faire ? Sire Gerri, c'est votre seigneur, ne le tuez pas. Vous en auriez remords éternel. »

Gerri se contient à grand effort et repousse son épée dans le fourreau.

« Fuis donc, dit-il, roi félon, et que le malheur t'accompagne ! Tu n'es pas digne de régner sur un grand pays. Tu as tué Raoul, tu veux déshériter Gautier, dépouiller Bernier, déshonorer Béatrice. Tu nous rendras un compte sanglant de tout cela.

Nous t'offrons la bataille, où et quand tu voudras. »

Le roi est ivre de fureur. Mais les siens sont pleins de crainte ; ils ne songent qu'à fuir comme des renards ; ils le prient tant qu'il se laisse emmener, jurant de prendre une vengeance éclatante. Ils chargent leur charroi, abattent leurs tentes, sellent leurs chevaux et s'en vont, courbant le dos sous les huées.

XXV

BÉATRICE

OR Bernier se sent doucement tiré par son manteau. Il se retourne, il reconnaît Manecier, le chambellan de Béatrice, qui lui dit à voix basse :

« Sire, ma dame vous prie de venir jouer avec elle aux échecs ou aux tables. Elle désire vous parler en confidence. »

— Ami, dit Bernier, je te remercie pour ce beau message. Conduis-moi, s'il te plaît. »

Béatrice n'a point assisté au banquet. Dès son réveil, elle s'est plainte d'une grande fièvre et elle n'est pas sortie de sa chambre, en sorte que le grand conflit qui s'est élevé pour elle ne lui est point connu. Elle est assise devant une tapisserie à rosaces, mais n'y travaille point. Elle songe à Bernier. Il est guéri, il va partir, elle en a le cœur en grand trouble. « Il est si beau et si noble, il a si fier

renom dans la chevalerie ! Mon père lui-même, qui l'a tant haï, vante sa vaillance. Heureuse celle qui l'aura pour mari et qui dormira entre ses bras ! Mieux lui vaudront ses baisers que douceur de miel et de claré. Puissé-je être celle-là ! Peu me chaut de ce qu'on en dira : il faut que je lui offre mon amour. »

Quand Bernier entre, la pucelle se lève, vient à lui, l'accole et le conduit jusqu'à un lit bas où tous deux s'assoient côte à côte.

« Sire Bernier, dit Béatrice, vous avez tué mon cousin germain ; vous avez combattu contre mon père et mes frères. Mais Dieu merci, la paix est faite. Je suis prête à tout oublier si vous me promettez votre amitié.

— Volontiers, ma dame, dit Bernier. Vous n'avez désormais qu'un appel à lancer pour que, mes chevaliers et moi, nous accourions à votre aide avec nos armes et nos destriers. Je suis votre homme, votre serf dévoué.

— Dites plutôt mon sire, ami, cela ne dépend que de vous. Prenez-moi pour femme, franc chevalier, vous m'avez toute conquise. Dites oui, et mon corps léger, mon clair visage, mes cheveux blonds, tout est à vous.

— Belle, merci, dit Bernier. Mais ignorez-vous

que Gerri vous destine au moins à un comte ou à un duc ? Il vous a refusée à l'empereur qui vous demandait pour le Manceau Gibouin. De là va naître sans doute une grande guerre. Pour moi, je suis né bâtard, Dieu n'a pas permis que le comte Ybert épousât ma noble mère. Toute ma vie, on m'a reproché ma mauvaise naissance. Jamais pourtant je n'en ai eu honte et regret comme à cette heure.

— Sire Bernier, dit la pucelle, je vois bien que vous ne m'aimez pas. Vous vous faites humble pour ne pas m'épouser. Mais prenez garde de ne pas vous en repentir quelque jour : car vous avez tué mon cousin germain, mes deux frères ont péri en combattant contre vous. Tôt ou tard reprendra la guerre que ce mariage aurait terminée. Le souvenir des morts entretient la haine et la renouvelle.

— Dame, dit Bernier, vous me querellez à tort. Je n'ose vous demander parce que je crains de recevoir un affront ; mais si Gerri vous donnait à moi, certes je vous mènerais à l'autel avec grande joie !

— Merci, bel ami, dit joyeusement la pucelle. Désormais je suis votre jurée, car mon père ne me refuse rien. »

Ils s'accolent, ils échangent des baisers. Il est beau

et elle est belle. Les voir ensemble, c'est voir une belle assemblée.

« Sire Bernier, dit Béatrice, il ne faut pas me blâmer si je vous aime tant. Car j'ai toujours entendu mon père faire votre éloge. Souvent, quand il était avec ses amis dans sa salle pavée, il disait qu'en bataille rien ne pouvait tenir devant vous. J'étais curieuse de vous voir ; quand je vous ai vu, je vous ai désiré comme époux. Oui, on me brûlerait, on me démembrerait plutôt que de me faire accepter un autre que vous ! »

La belle Béatrice monte dans la grande salle ; elle y trouve son père assis au milieu de ses barons ; il est encore tout grondant de colère. Elle vient à lui et s'agenouille. Il la prend par les bras et dit : « Ma fille ! » Et elle ne bouge ni ne se relève, mais elle se tient toute ferme.

« Monseigneur, dit-elle, je veux savoir si vous m'aimez. Donnez-moi un mari.

— Dieu, dit Gerri, comment comprendre la femme ? Il n'y a pas un mois que tu en as refusé trois ; et le moins riche tenait pour le moins cinq châteaux.

— Sire, c'est qu'aucun d'eux ne me venait à gré. Mais si j'en trouvais un qui me plaît, ne me le donneriez-vous pas ? Père, pensez que vous n'avez pas

d'héritier pour tenir votre terre après vous. Et puis je suis en âge maintenant, et je ne veux plus attendre : je m'ennuie, seule au milieu de mes gens qui veillent sur moi comme sur un oiselet en mue.

— Dieu qui mourûtes en croix, dit Gerri, qui a jamais entendu une pucelle parler de la sorte ? Un mari n'est pas chose qu'on puisse trouver sur les foires et sur les marchés ; il te faut patienter un peu. Mais je suis tout prêt à te donner celui qui te plaira ; oui, même si c'était un captif revenu tout dépourvu d'outre-mer !

— Père, dit Béatrice, vous avez promis. S'il vous plaît, donnez-moi Bernier. C'est lui que j'aime. Il n'est pas dépourvu, il tient Saint-Quentin et les vastes terres qui en dépendent.

— Quelle idée ! dit Gerri. Certes, Louis en crèverait de rage !

— Père, dit Béatrice, c'est donc vrai ? Vous allez entreprendre une grande guerre contre le roi de Saint-Denis ?

— Il a parlé de me pendre, dit Gerri. Mais je lui ferai crier merci, je lui piétinerai le ventre ! » Et il baisse la tête d'un air sombre.

« Père, dit Béatrice, pensez aux puissants alliés que ce mariage vous vaudra ; à toutes les fortes

cités qu'il vous ouvrira. De Saint-Quentin, de Péronne, vous menacerez Mont-Laon, où Louis tient sa cour plénière. Et pour avoir tout cela, il suffit de m'accorder à celui que j'aime. »

Gerri lève la tête; il aperçoit Ybert de Ribemont, il l'appelle :

« Sire, savez-vous ? Nos deux enfants veulent se marier. Ce serait pour rendre ce mauvais roi enragé : Béatrice qu'il convoite, à Bernier qu'il veut déposséder !

— Dieu, dit Ybert, je vous rends grâces ! Je ne verrai plus renaître les guerres qui ont dépeuplé nos deux grands pays ! »

On mande Bernier, il vient. Gerri lui dit :

« Voici ma fille. Prends-la, je te la donne. Mais tu vas me promettre de m'aider ainsi que tes proches contre ce chien de roi !

— Sire, dit Bernier, je vous aiderai avec tout mon avoir, tous mes chevaliers, tout mon courage. Pour mon père et mes oncles, ils ne nous refuseront pas leur appui.

— Non certes, dit Ybert. Nous serons toujours à tes côtés, dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Et je doterai richement ta femme : elle aura de moi l'abbaye d'Homblières et le château de Saint-Michel-en-Thiérache.

— C'est donc chose entendue, dit Gerri. Qu'on aille chercher les reliques. »

Quatre moines bénis les apportent du moûtier dans une châsse d'or et de cristal ; ils les déposent devant les barons. Tous deux échangent leurs serments : Bernier jure de prendre Béatrice pour femme, Gerri de la donner.

L'ENLÈVEMENT

CHACUN a hâte d'être rentré dans sa ville pour la munir et lever ses vassaux. On ne diffère pas. Le lendemain on prépare le moûtier ; on déploie des soies brochées le long des murs, on répand des fleurs de pommier sur les dalles ; le jour d'après, Bernier épouse Béatrice. C'est l'évêque d'Arras qui les bénit sous le porche et qui chante la messe. Jamais vous n'avez vu plus bel époux ni plus gracieuse épousée.

Au petit matin, tous s'en vont. Gautier retourne à Cambrai, Waidon à Ham, Droon à Péronne. Bernier et Béatrice prennent la route de Saint-Quentin. Béatrice est vêtue d'un b্লাut de soie verte richement brochée ; elle est montée sur une mule aragonaise au poil luisant qui fait tinter sur son poitrail trente grelots d'argent pur. Ybert les accompagne : il voudrait être déjà dans Ribemont : car

de toutes les villes de l'Artois, du Vermandois et du Cambrésis, pas une n'est aussi proche de Mont-Laon, la ville du roi.

Or sachez, seigneurs, qu'ils sont en grand danger. Le roi avait laissé un espion dans Arras. Dès que le misérable a su par la rumeur que Bernier allait épouser Béatrice, il a sauté sur un cheval, il a tant galopé sur le chemin ferré qu'il a rejoint le roi comme il passait l'Oise.

« Droit empereur, dit-il, vous êtes joué ! Gibouin n'aura pas la fille ; Gerri la donne à Bernier. Et tous ceux du Vermandois s'unissent à ceux d'Artois contre vous. »

Louis baisse la tête ; il brise une baguette de coudrier qu'il tenait et prend sa barbe à deux mains :

« Mille écus d'or, crie-t-il, à qui m'enseignera comment me venger !

— Sire, répond l'espion, je vous dirai comment faire. Vous voilà presque hors de la terre de vos ennemis ; l'Oise passée, vous ne les craignez plus, et vous apercevrez bientôt les tours de Mont-Laon, votre forte cité. Ne gardez que quelques hommes, confiez-moi votre grande escorte. J'irai tendre un aguet sur la route de Saint-Quentin. Et que le feu d'enfer me brûle si je ne vous rapporte la tête de Bernier et le gentil corps de Béatrice !

— Soit, dit le roi, ces traîtres méritent cette leçon, en attendant l'autre. »

Et le misérable, — que Dieu le maudisse ! —, emmène avec lui trois cents chevaliers. Il les cache dans deux vallons boisés entre lesquels passe la route. Il leur ordonne de ne point parler, de ne point heurter leurs armes, d'empêcher leurs chevaux de hennir.

Le vieil Ybert, Bernier et Béatrice chevauchent sans défiance sur les palefrois. Ils sont désarmés, ils ont jeté leurs manteaux sur leurs épaules. Ils rient et devisent gaiement. Devant eux chevauche un jongleur qui chante une chanson nouvelle. Ybert dit :

« C'est un bon chanteur que nous avons là.

— Certes, dit Bernier, je n'ai jamais entendu son maître. Quand nous serons à Saint-Quentin, je lui donnerai un cheval de prix.

— Et moi un mulet, dit Ybert. Chante, beau frère ! » Le jongleur, joyeux, reprend à voix pleine.

Tout à coup il s'arrête. Autour d'eux mille rumeurs courent dans le bois ; des chevaux piaffent, des armes retentissent. La belle Béatrice pousse un cri et fait le signe de la croix. Une multitude d'hommes armés surgit de la feuillée et les

enveloppe. L'écuyer de Bernier se jette vers lui et lui tend son épée. Bernier la saisit, dégrafe son manteau. Déjà Ybert de Ribemont est renversé, foulé, traîné par dix sergents qui lui arrachent sa barbe grise ; mais, sous les coups de la grande épée qui leur entre dans les reins, ils le lâchent et se sauvent en hurlant.

« Père, prends mon cheval et fuis ! crie Bernier.

— Fils, merci, » dit Ybert, tout haletant.

D'un autre coup d'épée, Bernier a reconquis un destrier.

« Laissez le vieux, dit l'espion, tous sur le jeune ! Son cheval et le mien à qui prendra sa tête ! »

Tous se jettent à la fois sur Bernier. Sans haubert, sans écu, sans heaume, le corps découvert, il combat en désespéré.

« Sire, on m'entraîne, lui crie Béatrice. Sire, sauvez-moi ! »

Il l'entend, il voit l'espion qui la tire à lui par ses longues tresses. Mais trop d'hommes les séparent ; il ne peut rien. Les coups tombent sur lui drus comme des grêlons en Avril, le sang lui dévale dans les yeux, il se sent perdu. Alors il se débat si furieusement qu'il ébranle la masse des hommes qui l'accablaient ; il se dégage, il perce, il fuit. Les éperons dans le ventre de son cheval, rênes aban-

données, il va d'une telle vitesse qu'il distance ceux qui le poursuivent. Sur la route, il rejoint le vieil Ybert.

Quand Gerri les voit revenir dans son palais, tout couverts de sang et de boue, il se lève et dit :

« Que se passe-t-il ? Où est Béatrice ? »

— Sire, dit Bernier, je l'ai perdue. Les gens du roi nous attendaient dans la forêt, ils se sont jetés sur nous qui étions désarmés, ils nous l'ont enlevée. Nous avons dû fuir pour sauver nos vies. »

Gerri pousse un cri de rage :

« Ma belle fille ! Le Manceau la prendra de vive force pour nous outrager ! »

— Ah, dit Bernier, s'ils la touchent, il n'est en France abbaye ni château que je ne rase, homme vivant que je ne tue ! »

Gerri hausse les épaules :

« Laissons cela, les mots n'aident personne. Tâchons de savoir où ils l'emmènent, ce qu'ils veulent faire. Ami Bernart, toi qui as de nombreux amis dans Paris, veux-tu partir aux nouvelles ? Et nous, levons nos hommes, mandons nos parents en hâte ; le lieu de rassemblement sera Saint-Quentin, ta ville : il faut entrer en France au plus tôt. »

XXVII

LA CAPTIVE

LE roi ne s'est pas arrêté à Mont-Laon ; il a poursuivi sa route jusqu'à Paris. C'est là que l'espion le rejoint et lui raconte comment il s'est emparé de Béatrice.

Il se fait amener la damoiselle. Elle vient, toute en pleurs.

« Belle, ne pleurez pas, dit le roi. Je vous pourvoirai d'un autre mari. Avance, Gibouin. Echangez tous deux vos anneaux.

— Beau sire roi, dit Béatrice, Bernier m'a épousée il y a peu d'heures : c'est son anneau que je porte au doigt.

— Amie, dit le roi, ne me parlez pas de Bernier. Lui et Gerri votre père sont les deux hommes que je hais le plus ici-bas. Si je peux les prendre, je les ferai brûler ou traîner par des chevaux.

— Que Dieu les protège donc ! dit la damoiselle.

— Gibouin, dit le roi, fais ce que je t'ai dit : avance, prends la dame, je te la donne.

— Grâce, beau sire roi, dit Béatrice. Je suis la femme de Bernier, je ne puis être à un autre. Ne suis-je pas ici en terre chrétienne ? Clercs de ce pays, qui vivez pour maintenir la loi de Dieu, la laisserez-vous honnir devant vous ? »

Tous se taisent, petits et grands, clercs et barons, car ils redoutent le puissant roi Louis. Seul Do de Saint-Denis ose parler :

« Droit empereur, le suzerain doit accueillir les conseils de ses francs hommes, car ils ne peuvent vouloir sa ruine. Or voici le mien : ne te charge pas de ce crime, ne fais pas ce mortel affront à Gerri et à Bernier. Leur haine serait sans merci ni trêve et ne cesserait de leur vie.

— Crois-tu qu'elle me fasse peur ? dit le roi. Ecoutez bien tous : qu'on en rie ou qu'on en pleure, Mercredi, dans les prés de Saint-Cloud, j'unirai la damoiselle que voilà avec le damoiseau que voici. Qu'elle réfléchisse. Je lui laisse huit jours pour cela. Et si le mariage n'a pas lieu de gré, il aura lieu de force. »

Il fait conduire Béatrice dans une chambre du palais où on l'enferme. Elle s'accoude pensivement à la fenêtre, elle regarde la Seine où seulent

les poissons, les prés où le printemps fleurit ; elle entend le flageolet des pasteurs qui ramènent leurs troupeaux des pâturages. Tout lui parle d'amour, et son cœur est plein de deuil. Elle déchire son bliaut de soie, son pelliſson de fourrure :

« Collet d'hermine, bliaut brodé, vêtements de fête qui avez vu mon bonheur, je ne veux plus vous porter ! Quelle femme fut jamais en semblable détresse ? J'ai un mari, le meilleur bachelier qui soit au monde, le plus courtois, le plus brave, le plus généreux, — et l'on me jette en proie à ce chien d'aventurier ! Mais j'aime mieux mourir que lui céder. Bernier, sire, ma foi est à vous, je suis votre jurée ! »

Elle se pâme sur la pierre de la fenêtre, et ses longues tresses galonnées de fil d'or pendent le long de la muraille. On la voit, on accourt, on la ranime ; et on la ramène devant Louis :

« Droit empereur, nous l'avons empêchée de se tuer, mais sans doute elle essaiera encore. Que faut-il faire ? »

Le roi s'emporte :

« Par Dieu, tout ceci n'est que rouerie pour m'apitoyer. Elle ne veut pas de Gibouin ? Eh bien, je la donne à mes écuyers. Qu'ils l'emmènent

dans le fossé et qu'ils en fassent leur plaisir. Eh, mes écuyers ! »

Plus de quarante accourent, pleins de convoitise, les mains tendues : et cette canaille se réjouit bruyamment. Béatrice les voit, elle pense devenir folle. Elle tombe pâmée sur le plancher. Sa tête heurte un coin de table, si fort que le sang coule sur sa joue et sur l'hermine délicate de son pelisson.

Au bruit, la reine sort d'une chambre. Elle écarte la foule, elle interpelle rudement le roi :

« Que fais-tu à cette enfant, roi cruel ? Ne plaise à Dieu que cette année finisse sans que quelque malheur te frappe en retour, qui te fasse pâmer et souffrir comme elle ! »

Le roi rit avec ses barons. Et la bonne reine relève Béatrice, l'emmène dans sa chambre, fait venir un mire qui bande la plaie de son front et la guérit.

XXVIII

LES PRÉS DE SAINT-CLOUD

BERNART ne s'est point attardé. Il est parti aussitôt, il a galopé par le plus court jusqu'à Saint-Denis. Là il est descendu chez un hôte et l'a prié d'aller aux nouvelles, pendant que lui-même dormirait. Sitôt qu'il a su comment le roi avait juré de donner Béatrice au Manceau Gibouin, il a sauté sur un cheval frais et s'en est retourné sans débri-der jusqu'à Saint-Quentin.

« Eh bien ? dit Bernier.

— Sire, le roi a voulu la donner au Manceau Gibouin. Elle a refusé. Alors il a juré que le mariage aurait lieu de gré ou de force Mercredi dans les prés de Saint-Cloud.

— Par ma foi, dit Bernier, les noces ne sont pas faites. Je connais les prés de Saint-Cloud. Assez de fois jadis nous y avons abattu la quintaine et fait trotter nos chevaux. La grande forêt

de Rouvroi les enveloppe, et l'on peut aisément s'y cacher. Sire Gerri, nous délivrerons votre fille, mon amie au clair visage.

— Et moi, dit Gerri, j'arracherai sa couronne à ce roi qui a promis de me pendre. Je le dépouillerai, je l'attacherai par le cou à la queue de mon cheval. Qu'on me trouve une chartre bien noire et bien profonde, pleine de crapauds et de bêtes maudites ! Il y pourrira jusqu'à ce qu'il ait payé pour se racheter son dernier sol parisis. »

La nuit d'après, ils descendent vers Paris avec mille hommes. Ils chevauchent seulement pendant la nuit et ils se tiennent cachés pendant le jour dans les grands bois. Tant qu'ils parviennent à la forêt de Rouvroi qui s'étend, comme vous savez, aux portes de Paris, sur les deux rives de la Seine. C'est là qu'ils établissent leur aguet.

Au petit matin du Mercredi, le roi s'est levé. Il va ouïr la messe au moûtier Sainte-Croix, monte sur son cheval, fait asseoir la captive sur une mule que l'on conduit devant lui, et il se rend aux prés de Saint-Cloud.

Aux prés de Saint-Cloud, l'herbe est belle, la Seine coule claire, le sable est brillant. Le roi y vient, des comtes et des ducs l'accompagnent en foule ; les pierreries et les manteaux dorés luisent

au soleil. Bernier s'avance jusqu'à la lisière du bois. Il tient devant lui une grosse branche feuillue pour que le reflet de sa cotte d'acier ne le trahisse pas. Il reconnaît Béatrice au milieu des prés.

« Sire Gerri, dit-il, regardez : la belle Béatrice est là-bas. »

Déjà il rend les rênes ; mais Gerri le retient.

« Y pensez-vous ? dit le Roux. Laissez-les tous s'assembler. Voyez, ils sont sans armes, ils n'ont revêtu que des pellissons et des biaux. Nous ferons un grand massacre de ces bourgeois ; ou mieux, nous prendrons tous ceux que nous pourrions prendre : l'or et l'argent dont ils regorgent paieront la solde de nos soudoyers. »

Il donne l'ordre de tenir étroitement les chevaux pour qu'ils ne hennissent ni ne ruent.

Le roi s'est arrêté au milieu des prés fleuris. Il fait jeter un tapis sur l'herbe et s'assied. A côté de lui, il fait asseoir la fille de Gerri. Devant lui, les chevaliers et les clercs prennent place.

« Seigneurs, dit le roi, vous voyez la fille de Gerri le Roux, qui m'a insulté et que je vais aller forcer dans sa ville. Je veux la donner à un de mes vassaux. Et qu'elle sache bien que, si elle le refuse encore, je l'abandonne véritablement à mes

écuyers. Sachez aussi qu'il n'y a pas dans tout le pays un abbé, un évêque, un archevêque, si haut placé soit-il, à qui je ne fasse couper les quatre membres s'il s'oppose à ce mariage. »

Tous se taisent, les grands comme les petits. Alors le roi dit :

« Avancez, Gibouin le Manceau. Prenez la dame, je vous la donne. »

Et Gibouin s'avance. Il répond :

« Sire, je vous remercie. »

Il la prend par la main. Mais Béatrice se dégage et jette un cri. On l'entend distinctement dans la forêt. Bernier tressaille, il dit à Gerri :

« Sire, on la donne, par le corps Saint-Denis ! Que Dieu me maudisse si je patiente encore !

— Allons, dit Gerri, c'est le moment. »

Tous s'élancent de la forêt, la lance baissée. Bernier vient en tête et crie :

« Beau sire roi, c'est Gerri le Roux qui s'invite aux noces de sa fille ! Et moi-même, je vais célébrer le service ; je vous chanterai une messe dont vous vous souviendrez ! »

Si vous aviez été là, vous auriez entendu une belle clameur. Le roi saute sur son cheval, Gibouin aussi, tous deux s'enfuient éperdument vers la Seine au milieu des bourgeois qu'ils écrasent.

Bernier les suit sans dévier. Il couve du regard le manteau bleu de Gibouin ; voici qu'il l'effleure presque de sa lance ; il se penche tant qu'il peut sur le cou de son destrier : à bout de bras, il plonge le fer et le gonfanon entre les deux épaules du Manceau. Gibouin chavire, sa selle reste vide. Alors Bernier tire sur les rênes :

« Il est vengé, crie-t-il, Raoul de Cambrai ! »

Béatrice est restée seule au milieu des prés. Elle attend, debout sur le tapis royal. Bernier revient joyeusement vers elle.

« Dame, vous êtes libre, et votre cousin germain, mon seigneur, est vengé. Le glouton qui l'avait dépouillé ne dépouillera plus personne.

— Sire, dit Béatrice, délacez votre heaume, donnez-moi un baiser. Il n'est chose que je désire plus au monde.

— Et moi de même, dit Bernier. Mais ne serait-ce pas un mortel déshonneur que de laisser Gerri combattre seul ?

— Qu'appellez-vous combattre ? dit Béatrice. Est-ce pourchasser ces gras marchands qui sont tout empêtrés dans leurs robes ? Voyez mon père et ses chevaliers, comme ils les battent, comme ils les rassemblent et les ramènent : des moutons ne sont pas plus dociles.

— Les vifs diables vous confondent ! dit le Roux en revenant. C'est ainsi que vous m'aidez, franc chevalier ? Si vous aviez poussé plus avant, quand vous eûtes tué ce chien de Manceau, le roi était vôtre. Il a sauté dans un bateau et, du train dont il fuyait, je pense qu'il est maintenant dans Paris. Mais du moins nous ramenons la reine et son fils Loherel, et quantité de riches bourgeois qui sont de bonne prise.

— Père, dit Béatrice, je réclame le droit de garder la reine : elle m'a été gracieuse et secourable quand j'étais en son pouvoir. »

*

Dans son palais de la Cité, Louis est assis, morne et pensif. Il a fait fermer les portes, garnir les murs ; il écoute, il tremble d'entendre résonner le cor des guetteurs ; il voit déjà ses tours prises d'assaut, le feu bouté dans ses rues. Do de Saint-Denis se tient à son côté et le conseille :

« Sire, vos affaires sont en mauvais point. Gibouin est tué, pour qui vous avez soulevé cette guerre. Votre femme et votre fils sont prisonniers. L'ennemi est à vos portes avec je ne sais combien

de milliers d'hommes. Et vous n'avez pas encore levé votre armée. Si vous vouliez m'écouter, vous feriez votre paix avec Gerri, vous lui paieriez une riche rançon.

— Je la paierais volontiers, dit le roi. Mais qui leur fera entendre raison, maintenant surtout qu'ils me tiennent enfermé dans ma ville ?

— Moi peut-être, répond Do de Saint-Denis. Vous savez que je suis le cousin de Bernier. »

Il part, il revient aux prés de Saint-Cloud. Il offre mille livres d'or, cinq cents chevaux, cinq cents armures, cinq cents autours mués, et l'assurance que désormais le roi laissera le Cambrésis à Gautier, le Vermandois et Saint-Quentin aux fils d'Herbert et à Bernier.

Bernier accepte. Gerri hoche la tête.

« Pour l'or et le butin, soit. Quant au pays d'Arras, il est à moi : dis au roi que je n'ai que faire de sa permission pour le garder. »

Le jour d'après, Louis apporte l'amende. Devant les barons réunis, il prête le serment solennel qu'on attend de lui. On décompte les chevaux, les autours, les armures ; on pèse l'or. Et les prisonniers sont amenés ; la reine, en quittant Béatrice, la baise tendrement. Le roi s'en va, la guerre est finie, chacun rentre dans sa terre.



TROISIÈME PARTIE



XXIX

LE PÈLERINAGE DE SAINT-JACQUES

SEIZE ans ont passé. Bernier et Béatrice s'aiment par grand amour. Ils ont deux fils, Julien qui a quinze ans, Henri qui en a quatorze. Ce sont deux beaux damoiseaux, blonds et bouclés, larges d'épaules, minces de ceinture. A la Pentecôte, Bernier leur remet leurs armes. Tous les barons du Vermandois assistent à la fête. Gerri le Roux y vient aussi.

Le soir venu, Bernier dit à sa femme :

« Belle amie, vous voilà maintenant deux nouveaux défenseurs. Julien et Henri sont chevaliers, ils peuvent me suppléer au besoin. Et du reste la guerre ne menace d'aucun côté : nous sommes amis de tous nos voisins, nos vassaux peuvent laisser tout l'été leurs troupeaux dans les prés sans craindre les fourrageurs. Moi seul, je n'ai pas le cœur en paix : je ne puis oublier Raoul que j'ai dû

tuer, bien qu'il fût mon seigneur. Belle amie, j'ai usé mes pieds sur les chemins de Palestine ; mon corps porte encore la trace des grands coups que j'ai reçus là-bas pour expier. Et pourtant je suis angoissé. Souvent la pensée de Raoul traverse mes rêves, et j'en ai grand effroi. Je me répète le vieux dicton : « Qui trahit son seigneur renie Dieu. » Oui, c'est commettre le péché de Judas que de se retourner contre le maître qui vous a nourri.

— Ami, dit Béatrice, que voulez-vous donc faire ?

— Gerri le Roux, votre père, m'a dit tout à l'heure : Je dois depuis longtemps un pèlerinage à Saint Jacques, je vais partir. — Sire, lui ai-je répondu, je partirai avec vous. Moi aussi, je veux aller prier l'apôtre.

— Ami, prends garde ! s'écrie Béatrice. Oui, mon père doit un pèlerinage à Saint Jacques : il en parlait souvent, jadis. Mais sais-tu quand il l'a juré ? C'est lors de la bataille sous Origny, quand il a vu ses hommes plier. Ne l'accompagne pas, je t'en supplie. Il va remuer ces vieux souvenirs, ils le rempliront de félonie et de rancune. Si tu lui dis chose qui lui déplaît, il est homme à te tuer sans défi.

— C'est mal parler de votre père, répond

Bernier. Agir ainsi, ce serait se déshonorer. Toutefois je me garderai de l'offenser. Au contraire je veux remercier le saint d'avoir permis notre amitié. Je veux aussi lui demander de plaider pour moi devant Dieu. Qui sait si j'aurai d'autre garant quand je paraîtrai devant Lui, chargé de ce crime que rien n'a pu laver ?

— Allez donc, sire, mais toutefois défiez-vous du Roux. Bien que je sois sa fille, je crains pour vous. Car il y a toujours eu de la trahison en lui. »

Un matin de mai, à l'heure où les cloches sonnent matines, Bernier et Gerri vont au moultier et prennent l'écharpe. Quatre chevaliers reçoivent après eux l'escarcelle et le bourdon : Antiaume et Ernaïs qui suivent Gerri, Garnier et Savari qui accompagnent Bernier. Ils sortent quand le service est dit. Ils emmènent vingt mulets, chargés d'or et d'argent ; de la sorte ils auront bon accueil partout où ils s'arrêteront. Béatrice est là, qui les baise tous deux tendrement et pleure. Son cœur lui dit qu'elle ne les reverra plus ni l'un ni l'autre dans cette vie mortelle.

Et il disait vrai, comme vous allez l'ouïr.

XXX

LE GUÉ PIERREUX

BERNIER chevauche à côté de Gerri le Roux. Ils traversent la France, entrent en Poitou, descendent sur Blaye : la Gironde les mène à Bordeaux et ils continuent leur chemin à travers les sables des Landes. Je ne vous dirai pas toutes les villes où ils dormirent, les ports dans les montagnes qu'ils franchirent, les fleuves qu'ils traversèrent. Tant ils chevauchèrent de nuit et de jour, sous le soleil et sous la pluie, qu'un mardi ils arrivent devant Saint-Jacques. Ils cherchent où s'héberger, puis vont au moûtier. Là ils passent la nuit à genoux devant la sainte châsse, chacun tenant un cierge allumé. Au petit matin, quand ils eurent ouï le service et reçu le corps de Dieu, ils sortirent du moûtier et pensèrent à revenir.

Il leur fallut cinquante jours pour regagner Paris, où ils voulaient saluer le roi de France. Mais

le roi était parti vers le Nord. Ils le suivirent à Saint-Denis, puis à Compiègne, puis à Laon et le rejoignirent à Guise. Il leur fit grande fête. Comblés de présents, ils repartirent pour Saint-Quentin.

Le soleil brillait clair quand ils franchirent l'Oise sous Origny. Les cloches sonnaient doucement, comme jadis, en haut du maître clocher qui se dressait tout neuf au-dessus des arbres. Bernier arrêta son cheval un instant et poussa un profond soupir.

« Qu'avez-vous ? demanda Gerri. Pourquoi soupirez-vous ainsi ? »

— Ne faites pas attention, sire. C'est une pensée qui m'angoisse le cœur.

— Je veux la connaître, dit Gerri.

— Je vous la dirai donc, répond Bernier. Mais c'est contre mon gré. Ces lieux me rappellent nos vieilles guerres, ma mère au noble corps honoré, et le comte Raoul, qui était plein d'un tel orgueil qu'il voulait enlever de vive force leur terre à quatre puissants seigneurs. Voilà là-bas les lieux où je l'ai tué. »

Gerri sent la rage remplir son cœur ; mais il se contient. Il regarde durement Bernier :

« Par Dieu, vassal, dit-il, c'est mal à vous de me rappeler la mort de mes amis. »

Ils continuent de chevaucher côte à côte, sans plus parler. Déjà les tours de Saint-Quentin apparaissent.

« Seigneurs barons, leur disent des paysans, notre noble dame est à Ancre, avec ses deux enfants. »

Ils s'arrêtent à Saint-Quentin, mangent un peu, et repartent. Le comte Gerri se tait toujours ; il est sombre, souvent il soupire ; le deuil et la colère ne peuvent sortir de son cœur. Il se répète la parole de Bernier ; il pense à Raoul, son neveu, qu'il aimait tant. Ils passent Péronne, ils arrivent à la rivière qui coule au pied de Mont-Saint-Quentin. Là est un gué, que les gens du pays appellent le Gué Pierreux, parce que l'eau y court à grand fracas entre des pierres.

Les chevaux ont soif, ils baissent la tête vers l'eau.

« Il convient de les faire boire », dit Bernier.

Il saute à terre, il laisse son cheval enfoncer ses naseaux dans le fort courant. Gerri descend aussi. Et quand il voit Bernier devant lui, le dos tourné, la nuque découverte, l'envie de tuer l'envahit. Il déboucle son étrivière, fait tourner le lourd étrier de fer et l'abat de toutes ses forces sur la tête de Bernier.

« C'est pour Raoul, faux traître ! » crie-t-il.

Il a rompu le crâne, la cervelle apparaît dans les cheveux. Le comte Bernier tombe dans l'eau claire.

Garnier et Savari se précipitent et le retirent. Et le félon vieillard a bondi sur son cheval ; il fuit, suivi par ses deux compagnons qui lui reprochent sa cruauté.

Garnier et Savari ont ramené Bernier sur la rive. Ils l'assoient entre eux et le soutiennent sous les bras.

« Guérirez-vous ? lui demandent-ils.

— Non, dit Bernier. Gerri, je te pardonne. Que Dieu m'absolve ! »

Il se confesse, le noble baron, il bat sa coulpe. Déjà ses yeux se troublent et chavirent, son teint pâlit. L'âme s'envole. Puisse Dieu la recevoir en son saint paradis !

LE DEUIL DE BÉATRICE

LES deux vassaux chargent en pleurant le corps de leur seigneur sur un mulet, et le lient avec des cordes ; et ils poursuivent leur chemin. Ils passent la tour de Clari, le grand ravin qui descend de Combles, entrent dans le vallon boisé de Friaucourt. Au soir tombant, ils arrivent devant Ancre.

Béatrice était accoudée à une haute fenêtre du palais. Elle avait auprès d'elle ses fils, Julien et Henri, et leur disait :

« Vous êtes chevaliers maintenant, je peux vous confier mes craintes. Voilà deux mois passés que Bernier est parti requérir Saint Jacques. Il devrait être revenu.

— Dame, c'est vrai, » disent-ils.

Elle regarde devant elle, elle aperçoit sur le chemin ferré Garnier et Savari qui venaient, suivis des mules. Elle les montre à ses fils.

« Je vois, dit-elle, deux chevaliers qui viennent sur la route. Ils frappent leurs paumes, ils tirent leurs cheveux : ils semblent dolents. Je voudrais que Bernier fût revenu. Je ne sais pourquoi, mais je redoute, lasse, mon propre père, le Roux Gerri. Cette nuit, j'ai fait un songe terrifiant. Mon seigneur était là, et Gerri se jetait sur lui. Il le renversait à terre, il lui arrachait les deux yeux. A moi-même, il me crevait l'œil gauche. Puis toutes ces salles, tout ce palais s'embrasaient, s'écroulaient. J'eus tellement peur que je m'éveillai.

— Dame, disent-ils, ce n'est qu'un songe. »

Garnier et Savari se sont arrêtés à l'entrée de la ville dans un petit prieuré que les gens du pays appellent maintenant Bernier-Bière. Les moines détachent le cadavre et l'étendent ; ils en retirent les entrailles, le lavent avec de l'eau froide et du vin ; ils croisent sur la poitrine les deux mains blanches ; puis ils le cousent dans une toile de lin, le déposent dans une bière et jettent sur lui son grand manteau de zibeline. Et ils envoient un messenger à la comtesse.

« Dame, lui dit-il, deux chevaliers vous demandent de venir au prieuré. Ils veillent le corps d'un troisième qui fut occis, ai-je ouï-dire, par trahison. »

La dame l'entend, change de visage.

« Dieu, dit-elle avec effroi, mon songe disait vrai : c'est Bernier, j'en suis sûre ! »

Elle relève sa robe et court au prieuré comme une folle. En y entrant, elle voit Savari. Elle lui crie :

« Où est Bernier ? »

Savari baisse la tête et pleure :

« A quoi servirait de vous le céler ? Le voici, dame, dans cette bière. C'est Gerri d'Arras, votre père, qui l'a tué. »

La dame arrache le manteau, se penche sur le corps ; la tête est restée découverte, elle voit la grande plaie dans les cheveux.

« Ah, dit-elle, le coup terrible ! Félon Gerri, vieillard à la barbe grise, si tu ne m'avais engendré de ta chair, je te maudirais ! Tu m'as séparé de vive force de celui qui m'aimait ! Me voici veuve ! »

A ce mot, elle se pâme. Julien la relève et la réconforte : « Dame, prenez courage. Par celui qui fit ciel et terre, avant quinze jours sa mort sera vengée ! »

Grand est le deuil pour l'amour de Bernier. Dames, sergents, vassaux grands et petits le pleurent. Toute la nuit, ses fils le veillent, et maint chevalier prie autour de la bière. Au petit matin,

les prêtres chantent le service : puis on enterre le corps dans le cloître du couvent. Trois jours encore, ils séjournent là. Mais, seigneurs, vous savez qu'il n'y a si grand deuil qu'il ne faille cesser. Le quatrième, ils rentrent dans Saint-Quentin, leur ville.

Dame Béatrice est pleine de la pensée de Bernier : elle revoit son beau visage, elle lui parle, elle entend sa voix. Mais les deux enfants ne s'attardent pas ; ils lancent leurs courriers, mandent leurs hommes et leurs parents, lèvent des soudoyers. Au huitième jour, dix mille hommes sont déjà là, et les vergers de Saint-Quentin s'emplissent de rumeurs. Tant que la comtesse s'étonne. Elle dit à ses deux enfants :

« Seigneurs, que prétendez-vous faire ? Où voulez-vous chevaucher ? »

— Droit vers Arras, répond Julien, venger notre père sur le vôtre. »

La dame prend sa tête dans ses deux mains :

« Dieu, s'écrie-t-elle, que faire ? Mes enfants se tournent contre mon père. S'il peut les saisir, il leur fera trancher les membres ! »

— S'il me tue, dit Henri, je le tiens quitte du péché. »

Lors ils ordonnent de charger les voitures, de

trousser les mulets, de seller les chevaux. La noble dame les supplie de ne pas tuer le Roux, s'ils le prennent en bataille.

« Jetez-le dans votre prison, qu'il ne revoie jamais la lumière du jour, mais ne l'égorgez pas, ne le pendez pas ! »

Ils le lui promettent, et donnent le signal du départ.

LE SIÈGE D'ARRAS

SANS défi, les enfants de Bernier entrent en Artois. Ils brûlent les villes, renversent les châteaux, coupent les arbres fruitiers, allument les moissons, pillent les métairies, massacrent les paysans. C'est la première étrenne de la guerre. Elle sera féroce. La menue gent affolée se sauve dans les bois. Ceux qui peuvent se jettent dans Arras, auprès de Gerri.

« Au nom de Dieu, sire, fermez votre ville, relevez les ponts. Une armée innombrable et cruelle arrive sur vous. Deux bacheliers la conduisent : où ils ont passé, il n'y a plus que des ruines et des cadavres. »

Le félon vieillard se redresse en grinçant des dents :

« Je sais ce que c'est. Ce sont les deux fils de ce Bernier que j'ai tué avec mon étrieur, — le meil-

leur coup que j'ai frappé en ma vie ! Ils viennent pour venger leur père. Tant mieux. J'en finirai avec toute la portée. »

Il dépêche un messager à Gautier de Cambrai, envoie des brefs scellés, fait publier dans Arras que tous ceux qui sont en âge de porter les armes aient à monter aux murailles ; les barres sont mises, les chaînes tendues. Quand Henri et Julien arrivent, ils trouvent les ponts relevés, les portes closes. Ils déploient leur armée autour de la ville.

Aussi loin que s'étend la terre de France et que le ciel la recouvre, il n'est baron dont la personne et le sceau soient plus redoutés que Gerri d'Arras. Mais aucun secours ne lui parvient. Car les oncles de Bernier se sont mis en campagne à leur tour. Ybert renverse Béthune, Droon rase Lens et Douai, Waidon brûle Hesdin et Saint-Pol. Tout l'Artois est rempli de l'odeur du carnage et de l'incendie. Le Roux voit ses villes fumer de tous côtés et ses fossés se combler, tant on y jette de fascines. Il pense : « Gautier n'arrivera donc jamais ? »

Un jour enfin une grande poussière, d'où sort le bruit de mille cors sonnant la menée, s'élève vers Cambrai.

« Gautier ! C'est Gautier ! crie Gerri. Allons à

lui, passons-leur sur le ventre. Armez-vous, seigneurs ! ».

Mais les fils de Bernier n'ont garde de le laisser sortir. Ils tiennent les portes avec leurs arbalétriers et font face aux arrivants pour les rejeter vers la campagne. La bataille est furieuse, ardente, pleine de fracas et d'éclairs comme un orage d'été. Si fougueux est l'élan de Gautier, si puissant son cheval de guerre, si foudroyante son épée que les gens du Vermandois cèdent devant lui, plient, sont presque rompus. Déjà il combat près des lices, il voit le pont-levis que ceux d'Arras ont abaissé pour le recevoir. Il n'a plus devant lui que Savari et Julien. Du premier coup qu'il assène, il assomme Savari, redouble et lui ouvre la tête jusqu'aux dents. Mais en frappant, il s'est découvert ; Julien lui enfonce promptement sa lance dans le flanc droit. Les mailles treillissées crèvent comme du cuir, l'arme pénètre jusqu'au gant qui la tient, la pointe et le gonfanon sortent sous le bras gauche, trempés de sang. Gautier chavire de la selle dorée, il est mort. « Saint-Quentin ! » crie Julien en secouant son fer pour le dégager. L'épouvante se met dans les rangs des gens de Cambrai. Ils fuient, ils abandonnent leur chef là où il gît, les bras en croix, déjà plus blanc que fleur de lys.

Le Roux a vu Gautier tomber. Il pousse un cri de rage tel que dans la mêlée tous l'entendent. Il rassemble ses archers sur le mur, leur fait tirer tant de flèches qu'elles pleuvent dru comme la pluie quand le vent la chasse. Sous leur couvert, il sort, il relève le cadavre et le rapporte dans la ville.

Il espère que Gautier en réchappera, il fait venir les mires. Les mires viennent, ils déclarent que Gautier est mort.

XXXIII

LA DERNIÈRE NUIT DE GERRI

QUAND Gerri voit que Gautier est mort, il pleure, il ne peut s'en empêcher. Puis il sort de la salle, vient aux créneaux, regarde en bas. Il voit Julien qui faisait apporter au pied des murs, à grand labeur et ahan, de longues échelles. Il l'appelle. Julien s'approche jusqu'au bord du fossé :

« Bel ami, dit Gerri, je te crie merci pour l'amour de Dieu ! Oui, j'ai tué ton père, c'est la vérité. Par trahison, je ne le nie pas. Mais je suis désormais seul et sans aide. Je me rends. Je te prie, au nom du Dieu de majesté, de me faire grâce. »

Julien l'entend, il lui montre le poing :

« Par Dieu, vieillard, c'est parler pour ne rien dire. Jamais vous n'aurez de moi merci ni pitié. »

Et il se tourne vers ses barons :

« L'assaut, tout de suite, pour Dieu ! »

Les échelles sont dressées, les barons se pressent et montent, tenant leurs écus sur leurs têtes. En vain les flèches, les carreaux, les pierres s'abattent sur eux ; en vain plus d'un va s'écraser dans le fossé ; ils prennent pied sur la courtine et les tours. D'autres enfoncent les portes à grands coups de haches poitevines ; ils brisent les doubles herses, font irruption dans la ville et s'y répandent. On s'égorge dans les rues, dans les salles. Le soir tombe. Amis et ennemis se reconnaissent à peine, jusqu'au moment où un grand feu jaillit en crépitant des maisons, éclairant la nuit.

Il reste encore à prendre le donjon. Julien fait corner pour que l'on rompe le combat.

« Cessez l'assaut ! crie-t-il. Demain nous forcerons le vieux loup dans sa tanière. Il est à nous. »

Debout sur son donjon, au milieu des fumées, Gerri regarde sa ville brûler autour de lui. Il roule des yeux, il grince des dents, il jure qu'on ne le prendra pas. A minuit, il quitte les guetteurs sans rien leur dire. Il descend aux écuries, selle son cheval, le conduit par la bride jusqu'à l'entrée d'un souterrain que lui seul connaît et qui débouche très loin d'Arras, dans les alleux du Mont-Saint-Eloi. Un vent glacé en sort, pareil à l'air qui monte d'un puits. Il attache au poitrail du cheval une

lanterne qui jette une petite clarté, ouvre la grille et s'enfonce sans trembler dans les ténèbres.

Les fils de Bernier se partagèrent l'Artois et le Vermandois : Henri prit Arras, Julien garda Saint-Quentin. Tous deux vécurent en belle amitié, et jamais plus il n'y eut de guerre entre le Vermandois, l'Artois et le Cambrésis. Les chevaliers y sont dans un long repos. Le temps est revenu des chasses en rivière, des chiens, des autours, des fauconniers et des veneurs. Quant au vieux Gerri, jamais homme vivant ne l'a revu. Les uns ont conté qu'il s'était exilé chez les Saxons païens, les autres qu'il s'était fait ermite. A la vérité, jamais personne n'en a ouï parler, et seul l'Ennemi qui tient son âme sait où et comment il est mort.

Ici finit la chanson de Raoul de Cambrai. Bénis soyons-nous, moi qui vous l'ai dite, vous qui l'avez écoutée !



TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

I. L'héritage de Taillefer.	15
II. L'enfant Bernier	20
III. La remise des armes	24
IV. Gerri le Roux.	29
V. Le don du Vermandois.	35
VI. La malédiction	41
VII. La porte Galeran.	50
VIII. Origny	54
IX. L'incendie	62
X. L'outrage	68
XI. Ybert de Ribemont.	77
XII. Les <i>messagers</i>	86
XIII. La mêlée	97
XIV. La poursuite	106
XV. La mort de Raoul	112
XVI. La douleur de Gerri	117
XVII. Le serment de Gautier.	124

DEUXIÈME PARTIE

XVIII. Le retour de Bernier.	133
XIX. Le combat sous Saint-Quentin	138
XX. Le secret de Gautier	146
XXI. Le carrefour des trois routes	149
XXII. La querelle.	159

XXIII. La pitié de dame Aélis.	164
XXIV. La demande de l'empereur	168
XXV. Béatrice	173
XXVI. L'enlèvement	180
XXVII. La captive	185
XXVIII. Les prés de Saint-Cloud	189

TROISIÈME PARTIE

XXIX. Le pèlerinage de Saint-Jacques	199
XXX. Le gué pierreux.	202
XXXI. Le deuil de Béatrice.	206
XXXII. Le siège d'Arras	211
XXXIII. La dernière nuit de Gerri.	215

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART A ABBEVILLE
le 20 novembre 1924



POUR
L'ARTISAN DU LIVRE

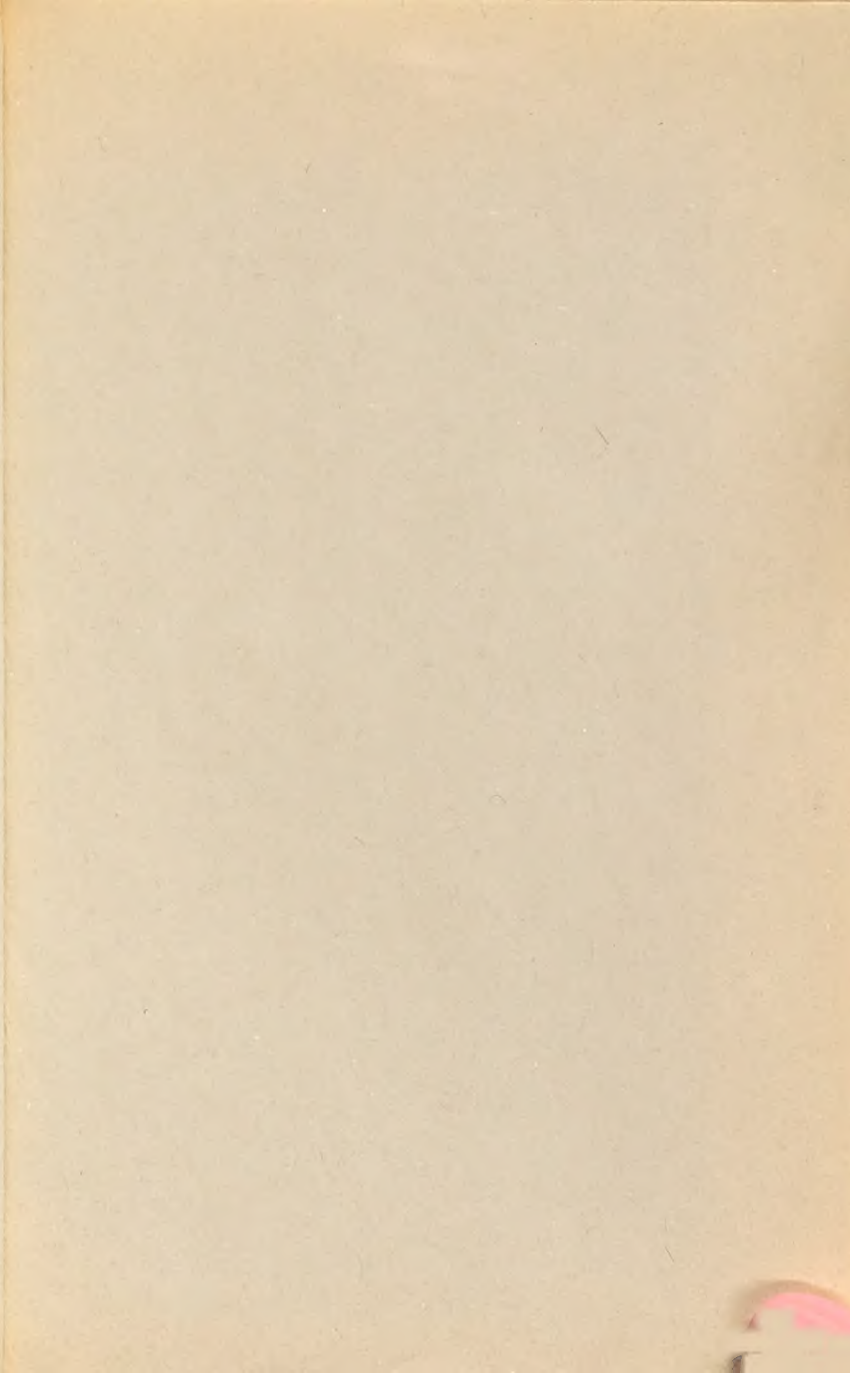
2, RUE DE FLEURUS

PARIS

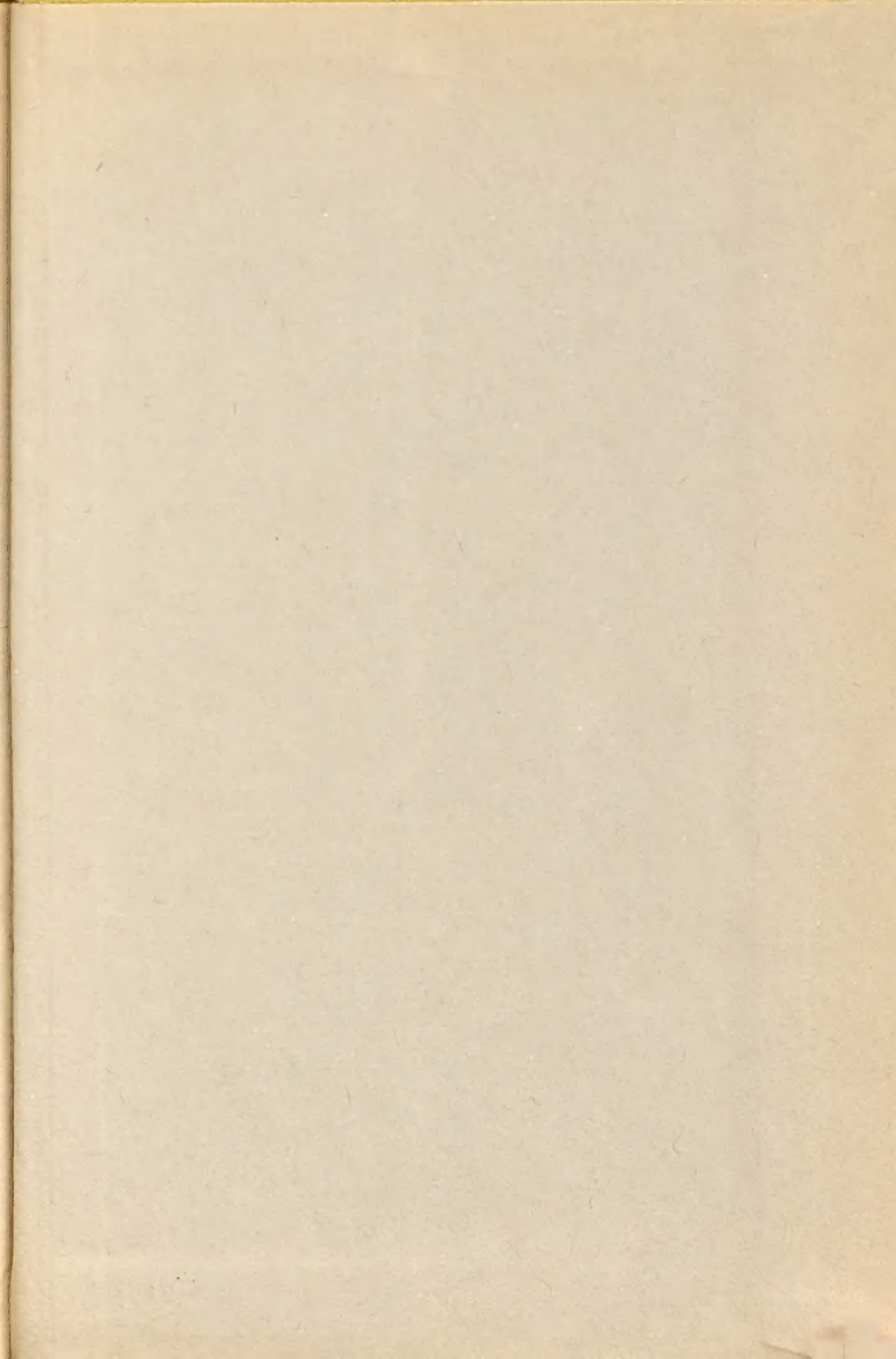
1-381

0









PQ 1505 R2 1924

Racul de Camb

cen



3 0081 001 839 525